OAK ST DSF

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
855An7
Olfd

OAK ST DSF

LA LÉDA SANS CYGNE

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

LES ROMANS DE LA ROSE

L'ENFANT DE VOLUPTÉ, 99e édition. . . . . 1 vol.
L'INTRUS, 50e édition. . . . . 1 —
LE TRIOMPHE DE LA MORT, 69e édition. . . . . 1 —

LES VIERGES AUX ROCHERS, 38e édition. . . . . 1 vol.
LE FEU, 73e édition. . . . . 1 —
EPISCOPO ET Cie, 17e édition. . . . . 1 —
FORSE CHE SI FORSE CHE NO, 59e édition. . . . 1 —

ASPECTS DE L'INCONNU

I. CONTEMPLATION DE LA MORT (*sous presse*).
II. LA LÉDA SANS CYGNE. — ENVOI A LA FRANCE.
III. NOCTURNE (*sous presse*).

THÉATRE

LA VILLE MORTE, 7e édition. . . . . 1 vol.
LA FILLE DE JORIO, 3e édition. . . . . 1 —
FRANCESCA DA RIMINI, 10e édition. . . . . 1 —
LES VICTOIRES MUTILÉES (LA GIOCONDA, LA VILLE MORTE, LA GLOIRE), 29e édition. . . . . 1 —
LE MARTYRE DE SAINT-SÉBASTIEN, 3e édition.. 1 —
*LA PISANELLE (*sous presse*).
*LE CHÈVREFEUILLE (*sous presse*).

POÉSIES (1878-1893), 7e édition. . . . . 1 vol.

Pour paraître prochainement.

LAUS VITÆ, poèmes.
LA MÈRE FOLLE, roman.
LA VIOLANTE A LA BELLE VOIX ET AUTRES PORTRAITS.

*Ouvrages directement écrits en français par l'auteur.

GABRIELE D'ANNUNZIO

ASPECTS DE L'INCONNU

LA LÉDA SANS CYGNE

RÉCIT DE LA LANDE

SUIVI D'UN

ENVOI A LA FRANCE

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

ANDRÉ DODERET

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

1922

Il a été tiré de cet ouvrage

SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER A LA FORME BLANCHET-KLÉBER

et

VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON

tous numérotés.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Copyright, 1922, by CALMANN-LÉVY

855An7
Ol Fd

LA LÉDA SANS CYGNE

Ceci me fut conté hier, vers le soir, sur le ponton plat que la marée basse laissait peu à peu à sec, tandis que nous entendions, à l'entour, bruire la vie secrète des sables et, de temps en temps, se lamenter le hibou dans les buissons de la grève fleuris de genestrolles et d'ajoncs, — ceci me fut conté par Desiderio Moriar, un artiste exquis, sans œuvres ni renom, mais qui, tout comme moi, sait que dans la vie plus encore que dans la lecture, rien ne prévaut sur l'habitude de l'attention.

Il a une voix qui ressemble à une de ces journées troubles de mars toutes faites de rayons argentés, de coups de vent subits, d'averses d'eau et de grêle, de pauses pleines de mélodie, — une de ces journées où les choses à naître paraissent avoir plus de puissance que les choses déjà venues à la lumière.

Et cette voix passe par une bouche avide, mécontente comme celle d'un petit enfant gourmand qui, avec un sou faux et bossué, hésite devant l'étalage du pâtissier. A de certains mots, les yeux bruns de

510706

Moriar se déplacent sous un battement des cils, avec une inquiétude qui allume, dirait-on, une goutte de sang dans l'angle des paupières, près du nez, et pareille à cette touche vive de cinabre que l'on voit sur certains portraits maniérés; ou bien, d'autres fois, on croirait que ses yeux tirent à eux le regard et flottent sur je ne sais quelle eau de songe comme deux coquilles lisses de noisette.

Vu de face, il n'est plus l'homme qui s'est montré de profil. A une sensualité aventureuse ne souffrant pas de contrainte, mais entendue à choisir encore que primesautière, il paraît, en se tournant, opposer la résignation de celui qui ne manque pas de découvrir la même horreur vide, sous les plus faciles et les plus difficiles caprices de la vie.

Ses belles mains, tour à tour nerveuses comme celles du grand violoniste entre l'archet et la touche, ou désarticulées et douces comme celles du fameux couturier qui va faire essayer le vêtement à la cliente, ses belles mains, avec un geste brusque, font de temps en temps craquer leurs doigts pour prendre, semble-t-il, le ton du squelette caché. Alors, certaines ondes sensitives promptes à se révéler sur la pommette de ses joues, à la tempe, au menton, me rappellent la peau trop fine des chevaux de sang, et parfois aussi le museau comiqué des lapins.

Ah! l'admirable instrument animé, pour révéler avec un geste, un accent, une pause, un signe, avec un regard, les valeurs des choses visibles et invisibles!

Desiderio Moriar et la nuit.

Il me disait, hier soir, avec ce mélange d'enfantillage et de magie : « La nuit n'est-elle pas omniprésente et perpétuelle? Si je ferme le poing en plein midi, voilà que je fais la nuit dans le creux de

ma main. » Ainsi, tout en racontant, il ne cessait de me faire sentir cette merveilleuse obscurité sur quoi se dessinent les formes et les événements, cette ombre divine qui se glisse dans le pli d'une robe ou dans la fissure d'un cœur.

Désespérant d'imiter, même de loin, son art si vif, je vais m'appliquer, en rapportant un de ses récits, à imaginer que l'aventure m'est arrivée à moi-même.

La lande de l'ennui.

J'étais dans une de ces journées d'ennui qu'on dirait inventées pour les natures ambiguës par le précepteur de Néron ; alors que la vertu active de la vie se retire des cercles de l'âme comme l'eau fait des rigoles d'une foulerie ou d'un moulin, laissant à sec les fosses encombrées de détritus et d'ordures, autour des machines inertes.

On croit flairer, sous chaque pensée, une odeur de vase en fermentation. Le corps lui-même est comme dégainé et rompu : il cherche à se soutenir, à s'appuyer, à trouver le repos en une attitude durable; mais il est pareil à ces vieux crucifix sans croix qui, dans les boutiques des antiquaires, semblent recloués n'importe où et suppliciés contre n'importe quoi.

La saison ajoutait encore à une telle misère; car il pleuvait et ne pleuvait pas sur la Lande! Un nuage percé inondait en partie la dune, et ses grosses gouttes espacées, presque tièdes, paraissaient tombées d'une écumoire. Mais, au delà de cette bande arrosée, on entrevoyait le sable sec et, un peu plus loin, une autre place mouillée et, un peu plus loin encore, une autre zone aride; en sorte que la terre elle-même paraissait malade, à la façon de ces femmes enceintes qui se sentent la peau marbrée de froid et de chaud, tandis que tressaille en elles quelque chose d'informe, à une profondeur indéfinie.

J'étais pour quitter, à la grille d'un jardin, une de ces douces et ennuyeuses créatures qui, à l'encontre de la junévile vision de Dante, s'obstinent à tenir sans fin, sur les bras, leur défunt amour « enveloppé dans un linceul vermeil, légèrement », et cela, parce qu'elles ne peuvent se résoudre à l'ense-

velir, s'efforçant de nous donner en pâture « par ruse » leur cher cœur qui pourtant ne brûle plus! *Vide cor meum.*

J'entendais le bruit de ces lamentations coutumières, comme ce bourdonnement que laisse la quinine dans l'oreille du fiévreux, après l'accès. Et je n'étais ni dedans, ni dehors, car il n'y avait entre nous que la pierre du seuil, saupoudrée de pollen jaune. Et je voyais cette farine sauvage s'attacher à la peinture fraîche de la grille neuve, en boucher les interstices, recouvrir une larme de gomme qui, sur une traverse de ce bois de pin encore un peu vivant, se gonflait, comme l'ampoule se lève dans la paume d'une main avant de durcir.

Un godet de terre cuite, suspendu à un tronc gemmé, avait, à la première poussée de la sève, reçu d'un coup tant de résine, qu'elle débordait en longs filaments pareils à des sucreries; si bien que le désir me venait de les donner à mastiquer pour empâter la langue fastidieuse et coller au fond du palais ces paroles importunes. Sous la mollesse d'un nuage laiteux, irrésolu, les oiseaux, çà et là, jetaient des cris discordants, comme les élèves découragés d'une école de chant. Et toute la vie me faisait l'effet d'une de ces sottes allégories que le maître de rhétorique me proposait, jadis, sur le long banc de l'examen. J'avais si mal réussi ma composition que j'étais puni et contraint de porter ma copie, attachée par deux épingles, derrière le dos.

Alors, tout en descendant vers la Ville d'hiver par les sentiers de la forêt, je pensais avec envie à ces rares pasteurs landais derniers descendants des fantastiques vieillards qui, juchés sur leurs hautes échasses, traversaient les étangs, les marais du désert

sablonneux et pouvaient, de leurs grands pas, égaler le galop d'un cheval des Pyrénées.

J'en avais connu un, dans le maquis, quelques jours plus tôt. Ayant réduit la longueur des perches légendaires à celle de deux modestes moignons, mis en bandoulière son parapluie verdâtre et sa besace brune, enfoncé sur les oreilles son béret de laine en forme de champignon, cet homme passait toute la sainte journée, immobile, étayé de sa canne, tricotant des bas, sans plus penser que son chien, — indifférent à la fuite des heures tout comme doit l'être l'ampoule d'un sablier, — avec sa langue reposée pour des années dans le silence de la salive, telle la sardine conservée dans l'huile de sa boîte.

Loin des yeux aimés, ou qui ne sont plus aimés, la lumière nous paraît différente.

Pour entrer dans notre chambre, le soleil attend que les lampes soient éteintes.

La ville de l'Etisie.

A travers les raclures fraîches des pins (de loin les fûts avaient l'air de porter, clouées, ces peaux saignantes de chevreau qu'on voit suspendues aux portes des bouchers) j'apercevais la ville bariolée de l'Etisie, couvée sous une vapeur moite d'étuve aussi répugnante que celle qu'on respire dans certains bains turcs importés en Occident, où les hommes gras s'évertuent à suer, tout en lisant le journal de leur opinion, ouvert sur leur ventre ruisselant.

Les villas paraissaient élégamment construites en carton-pâte et zinc ajouré, par un abominable architecte girondin à barbiche et cravate molle, qui se

fût ingénié à concilier, grâce à l'hospitalité de son art et pour leur consolation mutuelle, le goût de la Rivière ligurienne et celui du lac des Quatre Cantons. Chaque façade portait, inscrit en lettres nouveau style, un nom prétentieux, tiré de la mythologie, de la botanique, des fastes civiques ou de la bêtise sentimentale. Chaque intérieur devait avoir son vase de fleurs artificielles sous un globe de cristal, son gros coquillage épineux, sa figurine de Jeanne d'Arc dans une armure de plombagine, son horloge à coucou pour appeler le bonheur ou la mort.

Des monceaux de châles et de couvertures, soulevés de temps à autre par une quinte de toux, reposaient sur des chaises longues en osier, derrière des vitres nettes qui, comme celles des aquariums, paraissaient closes sur un monde lointain. Au milieu de la route blanche, une file interminable de chenilles, descendues on ne sait d'où, s'acheminait vers l'éternité par la contraction molle et affreuse de ses myriades d'anneaux. Un de leurs nids duveteux, à l'extrémité d'un rameau, avait l'air d'une main malade enveloppée de charpie.

Au-dessus de moi, un piano en qui avait passé l'âme d'un orgue de Barbarie, son parent, jouait un de ces morceaux dont chaque note est surmontée d'un chiffre pour conduire les doigts sur le clavier; et je ne sais quel aïeul romantique réveillé quelque part en moi, se montrait curieux de savoir si la couverture s'ornait d'une gondole noire, d'un saule pleureur, d'une harpe ossianesque lithographiés, et si le titre était : *la Plainte de l'exilé*, ou bien *le Jeune Esclave* ou bien encore *Dernier jour de Marie Stuart.*

Une pensée atroce et puérile me passa par la

cervelle : « Si en cet instant je pousse un cri, tous les malades vont se précipiter aux fenêtres et rester là, devant moi, avec leurs visages pareils et troués comme ces lièges qui pendent aux filets étendus pour sécher, après la pêche. »

Dans une fenêtre sans rideaux, derrière la vitre, se leva quelque chose de semblable à un geste blanc qui aurait chassé une grosse mouche ou qui m'eût appelé. Certes, rien d'autre qu'une vitre mince ne me séparait de la mort et cette main inconnue allait la briser.

Je me rappelais qu'un de mes cousins, à Nice, eut la bonne fortune d'être merveilleusement aimé, tout un après-midi et jusqu'au soir, par une chanoinesse de Cracovie qui, durant la nuit, expira.

Mais la porte de ma dame élue et perdue, était close; et dans le petit jardin, une servante en bonnet et en sabots, savonnait un barbet châtain qui semblait déteindre sous la mousse comme s'il eût été en chocolat, tandis que l'eau sale coulait de l'allée sur la route, vers moi, pareille à une main difforme qui eût palpé la terre, se fût allongée, élargie en cherchant un objet par moi perdu.

Je ne savais quoi.

Je m'attendais à ce que quelqu'un, derrière moi, me dît avec empressement : « Regardez, monsieur, retournez-vous; n'avez-vous pas perdu telle chose? » Mais personne ne souffla mot; cette main coulante ne se leva point pour me restituer l'objet : elle continua de palper plus loin, jusqu'au ruisseau, troublant un conciliabule de chenilles assemblées sous une espèce de loque qu'on eût prise pour la dépouille d'un serpent ou pour les alvéoles de rayons vides et desséchés.

Cependant, une voiturette en forme de panier venait à moi sur ses trois roues, poussée par un homme moustachu et grisonnant, qui accomplissait un tel office avec la dignité particulière aux vétérans des patriotiques batailles ou sauveteurs de profession, attachés aux noyades et aux incendies. Une vieille dame y était étendue qui, malgré son aspect de moribonde, conservait je ne sais quel flamboiement de fureur au fond de ses yeux hostiles à l'univers, saillants au-dessus de deux poches ridées, rappelant la férocité du poulpe lié à son morne sac; et l'on ne savait par suite de quel accident manquaient les huit tentacules garnis de ventouses. A deux pas de moi, la voiturette s'arrêta si brusquement que je fis un sursaut.

Une file de chenilles traversait la route; et l'homme qui poussait avec tant de dignité, pris d'on ne sait quel sentiment de pitié, de répugnance ou de superstition, cherchait une ingénieuse manière d'éviter un carnage. Comme il appuyait, par derrière, sur le rebord du panier, afin que la roue d'avant se soulevât, la vieille dame, se sentant ballottée, retrouva tous ses esprits pour déverser contre le bélître l'âcreté de ses deux poulpes sans tentacules. La roue retomba et coupa le long boyau velu et mou. Les deux autres roues et les souliers qui les suivaient, achevèrent la coupure.

Par dégoût me détournant, je vis au delà d'une palissade, un enfant qui riait de ses yeux minuscules de pourceau, enfoncés dans une face énorme et luisante, prête à éclater, comme si, par un trou fait à sa nuque, quelqu'un n'eût cessé de le bourrer de saindoux et de viande pilée.

La charogne grouillante d'un chien bâtard, sur un

tas d'ordures, n'est-elle pas un spectacle presque récréatif en comparaison de certaines révélations de la laideur humaine habillée?

Un grand souffle de vent passa au-dessus de ma tête, une de ces bouffées soudaines venues, semble-t-il, des confins merveilleux d'une autre vie qu'il nous est confusément donné de connaître parfois, grâce à de certains éclairs du souvenir, à de certaines lueurs de notre anxiété, quand notre esprit peut-être se rappelle, peut-être présage ou se débat en vain pour se soustraire aux habitudes, aux manies, aux mensonges, aux grimaces, aux peurs, aux infections sans nombre dont est composée notre vie.

Le pollen semblait fumer autour des rameaux secoués et dorer un nuage tout lacéré qui soudain me laissa découvrir le plus angélique des visages de l'air, entre deux lambeaux pareils à deux bandelettes de lin poudrées de cet or sylvestre.

Et, avant d'entendre la note maladroite d'un rossignol novice, je sentis que le pin, au passage du souffle, se gonflait de musique, des racines au faîte, tout comme un instrument à vent.

Et il suffit de cette note grêle pour que tout fût changé.

Alors, je me hâtai vers la ville, pensant que peut-être la musique allait m'interpréter l'énigme de toutes ces figures suscitées en moi par je ne sais quel sens cruel adjoint à ma vue normale.

Un jeune joueur de clavecin, sorti de la *Schola Cantorum*, façonné à la grâce et à la puissance des anciens clavecinistes italiens, m'avait écrit avec une

fière gentillesse qu'aujourd'hui, dans son concert, il n'aurait joué que pour moi seul.

Très bonne précaution, du reste, car en entrant dans le Casino, je m'aperçus que la plupart des pourceaux campagnards — *more biblico* — n'avaient pas été attirés par les perles.

Les auditeurs étaient disséminés à travers la vaste salle, peinte avec prodigalité selon certain style ottoman qui a la vertu d'enflammer l'imagination des sous-officiers, dans le parloir des bordels. Il ne manquait que le parfum des fameuses pastilles, dites du Sérail. L'Euterpe du lieu, femme osseuse et brusque qui avait pour office de guider chacun des rares auditeurs jusqu'à sa chaise, plongeant de temps en temps la main dans la poche de son tablier, faisait espérer qu'elle allait en tirer un petit cône odoriférant et le brûler sur l'écuelle polie des pourboires; mais chaque fois le geste était suivi d'une désillusion.

On entendit gronder une nouvelle averse sur la verrière du plafond et, en même temps, l'esprit agile de l'eau parut pénétrer dans l'ombre déserte, accompagné de je ne sais quelle odeur terrestre de joie.

Les parois s'ouvrirent; la grande carcasse de fer, de bois, de stuc et de vernis fut emportée d'un seul coup de vent, à peu près comme si elle n'eût été qu'un petit tas d'aiguilles de pins sur la plage battue par l'Atlantique.

Les Sonates de Dominique Scarlatti.

De claires fontaines, soudaines, jaillirent de tous côtés comme en ce lieu tranquille du parc où l'hôte, avec un sourire mystérieux, conduit ses invités sans soupçons et, à la dérobée, tournant la clé cachée dans le carquois d'un Cupidon, provoque les jeux et les traîtrises de l'eau.

Jaillies de l'herbe rase, des verdures symétriques, des buis tondus, de la mamelle des naïades, de la conque des tritons, de l'échine des dauphins, de la gorge des grenouilles en bronze accroupies près des bancs ou sur le seuil des grottes; jaillies de l'appui des balustres, le long des terrasses et des escaliers, de la coupole des petits temples et du berceau des allées, de tous côtés, voilà que les eaux s'élancent, arrosent, bondissent, cinglent, poursuivent, frappent, terribles, comme dans l'embuscade, les rapières, les estocs, les piques.

Dames et galants jettent des cris, rient, courent, s'esquivent, se sauvent.

Mais dans chaque refuge, dans chaque retraite, se déclique le piège de la fraîche persécutrice; voilà un jet oblique sur la nuque, dans l'oreille, entre les épaules; voilà un petit surgeon d'eau qui tinte sous le vertugadin comme un battant au cœur d'une cloche sourde; voilà une trombe impétueuse qui ravit une perruque et, toute trempée, la déchevèle, en fait comme un flocon de son écume.

Amaryllis, en prenant la fuite, trébuche dans une touffe de rosiers, tombe tout de son long, effeuille les roses qui l'égratignent. La malice des jets d'eau la harcèle comme une troupe de gnomes transparents et saccage ses coquetteries sans défense. Une plume, un voile, un ruban, un nœud d'amour, une mouche de taffetas, un peigne d'écaille, un petit soulier en toile d'or, chaque dépouille légère danse au sommet d'un jet d'eau comme un œuf percé et vide; et dansent aussi une feuille verte, un pétale blanc, une épine brune.

« A l'aide! A l'aide! » Le chevalier Palamède ne s'arrête pas pour si peu, ne se retourne même pas,

n'entend point; il se sauve à toutes jambes, dans un grand cliquetis de breloques, la queue tout de travers, les bas collés à ses illustres mollets, tenant en main le fourreau ramolli de sa petite épée qu'il a perdue.

Tous et toutes de s'enfuir en poussant des cris, essoufflés, le long des charmilles, vers l'escalier en marbre couleur de chair, comme un troupeau mêlé d'oisons et de cygnes chassés de leur bassin par une épouvante soudaine.

Ils se croient enfin en sûreté, et les fugitives se secouent; mais voilà que les petites sphinges en marbre rose, bien peignées et sages comme des demoiselles de compagnie, accroupies sur deux pattes aux griffes inoffensives, se prennent à souffler, par leurs bouches sans énigmes, de larges éventails d'eau qui s'entre-croisent du haut en bas de l'escalier.

La gracieuse déroute recommence; et il semble que l'escalier grandisse, tout comme l'échelle de Jacob, vers le ciel suave d'Occident où les navettes des hirondelles tissent le voile violet de la Mélancolie.

Et voilà le premier collier de perles qui se rompt et qui s'égrène : les perles roulent sur les degrés lisses et rosés que l'eau descend en minuscules cascatelles.

Il s'en casse un deuxième (est-il de sept rangs?); il s'en casse un troisième (est-il de vingt et un rangs?); il s'en casse un autre et un autre encore, sans nombre, ceux-là.

Les perles se multiplient, simulent une grêle menue, courent de tous côtés, reluisent, rebondissent, sautillent, se mêlent aux ruisselets; et

tantôt on les prendrait pour les précieuses bulles de l'eau, et tantôt pour les grosses larmes de la beauté qui pleure.

Et comme les sphinges cessent de souffler, les paons, tapis sous les charmilles, se lèvent dans un cri, envahissent l'allée, comme attirés par la becquée inattendue, poursuivent les grains, laissant traîner sur le marbre humide leurs éventails de plumes fermés.

Et voici, venant qui sait d'où, une troupe onduleuse de chats angoras et blancs comme la crème et gris comme la fumée, aux yeux rouges, aux yeux bleus.

Et voici, venant qui sait d'où, une troupe de singes noirs et luisants comme le jais, aux petites mains pâles et ridées, avec une clochette d'or à la queue.

Et les singes et les guenons poursuivent les perles sonores, les arrêtent, les saisissent, se les envoient et se les renvoient, amusés, folâtres et batailleurs, avec des attitudes, avec des mines, avec des gestes qu'assouplit une grâce toujours facile et neuve.

Et là-haut, les colliers se brisent toujours, se défilent, s'égrènent encore comme si, là-haut, par prodige, le rire charnel de la jeunesse se fût changé en ces guirlandes de perles dénouées, volantes et à jamais perdues. (Dans la roseraie, là-bas, Amaryllis s'est-elle évanouie? a-t-elle rendu l'âme?)

C'étaient les sonates de Dominique Scarlatti.

Le jeune musicien avait un visage rasé, anguleux et semé de pois chiches velus, à la Franz Liszt; il

portait des lunettes de professeur, à monture d'or, sur un nez presque grec, l'ancienne tignasse dépoudrée de Jacques Péri, une cravate à double tour au-dessus d'un long gilet de velours noir comme en ont les élégants, sur les lithographies de Gavarni ; mais par l'art merveilleux de ses doigts et de ses esprits, il révélait en lui un vrai « maître claveciniste » digne du XVIIIe siècle, digne du divin Napolitain.

La vigueur, la hardiesse, l'élégance, l'allégresse, la franchise, la volubilité, la volupté de cette musique renouvelaient miraculeusement et rafraîchissaient en moi le sens de la vie. Chaque sonate, avec son thème unique conduit sur un mouvement divisé en deux parties, semblait, chaque fois, dessiner la ligne brève d'une perfection toujours diverse et varier, par des modulations imprévues, l'énergie de l'élément le plus limpide.

Dans un intervalle, alors que mes paupières étaient encore abaissées sur une de mes imaginations enchanteresses, il me parvint, dans un frou-frou léger, un parfum de femme pareil à l'odeur qui s'envole d'un buisson secoué ; en sorte qu'au premier moment, je crus n'être troublé que par mon rêve. Amaryllis?

Mais en me retournant, je vis une jeune femme qui s'apprêtait à s'asseoir sur la chaise voisine de la mienne ; au premier regard je remarquai la qualité de ses yeux qui ne semblaient pas lui servir à se diriger. Tout de suite, le monde que cette musique avait créé en moi s'écroula, se dissipa comme s'il m'était tombé de la main une de ces sphères en cristal qui figurent le globe terrestre sur la paume d'un ange anglais de la Création. Les jets d'eau

cessèrent leurs jeux d'estoc; les colliers cessèrent de s'égrener. Mon âme, sortie magiquement d'elle-même, bondit en arrière de plusieurs siècles.

Notre vie est une œuvre magique.

Notre vie est une œuvre magique qui échappe à l'examen de la raison; et elle est d'autant plus riche qu'elle s'en écarte davantage, car c'est un pouvoir occulte qui la régit, souvent à l'encontre des lois apparentes.

Ce n'est pas nous, quand nous croyons dormir et rêver, qui sommes endormis, mais bien le magicien qui sommeille en négligeant de conduire nos vertus vers les vertus des choses, selon son art primesautier et infaillible. Abandonnés un moment à nous-mêmes, peut-être pourrions-nous l'épier et le connaître, tout comme nous pourrions observer notre secret, s'il n'arrêtait en nous certain rouage, à la façon de l'ouvrier qui introduit un fausset ou un clou dans la machine pour la rendre inutilisable. Mais l'homme veille sans cesse depuis le commencement du monde; et aucun Macbeth ne peut, en vérité, tuer le sommeil qui jamais ne l'approche.

Le sommeil humain est une erreur comme le temps et comme l'espace.

Notre lit n'est que le symbole d'un rite incompris ou mal compris, comme l'antique catafalque annuel d'Adonis ou celui de Jésus, élevé dans la nef avant Pâques. Ce n'est pas l'homme, mais l'image en cire d'un dieu qui s'y étend.

Portrait d'inconnue.

Les yeux de la nouvelle venue étaient de ceux qui nous laissent perplexes et désespérés comme devant la muraille lisse d'un rocher n'offrant ni passage ni

prise. Les bords des paupières, durcis et nets, pareils à des chatons, les sertissaient comme on sertit les pierres précieuses; et ils me faisaient penser aux yeux d'un dieu ou d'un athlète de bronze, faits d'argent bleuâtre ou de pâte de verre, coulés ou enfoncés dans la cavité du métal pour y demeurer impérissables et pour demander perpétuellement aux mortels l'offrande ou la louange, sans rien accorder en compensation.

Mais la couleur de la peau, sur le visage nu, était par contre si délicate que jamais ne m'avait à ce point ému la première des petites églantines qui s'ouvrent sur une branche de pêcher.

C'était une pâleur illuminée par je ne sais quelle qualité insigne du sang ou par la puissance du modelé, n'ayant pas encore vu, pour ma part, les plans d'un visage vivant traités avec une telle ampleur sculpturale, au point que sur l'exiguïté d'un masque, on pût ainsi retrouver les mouvements grandioses du terrain en de nobles pays, le rythme inimitable de la colline et de la vallée, en la saison la plus claire et la plus paisible.

Je me couvris les yeux avec la main; et, le front incliné, pendant quelques instants j'écoutai la jeune femme respirer au delà ou peut-être même, au fond de la musique. Et la musique ne semblait plus courir le long du clavier mais s'égaliser et s'apaiser comme ces flaques d'eau que laisse la marée, le soir, sur la plage, quand mon imagination, nourrie par la Méditerranée, donne une cause à leur sublime beauté en y supposant, transportée, quelqu'une des statues qui naufragèrent sous les Cyclades.

Le sentiment de la présence humaine me semble à ce point merveilleux que je me demande par suite de quelle aberration ou de quelle lâcheté, je me plais à vivre, et si longtemps, parmi les arbres et sur les rivages déserts. Mais il faut dire que l'âme, même la plus robuste et la plus éveillée, se refuse aux efforts consécutifs, qu'une somme extraordinaire d'attention est indispensable pour secouer la torpeur de l'habitude et pour arriver à percevoir le rythme secret d'une vie étrangère.

Tout de suite, je fus submergé par une onde de tristesse comme si cette créature avait refait le chemin à ma place, entre les maisons des malades, comme si elle avait supporté les regards de ces deux yeux féroces de vieille, saillants au-dessus de ces deux poches ridées, comme si elle m'eût ramené mes pensées couleur de cendre, tripotées par cette main sordide qui coulait sur le sol.

Avec une force d'hallucination invincible comme la réalité, je sentis tout de suite la misère et le malheur, d'une manière informe et confuse, non pas liés à ce visage et à ce corps, mais partout épars, comme on les sent quand on monte un escalier sinistre, que l'on hésite dans un corridor blafard et que l'on pénètre dans une pièce mal éclairée où subsistent les traces du crime commis. Je crois bien que j'aurais découvert, dans l'obscurité, quelque objet révélateur, si je n'avais écarté de mes yeux l'écran de mes mains, si je ne m'étais tourné pour regarder ma voisine avec une inconvenance involontaire qui parut la surprendre plus qu'elle ne l'offensait.

Sa beauté adhéra à mes sens d'une manière

parfaite comme si elle avait déjà sa place en eux, comme si elle y rentrait de la même façon que l'objet rare se réadapte à son étui et le relief à son empreinte. Ma divination douloureuse se tint à l'écart et me laissa tout entier à mon émotion nouvelle.

Le galbe de cette beauté obéissait à la loi des grandes œuvres plastiques car, de quelque point que j'imaginasse le départ de la ligne, celle-ci n'était conduite à son complet développement que par une sorte de fluide nécessité. Partie de la nuque, elle revenait à la nuque; partie du genou, elle revenait au genou, avec une continuité, une plénitude propres à elle seule, avec un mouvement qui seul lui convenait, comme à une forme musicale déterminée, comme l'*a tre quarti* à cet Andante, comme l'*a sei ottavi* à cet Allegro de Dominique Scarlatti.

Les entraves.

Elle portait une jaquette de chinchilla plus léger que le duvet d'un cygne cendré, sur une jupe étroite de drap gris qui l'entravait sans nulle chasteté. Sous un chapeau de crin relevé d'un côté, garni de deux plumes prises à un héron de Numidie, pareilles à deux couteaux, une soie brillante et souple, de couleur châtain doré, était disposée par masses que ne retenait ni un peigne ni une épingle apparente, mais leur propre densité vivace.

Elle était ainsi toute enveloppée dans les délicatesses de cette mode qui semblait alors préparer les femmes à s'étendre, commodément, dans la longue gaine mortuaire des princesses pharaoniques. Sur sa chaise, elle n'occupait pas plus d'espace qu'il n'y en a dans un de ces cercueils égyptiens de bois peint. Mais cependant, à travers cette élégance au

dernier goût du jour, grâce à la ligne qui prenait naissance dans l'ondulation de la joue, elle était pour moi dessinée jusqu'aux pieds, telle que les artistes doivent imaginer l'antique Léda de l'Eurotas. Au-dessous de la ceinture, toute sa grâce paraissait infléchie vers le mystère du « divino Olore », du Cygne divin, comme eût dit Polyphile.

« *Le Cygne divin* ».

Et je repensai à cette Léda de Léonard que Cassiano del Pozzo, l'ami du Poussin, put encore voir à Fontainebleau en 1625 et que je rêve toujours de retrouver, de quelque manière invraisemblable.

— Beethoven? fis-je à voix basse, surpris par l'accent de la musique entendue de nouveau après cet intervalle indéfini de mon silence distrait.

Poussée par une curiosité spontanée, la jeune femme consulta le programme qui était sur son manchon et, comme sollicitée par mon attitude interrogative, elle dit :

— Ferdinando Turini.

Elle avait prononcé ce nom italien avec une timidité enfantine, un peu affectée, accompagnée d'une rougeur qui semblait effacer la puissance de son masque, comme le suc vermeil dont les vierges d'Apulie teignaient leur visage attristé, avant d'embrasser la statue funèbre de Cassandre.

— Que faut-il penser? dis-je, heureux du prétexte et le cœur palpitant. Avait-il eu connaissance du premier style beethovenien? A vrai dire, je ne sais. Si nous pouvions savoir qu'il l'ignorât, quelle valeur originale et significative aurait pour nous cette sonate en *ré bémol*!

Je m'aperçus de la native et profonde indifférence de son esprit pour ce genre de subtilités et de problèmes, tout comme une seule note d'essai suffit

à un chanteur pour qu'il constate la surdité d'un lieu clos. Ses yeux, entre les bords précis des paupières, redevinrent impénétrables.

D'instinct, je me penchai un peu vers elle, sur le bord de son secret, mais égaré, cette fois, dépourvu de cette vertu qui, au premier moment, m'avait révélé en elle une masse d'obscures misères.

Son parfum dissolvait la force de mon investigation; et, à présent, je la regardais comme un qui regarderait je ne sais quelle chose dernière pour laquelle il eût fait je ne sais quel long voyage. Un flot de vie distante, pareil à ce coup de vent que j'avais entendu souffler au-dessus de ma tête et de la cime du pin, une fois encore venait de me bouleverser, de me submerger. Il me semblait qu'une nécessité pathétique était suspendue au-dessus de moi et que je fusse déjà disposé à cette espèce de folie artificielle dont se compose l'enchantement précurseur de la passion.

Je considérais, en effet, chaque particularité sous une lumière indéfinissable qui paraissait déjà voilée de passé; j'étais comme celui qui examine, puis enveloppe avec un soin extrême des objets à replacer et qui deviendront de précieux souvenirs d'où il pense tirer une ivresse certaine quand il lui arrivera de les reprendre en main. Ainsi le passé et le futur se confondaient dans ce sentiment composé; et le présent n'était plus qu'une sorte de levain.

Je lui parlais au fond de moi-même, comme en un jour à venir : « Tout m'est resté clairement dans la mémoire. Tu te penchas un peu en avant, comme pour mieux accueillir la musique. On eût dit que tu n'écoutais pas avec les oreilles que tes cheveux recouvraient, mais avec ta lèvre, gonflée comme

celle de certains enfants, quand une fable les ravit. Tu tenais la main droite dans ton manchon. Deux fois, l'ayant sortie, tu la rentras avec une étrange hâte comme pour empêcher que quelque chose n'en tombât. Ton gant était ajusté autour de ton poignet mais ta main était nue qui passait par l'ouverture; et la dépouille de peau pendait sur le revers en gardant la forme des doigts vivants. J'aperçus, le long de ton pouce, une marque imprimée, pareille à une légère meurtrissure produite par le contact de je ne sais quelle dureté... »

Je ne crois pas qu'elle écoutât vraiment la sonate italienne. Sa sensibilité musicale me semblait même très limitée.

La musique répand quelque chose d'aérien dans le corps des femmes qui sentent l'innocence de la mélodie, comme cet air que renferment les os creux des ailes, chez les oiseaux volants.

Je ne sais pourquoi, un jour, dans un concert, surprenant mon amie, courbée sous le poids de son mal et frissonnant sous les lamentations souveraines d'un célèbre violon, je repensai aux bulles d'air que le chasseur voit monter à travers le sang chaud de la blessure dans l'aile, là où l'humérus fut cassé par le plomb.

L'os de l'aile.

Belle et profonde image qui me revenait à l'esprit, tandis que je considérais, d'autre part, la densité de cette vie, la cohésion de cette substance, cette sorte de pleine animalité dissimulée sous les volumes d'une architecture si noble.

Et cependant elle était habitée par une angoisse qui, en cet instant, devait battre contre la membrure de ses côtes, comme pour la briser. Et la peine qui, de temps en temps, montait, gonflant la lèvre infé-

rieure, devenait si évidente pour moi que j'étais presque étonné de n'en point voir courir l'onde sur la délicate fourrure, comme ces frissons d'agonie qui sillonnent et rebroussent la robe des bêtes malades.

— Vous souffrez, madame? osai-je lui demander, d'une voix altérée qui certainement la frappa.

Elle tourna vers moi l'énigme de son visage aux larges plans fortement assemblés comme sur une tête de Roi pasteur, sculptée dans le basalte.

— Nullement, répondit-elle; et elle se mit à rire, d'un rire sec, sans sonorité, comme rient parfois les courtisanes pour quelqu'un placé derrière elles, tandis que leur miroir réfléchit ce visage fixe et dur qu'elles prennent en plantant la longue épingle dans leur chapeau.

Une fois encore, toutes mes imaginations s'évanouirent. Elle se mit à caqueter comme une petite demi-mondaine de Paris: et sa bouche molle, élastique, exagérait le dessin des mots, la modulation des syllabes jusqu'à la grimace.

Elle se moqua des turqueries de la salle, du pianiste à la longue tignasse, de l'auditoire stupide; elle dit son mépris pour la vie mesquine et fastidieuse de cette ville informe, née, baraque par baraque, d'un campement de résiniers : elle déplora d'être condamnée à y vivoter presque toute l'année.

— Pourquoi, madame? demandai-je timidement. Pour votre santé?

Elle rit encore, mais avec amertume.

— J'ai l'air d'être malade?

Çà et là, des gorges toussaient dans l'ombre qui semblait se refroidir peu à peu, tandis qu'une nouvelle averse crépitait sur la verrière grise.

— Non, certes!

Elle se redressa sur la chaise, cambra le buste avec une secousse presque involontaire, comme ce brusque tressaillement que nous communiquent parfois, certaines peurs inexplicables. Je remarquai la largeur des épaules et de la poitrine, structure solide qui correspondait au style de la tête. J'entrevis, dans l'ouverture du manchon, quelque chose de reluisant, ivoire et acier, comme la crosse d'un revolver qui allait glisser.

— C'est pour l'automobile, dit-elle en souriant, comme si elle voulait répondre à ma stupéfaction probable de la voir ainsi armée. Après le concert, je vais jusqu'à Bordeaux.

Une bouche. En vérité, à présent, il semblait que ces lèvres appartinssent à une autre femme, qu'au milieu de ce visage, elles vécussent d'une vie étrangère, par suite de cette frivole mobilité qui s'opposait à la fermeté sculpturale des autres lignes, au mystère formidable du regard nu. Je repensais à certaines danses sardes, dansées avec un visage sombre et fermé; je repensais à certaines danses arabes où, seul le ventre s'agite sans arrêt, au milieu d'un corps noué par je ne sais quelle fascination serpentine. Son rouge était frais qu'elle venait de mettre, — d'une main hâtive, juste au moment d'entrer, peut-être, — et qui, mal réparti, dépassait un peu les contours et les angles. Les dents étaient solides, celles du bas plantées un peu irrégulièrement, éclatantes, tels de petits morceaux de matière précieuse. L'émail en était si profond, si pur que l'on pensait aux carats de la perfection, comme si elles eussent été des pierreries à observer sur le papier blanc du joaillier.

— Écoutez! lui dis-je, ému par quelques notes,

au second temps d'une sonate de Dominique Paradisi, la dernière du concert.

Je l'épiais, entre mes cils à demi clos.

La force de la dissimulation abandonna, tout d'un coup, ces lèvres sur lesquelles un sentiment de gravité inconnu parut appliquer un véritable bandeau, épais pour le moins comme celui que doivent porter les Berbères, dans notre blanche Ghadamès.

Toutefois, la cadence étant pour se résoudre et mon cœur redoutant la fin à l'égal d'un adieu, de nouveau je regardai la jeune femme comme un qui regarderait une chose dernière pour laquelle il eût fait son plus long voyage.

Elle était lisse, au point qu'elle ne devait même pas avoir de lignes dans le creux de la main. Elle était vraiment polie par les eaux de l'Eurotas, tant resplendirent dans ma mémoire les cailloux du fleuve de Laconie, sans cygnes, entre les ombres étroites et bleues des oléandres et des roseaux. « Qui es-tu, qui es-tu, toi qui certainement abrites derrière ton front bas un serpent rusé, bien que ton cœur soit gonflé de larmes? »

Comme tant d'autres fois, tout mon être adhéra à l'inconnu qui est le fond de la vie, par l'ombre enfermée dans le corps, par l'obscurité qui occupe les replis de la chair, par tout le noir des viscères et du cœur.

Je sentais suinter vers moi la douleur et la mort, comme ces gouttes qui suintent de la paroi d'une caverne ténébreuse.

Une poésie désespérée devint ma propre substance.

Elle était debout parmi les chaises, tandis que la salle se vidait de ses auditeurs, comme d'une boue délayée que l'Euterpe osseuse eût poussée vers la sortie. Toute forme d'humanité semblait rabaissée vers la terre, privée de vertèbres, décolorée et traînante, à l'exception de celle qui était debout devant moi, entière, silencieuse, pleine de son mal pareil à une vérité ou à quelque mensonge très profond qui lui tenait lieu de vie.

Les endroits les plus solitaires ne sont pas dans les déserts ni dans les montagnes ni parmi les sables et les rochers stériles, mais là où l'âme affronte le destin, respirant, pendant quelques instants, un air irrespirable pour n'importe quel autre être voisin.

Un regard. A présent, pour me regarder, elle rapprochait un peu ces paupières qui cependant m'avaient paru aussi fermes que les gouttières de bronze retroussées autour du vide de l'orbite, dans les statues archaïques. Le maquignon qui examine un cheval n'eut jamais, pour le marchander, une expression ni plus froide ni plus rusée. Mais il me semblait qu'au fond de ses prunelles, l'investigation luisait comme un instrument meurtrier dont j'allais être blessé.

Elle ne cachait dans son doux manchon couleur de perle, qu'une seule main, celle qui était nue; et, à coup sûr, avec cette main là, elle devait tenir sa petite arme pour éviter qu'elle ne tombât. Mais l'éclat de ses yeux était beaucoup plus redoutable. Je ne sais pourquoi, je me sentais plus fragile, plus périssable, angoissé par une appréhension peu différente de celle qu'on éprouve quand un médecin nous palpe pour découvrir notre point faible. Et (je rapporte le fait avec une absolue véracité, encore

que par la suite, cela puisse paraître bien singulier) et mon cerveau fut traversé par une image involontaire, issue peut-être d'un épisode oublié de mon existence. Une image bizarre et lugubre : le docteur d'une Compagnie d'assurances occupé à tâter et ausculter l'estomac d'un client, son foie, ses poumons, son cœur, pour un calcul de durée approximatif.

Je sentis que les artifices de mon esprit ne pouvaient prévaloir sur cette créature de qui, comme dans le mythe, le divin devait s'approcher sous l'espèce animale.

Sous le regard qui m'évaluait, je ne fus qu'un pauvre corps misérable, usé par les excès, désagrégé par l'inquiétude, continuellement menacé par le déchirement qui suit toute tension extrême. « Oui, certes », voulait répondre mon ironie à une telle investigation, « il est facile de m'achever. Toute ma vigueur est concentrée à la base de mon crâne. Un petit coup sec suffirait, ou un trou imperceptible comme celui que la belette fait dans la tête d'un poulet... »

De quelle ligne de son visage venait donc jusqu'à moi cet air criminel? Pourquoi donc, en cet instant, elle-même me révélait-elle tout ce qu'il y avait de nocif et de destructif dans son instinct profond?

Mais il y avait en elle autre chose qu'un tel affût; il y avait aussi un cri indistinct qui, sans parvenir encore jusqu'à mon oreille, déjà me touchait l'âme.

— Il faut s'en aller, me dit-elle, en se retournant avec une hâte soudaine, au milieu du morne labyrinthe des chaises.

A présent, comme dès l'instant de son entrée, il semblait que ses yeux ne lui servissent point à se diriger. Heurtée par ses jambes, une chaise tomba

et puis une autre encore. Elle continuait d'avancer comme une aveugle, se trouvant toujours arrêtée par les longues rangées sans passage. Il fallait les renverser pour s'ouvrir un chemin. C'était comme en de certains songes oppressants et ridicules.

Je ne sais vraiment pas si la salle s'était obscurcie; mais elle me faisait l'effet d'une vilaine église, remplie d'échos, pendant l'office des Ténèbres. Et la gardienne osseuse accourait vers nous, furibonde, avec le zèle d'un sacristain contre des profanateurs. Une pièce de monnaie offerte l'apaisa et elle fut secouée d'une hilarité inextinguible; puisque la dame riait d'un rire faux, elle l'imitait, par complaisance, et sans retenue, relevant les chaises, tenant à nous persuader, comme à elle-même, que l'aventure était la plus bouffonne du monde.

Dehors, il ne pleuvait plus. Un vent frais, imprégné de résine, tout comme l'eau de pluie qui remplit les crots attachés aux pins, me lava le visage. La crête des nuages, à l'occident, n'était qu'une éblouissante écume.

Quelque chose d'argenté comme un reflet de nacre, brilla dans les yeux de l'inconnue. Le premier quartier de la lune était suspendu dans un ciel vert, comme si la fée Morgane y réfléchissait la pâleur de la Lande.

— Avez-vous une voiture pour rentrer? me demanda-t-elle avec une hésitation que ma timidité ne sut pas saisir.

Connaissait-elle donc ma route et qui j'étais?

— Je vais rentrer à pied, répondis-je.

Elle me regardait, mais considérait en elle des choses que je ne savais point voir et qui néanmoins me paraissaient influer sur l'horizon, le charger

d'une force pareille à celle qui éclaire sans tonner, durant certains soirs d'été, quand toute notre âme est pour s'envoler en étincelles du sommet de notre cœur, telle une flamme assaillie par la rafale. Son visage était altéré par un tremblement musculaire que je ne pouvais plus supporter et qui m'était presque passé dans la commissure des mâchoires, comme certain spasme appelé trismus par les médecins.

Ma conscience était comme le moyeu d'une roue lancée à toute vitesse.

— Bonsoir, me dit-elle alors, en se dirigeant vers son automobile, avec de petits pas prestes auxquels la contraignait l'étroitesse de sa jupe.

Quelle ironie pathétique dans le contraste de cette volonté obscure empêtrée dans ces entraves élégantes!

— Nous reverrons-nous?

La main armée restait toujours enfouie dans la fourrure molle.

— Qui sait?

Au milieu des ronflements du moteur, j'aperçus, derrière la glace de la portière, le geste de l'autre main gantée, un geste blanc, pareil à celui que j'avais entrevu à la fenêtre sans rideaux, dans la ville des malades et des mourants. En un clin d'œil, il ne resta sur le chemin, entre les deux sillons des roues, que le reflet du nuage éblouissant pris dans la boue liquide.

L'inconnue avait disparu. Était-ce pour toujours?

Le char funèbre.

Certes, un char funèbre n'aurait pu la transporter, pour moi, en un mystère plus profond, en un plus sombre anéantissement. Cette absence et la mort n'avaient-elles pas le même aspect? Il fallait évoquer ce visage, de ténèbres égales à celles du sépulcre.

Je remontais par le chemin bien connu, je repassais par la Ville d'hiver; mais j'avais moins le sens de ma direction que le sens de l'espace parcouru par ce destin de chair, sur la route droite où la lune nouvelle commençait à profiler des ombres déchirantes de douceur pour un cœur désespéré.

C'était déjà l'heure des lampes domestiques. A chaque lampe allumée, ma mélancolie débordait comme pour l'alimenter.

Je ne reconnaissais plus la façade des maisons qui semblaient n'avoir plus d'autre vie que la vie condensée dans le cercle lumineux où les ombres venaient puiser la clarté comme au bord tranquille d'une fontaine. Au delà du cercle, tout paraissait enveloppé par une vapeur de nature humaine, comme si fumait dans la salle cette fièvre du soir qui s'allume, au coucher du soleil, dans les colonies malsaines.

Le crépuscule était encore si clair que je pouvais distinguer une toile d'araignée tendue entre les barreaux d'une grille, ou bien, parmi des fils d'herbe, une de ces boules de rayons duvetés dont je n'ai jamais su le nom, plus légères que la première soie du cocon et destinées à s'envoler par delà les confins du monde, au souffle d'un petit Éole joufflu.

Le peuplier et le pommier.

Un peuplier tremblait, seul, vêtu d'argents variés, à l'angle d'un jardin; et, dans son tremblement, il disait : « La voici, la voici. »

Soudain, celle qu'il annonçait, craintif, apparut, mais beaucoup plus blanche que lui, toute candeur et fraîcheur, toute jubilation nuptiale, une épouse pudique, vêtue de sa propre virginité : la floraison d'un pommier!

Toute apparence était une apparition devant la ferveur de mes sens; mais chacune d'elles était accompagnée d'une douleur fulgurante, qui me semblait presque physique, pareille à celle que j'éprouvais, à une certaine époque, dans mon avidité à respirer trop profondément l'air marin, avec un thorax dont trois côtes cassées n'étaient pas encore ressoudées.

Je subissais la nécessité d'une force que je ne dominais plus; à la vérité je ne savais même pas si elle était en moi ou si j'étais en elle.

Certain goût de cendre que j'avais déjà connu, lorsque je descendais vers la rencontre inattendue, me revenait, mêlé à je ne sais quelle fade saveur de sang qui soulevait en moi une répugnance amère comme la nausée, — mes pensées ayant une horrible ressemblance avec certaines sangsues que, tout enfant, j'avais vu mettre sur une assiette de cendres pour qu'elles y rendissent le sang tiré.

Enfin, après avoir dépassé la zone de la maladie et de l'agonie, quand je me retrouvai dans la forêt sauvage, sentant mon visage et mon cou chatouillés par ces fils invisibles tissés d'un rameau à l'autre, je compris que c'était la caresse de la saison et que peut-être, jusqu'alors, j'avais confusément souffert du mal printanier.

Le soir sylvestre.

Une goutte d'eau me tomba sur une main, une autre sur une paupière. Une pomme de pin sèche crépita sous mon talon; quelque chose de mou sautilla à travers le sentier, un crapaud peut-être; le hibou tira de son hautbois une note isolée. Le rossignol cueillit dans l'ombre cette note de velours brun et la changea, par ses roulades, en un limpide cristal modulé.

La forêt tout entière retentit de plaintes et de chants, ruissela de pluie, déborda de résine, fut savoureuse comme un plat d'herbes sauvages, ineffable comme le sentiment de la puberté.

Mais, dans le souffle immense de la forêt, mon anxiété ne chercha que le souvenir de ce parfum « pareil à l'odeur qui s'envole d'un buisson secoué » et dans lequel était venue à moi la femme entravée. L'éternelle anxiété de l'aventure me reprenait et m'agitait avec une violence folle. Quelle autre nouveauté de possession pouvais-je donc espérer? Quelle autre communion pouvais-je attendre? Quelle autre désillusion pouvais-je recueillir?

Je me sentis mordu et tenaillé par le regret furieux de n'avoir pas su ou voulu, dans un mouvement d'audace, profiter de l'hésitation momentanée de l'inconnue, lorsque dans ses yeux fixes luisait le double tranchant du dilemme. Je me méprisai comme si j'avais laissé échapper par veulerie, par sottise, une proie magnifique. J'oubliai l'appréhension que m'avait donnée, au milieu des chaises, l'investigation de ce regard.

Le ferment de la forêt me communiquait une force illusoire d'où naissaient des résolutions insensées. Je tentais de m'orienter, du côté de la course au loin, vers la grand'route. N'aurais-je pas eu le temps de me replacer là, sur son passage, attendant son retour, dans le soir ou dans la nuit? Il me semblait qu'une folie lointaine appelât ma folie, à travers la Lande. Je pressais le pas. Deux fois il m'advint de perdre le sentier et de le retrouver en pénétrant dans le taillis, à travers les genêts et les ronces; et mon cœur battait comme celui d'un bandit qui se jette dans le maquis.

La maison anxieuse.

Chez moi aussi, les lampes étaient allumées. Les nuages, qui avaient de nouveau envahi le ciel, passaient à ras du toit, en fuite vers l'Orient. Lorsque j'entrai, les pièces du rez-de-chaussée étaient pleines de cette épouvante indistincte qui semble occuper les salles désertes et ne se dissipe que devant la présence habituelle; car, dès que l'homme se tourne pour s'en aller, il semble qu'un fantôme prenne sa place et s'asseye, là où il était assis quelques instants plus tôt.

La marée montait; et quelque chose de pareil à la menace d'une multitude de femelles grondait contre la dune, retentissait sous la véranda.

— Est-il venu quelqu'un? demandai-je au domestique.

— Madame est venue, répondit-il.

Bien que je ne pusse avoir de doutes sur la personne, l'autre se retourna dans mon cœur, sourdement.

— Elle avait l'air très inquiète, ajouta-t-il. Elle a attendu ici jusqu'à six heures. Elle prie Monsieur de passer chez elle, aussitôt après le dîner.

Il y a certaines heures de la vie solitaire où la sensibilité de notre corps paraît se dilater jusqu'aux murs de notre maison, de telle sorte que parfois, en levant un bras, nous sentons notre cœur battre jusqu'au bout de nos doigts et même au delà.

Toute la maison semblait s'apprêter à recevoir de l'inconnu. Un événement silencieux pouvait entrer par chaque porte. L'attention des murs était tout entière tournée vers la nuit. Aucune pièce ne conservait son caractère d'intimité, mais écoutait ce qui était pour survenir du dehors, oubliant de retenir

la chaleur et de concilier les pensées des choses réunies en elle et ordonnées.

Je cherchai, parmi mes estampes, quelques-unes des Lédas les plus connues. Tout de suite, me tomba sous la main celle d'Ammanati, qui est au Bargello.

Un très lointain souvenir florentin me revint à l'esprit. Je le retrouvai dans le livre secret de ma mémoire, à la date du 22 septembre 1899.

La Léda brisée. Je lus, avec une émotion confuse, que je n'osais analyser par crainte de la dissiper : « Hier, chose incroyable à dire, des gardiens du Bargello, en voulant déplacer la Léda, la laissèrent tomber; et le marbre se brisa en sept morceaux. Les fragments furent portés à l'Atelier des pierres dures, pour la restauration. Je suis allé voir, aujourd'hui, cette volupté désagrégée. Les parties qui jouissaient avec le plus d'intensité, sont intactes. La tête est fendue, comme la mienne... De l'Atelier, je me suis rendu au Musée, pour voir la place laissée libre par le groupe brisé. Mon imagination l'a remplie d'une beauté plus ardue. Tandis que je rêvais ainsi, soudain, toutes les cloches muettes et oubliées qui encombrent la Loggia (bouches bâillonnées) se sont mises à tinter dans ma tête... »

La page suivante paraissait écrite dans un léger délire et je ne savais plus par suite de quel amour, par suite de quelle absence : « Il me semble qu'en étendant la main, je pourrais saisir quelque chose de toi, dans l'espace, et te tirer à travers la distance, comme un enfant tire la corde d'un cerf-volant que le vent menace d'emporter au delà des nuages. L'espace s'enflamme et tu ouvres la bouche pour boire la fraîcheur de la rapidité. Tu ris. J'entends ton rire; je le touche, comme on touche un

collier, grain par grain. On pourrait pleurer... »

Jamais le sens magique de la vie ne s'était fait en moi aussi profond. Comme la musique oubliée dans la partition revit, entière, exerçant de nouveau sa vertu et, semble-t-il, créée à l'instant, si le musicien la joue sur ses cordes, de même ce rythme du passé se mesurait au souffle de ma bouche. Certains mots m'apparaissaient comme ceux que jadis le doigt d'une petite sœur écrivait sur un miroir, et qui ne se révélaient à moi que dans la buée de mon haleine, sur la glace.

Et je lus, pour finir : « Il est une vieille pierre sépulcrale d'Angleterre, où Lady Beauchamp ne repose pas sa tête sur l'oreiller ni sur le lévrier fidèle, selon la tradition, mais sur le dos d'un cygne, paraissant ainsi voguer vers l'Ile d'Arthus. Je crois que si je pouvais retourner cette nuit, secrètement, dans l'Atelier, m'apparaîtrait ainsi la Léda morte. »

Je fermai les yeux; et sur le visage de la femme entravée, je cherchai, au bord de la lèvre supérieure, une petite place qui, oubliée par le rouge, était devenue livide au moment du frisson, tandis que la finesse du nez semblait s'exténuer et prendre, dans les narines, cette teinte cendrée qui accompagne la perte des sens.

Le domestique vint m'annoncer que la lanterne était prête. Je la pris pour m'éclairer dans le chemin sablonneux, entre les flaques d'eau, et je me dirigeai vers le jardin de mon amie.

La Lande était obscure, sous le ciel bas; mais il faisait doux, comme dans notre Maremme nocturne.

alors que souffle le vent d'est ou le sirocco, alors que l'on entend, entre de longues pauses, un nasillement de canards sauvages sous les tamaris, un glapissement de renards au bord des marais tout rajeunis de tendres roseaux, un éboulement de pierres au passage des sangliers sur quelque vieux mur bas, et la plainte qui vient du fond des siècles.

Ici, j'entendais les cris rauques des oiseaux marins, au delà des dunes, semblables par instant à un piaulement mélancolique, et le grand désespoir de l'Océan, et la note du hibou qui chaque fois me touchait au point le plus douloureux de mon cœur, comme s'il l'eût connu mieux que moi-même.

Une nostalgie soudaine m'accablait, créant dans mes sens de si brusques fantasmes qu'un lambeau de moi-même semblait se lever d'une de ces brandes et puis se rejeter dans une mare, glisser sur la dune, dégringoler un raidillon, brouter sous un chêne-liège. Puis les hallucinations animales s'interrompaient; et le sentiment poétique de la patrie était comme le murmure des esprits qui rêvent à l'ombre des dieux lointains.

« Il m'est impossible de la voir, de lui parler, de l'entendre », pensai-je, m'arrêtant et posant la lanterne sur le sable, dans l'empreinte d'un pied d'homme.

Je doutais de pouvoir tolérer la présence de l'amie tourmentante qui m'attendait, de pouvoir supporter le contact ou le voisinage de n'importe quel être d'esprit étroit, qui m'eût rappelé à moi, forcé à rentrer en moi-même, ramenant vers les chemins battus cette vie extraordinaire qui débordait de ma poitrine, submergeait tout l'horizon, impatiente d'espace, de nouveauté, de création.

La lanterne était à mes pieds et, de l'empreinte qu'elle occupait, partaient, de chaque côté, d'autres empreintes qui se perdaient au delà des limites de la lueur. L'ornière d'un tombereau était blanche, comme saupoudrée de farine échappée d'un sac troué : c'était le pollen tombé du nuage. Dans l'autre ornière parallèle, une file de chenilles s'acheminait vers l'éternité par la contraction molle et affreuse de ses myriades d'anneaux; une branche cassée et dépouillée gisait en travers du chemin, fourchue comme la baguette qui sert à découvrir les trésors enfouis.

Il y avait bien peu de clarté par terre, mais il me semblait que si j'eusse voulu, j'aurais pu allumer, au sommet de mon esprit, un de ces projecteurs auxquels rien n'échappe, qui, du haut des tourelles, sur le navire de guerre, explorant en rond l'espace hostile, éclairent la marche prudente de la mort. J'aurais pu scruter le fond de la nuit, si j'avais soulevé une autre paupière qui était plus en moi que cette paupière sensible sur laquelle il me plaisait de sentir la fraîcheur marine, l'abaissant comme sous une lèvre fugace.

Mais l'anxiété de créer arrêtait à chaque instant le débordement de mon esprit, mon aspiration vers l'infini, mon besoin de me pencher sur des abîmes, comme si je sécrétais une sorte de présure mystérieuse qui eût coagulé en figures déterminées l'idéalité du monde.

Un grand silence s'était fait dans la Lande, qui n'était autre que le muet accroissement de la nuit patiente.

Comme les oiseaux se précipitent contre les lentilles du phare, comme les insectes voltigent autour

de la lampe, toute la vie de la solitude se pressait à la limite de la lueur basse, respirait vers moi, m'épiait sans être vue.

Je prêtai l'oreille à une rumeur singulière, non sans trouble, car elle paraissait tantôt proche, tantôt lointaine, tantôt dans l'air, tantôt sous terre, pareille au choc cadencé de deux baguettes l'une contre l'autre, pareille au cliquetis que, dans un ouvrage tricoté, font les aiguilles en se heurtant. Était-ce le pasteur?

Le pasteur aux échasses.

C'était, à n'en point douter, le pasteur immortel de la Lande, sur ses échasses, là, dans l'ombre, appuyé contre un pin écailleux, avec, à ses pieds, son chien sauvage aux yeux palpitants comme les feux des lucioles. Était-il vêtu de feuilles? Avait-il, pour barbe, un essaim suspendu au menton? Du travail assidu de ses doigts, sortait-il des grappes de corymbes?

La forme et la métamorphose se faisaient tellement vives dans mon imagination que, si j'avais éteint la lanterne, j'aurais certainement cru voir avec les yeux de ma tête et l'homme et le demi-dieu.

Je prêtai encore l'oreille, inquiet, car l'étrange cliquetis continuait sans relâche. Me guidant sur le son, je pénétrai dans l'ombre, en proie à un sentiment indicible, comme si, en quittant le cercle lumineux, j'allais sortir de moi-même pour assumer je ne sais quelle nature nocturne, comme si j'allais entendre battre mon propre pouls dans la substance prête à m'absorber.

Ce n'était que le vent, dans les dures feuilles lancéolées d'une liliacée qui pullule sur les sables.

Et, tout au fond de moi, ce n'était que le monstre obscur de l'amour, encore indompté, sans frein, qui,

ne cessant de se transformer, de prendre mille aspects, me tentait, m'abusait par ses mille figures, me travaillait et me renouvelait par ses mille artifices.

En moi, autour de moi, tout n'était que travail et changement, angoisse et délire.

J'allais à l'aventure, tenant suspendue à ras de terre la lanterne oscillante qui éclairait les abords d'un monde merveilleux comme celui que le plongeur découvre par les glaces du scaphandre. Comme au fond de la mer, la vie végétale, la vie animale avaient les mêmes aspects. Les fourrés étaient hérissés d'horreur; une voracité à l'affût faisait s'avancer les branches. Et j'allais subir le sort de celui qui, ayant entrevu l'ombre de la sirène sur le seuil de sa grotte, ne sut point remonter à la surface.

Où était, en ce même instant, la femme du mythe? Le fanal, devant ses roues rapides, éclairait-il, là-bas, la route déserte, les ornières fangeuses, les tas de silex, le revers des fossés? Était-elle toute rompue par sa douleur secrète, comme ce marbre qui fut recomposé?

Soudain me retomba lourdement sur le cœur la sévère tristesse qui m'avait accablé lorsque, les mains sur le visage, j'avais tenté de surprendre le bruit de sa respiration au delà des musiques. En une seconde, cette espèce de délire sylvain se dissipa. Je me sentis à bout de force, comme dans la décroissance de la fièvre. La marche dans le sable me devint pénible. Tout en moi redevenait humain, malsain, misérable.

Je retrouvai le chemin coutumier.

Une sombre touffeur énervait l'élasticité de l'air. Du ciel bas commençaient à tomber quelques gouttes

presque tièdes. On entendait grandir, peu à peu, leur crépitement sur les fourrés. Un hibou gémit sous la feuillée, et l'on eût dit qu'il me rappelait la phrase inscrite dans le livre secret de ma mémoire : « On pourrait pleurer... »

Tout d'abord, je vis à travers les vitres d'une fenêtre, luire dans la maison une lumière rose. Mon cœur battait, je ne sais pourquoi, comme pris de peur. Tout près de la grille, tandis que je me penchais pour éteindre la lanterne, une voix m'appela par mon nom, une voix enrouée à force d'anxiété, une voix de mauvais augure qui me glaça les veines. Je m'approchai. A mon tour j'appelai, je dis un nom. J'aperçus mon amie, de l'autre côté de la claire-voie, agitée, toute blanche, qui de ses deux bras nus secouait les barreaux, s'efforçant d'ouvrir.

— Qu'as-tu? Qu'arrive-t-il?

Ses mains passèrent entre les lattes et me touchèrent, tremblantes, déjà baignées de pluie, comme pour me bien sentir vivant.

— Pousse! dit-elle avec désespoir. Pousse fort! Je ne peux pas ouvrir.

Je donnai un coup d'épaule, mais la grille résista.

A l'humidité, le bois neuf s'était gonflé et la peinture fraîche avait soudé les joints. Plusieurs fois je tentai de forcer la porte, mais inutilement. Les bulles de résine, écrasées, m'engluaient les doigts.

— Il faut appeler les domestiques, conseillai-je, essayant de rire, comme il convenait.

— Non, non! fit-elle, impatiente, éperdue, avec une voix que les larmes étouffaient déjà et en s'acharnant de nouveau contre les barreaux. Essaye! Essaye encore!

J'essayai. Ses mains repassèrent entre les lattes, et me palpèrent le visage avec égarement.

— Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait?

La pluie redoublait, dans un grondement grandissant. Le hibou ne cessait de gémir. Toute la Lande semblait oppressée par une angoisse inexplicable.

Et l'amour sanglota, comme si, contre ce bois encore sensible, je l'eusse cloué et flagellé. *L'amour flagellé.*

Les figures de cet après-midi et de cette nuit-là se dépouillèrent rapidement de toute réalité, dès le réveil du jour suivant. Le souvenir en flotta comme l'ombre d'un rêve sur le mal-être printanier.

Tout désir de nouvelles et de recherches fut aussitôt contrarié par la discipline habituelle de la vie retirée, par la règle de la claustration laborieuse, par la sage résolution de ne pas retomber en faute. Le hasard ne favorisa ni une seconde rencontre, ni la découverte de quelque utile informateur.

A ces motifs de renoncement, s'ajoutèrent les soupçons, la vigilance, l'assiduité de l'amie tenace. Puis survinrent les tristesses de la rupture, une maladie de nature nostalgique, une longue convalescence dans un pays de coteaux et de prairies, une ferveur nouvelle de méditation et de contemplation.

Toutefois, l'image de la Léda sans cygne me revenait assez fréquemment à l'esprit : un véritable souffle vivant passait entre ses lèvres qu'un jeu dissimulateur ne pouvait plus déformer, et qui jamais n'étaient tout à fait jointes, mais sans cesse demeuraient entr'ouvertes, comme celles qui doivent laisser respirer plus d'une âme.

L'heure des lampes.

Elle me hantait parfois à l'heure des lampes, quand le domestique les prépare et les allume dans la salle du rez-de-chaussée, quand elles semblent déjà présentes en vertu d'on ne sait quoi de divin qui, chaque soir, les précède dans l'escalier déjà sombre. C'est qu'à la faveur de leur retard, nous prenons conscience de pensées divines, elles aussi, et qui accompagnent la retraite de l'autre lumière, de celle qui abandonne les choses que nous aimons pour regagner l'Occident.

Comme tout le long jour ne fut pour le solitaire qu'un édifice de sa volonté, il aime, vers le soir, laisser ouverte une petite porte libre par où puisse entrer la mendiante ou la sorcière, la marchande de simples ou l'empoisonneuse, bref, n'importe quel envoyé de l'Inconnu; et il lui plaît d'être ému en attendant l'inattendu. Mais c'est tout au plus s'il entre quelque fantôme inoffensif.

Ma visiteuse, attachée à la vie par un grand nombre de liens et de maléfices, n'était pas entravée que par sa jupe étroite: et chaque fois qu'elle se penchait vers moi, elle semblait tendre une chaîne, briser une attache, rompre un câble. Je lui disais, pour l'encourager : « Ne crains rien. Montre-toi. Tu viens à l'heure, pour moi, de la maturité. Je comprends tout, je devine tout. »

Il me semblait que ma conscience aspirât au moment glorieux où elle allait pouvoir tout accueillir et absoudre, pareille à ces villes tutélaires où se réfugiaient ceux qu'on accusait sans raison ou contre toute raison, pareille à ces lieux sacrés qui anciennement offraient asile à toute « la lie et scélératesse du monde ». Mais ses actes n'étaient pas sans contradiction ni ambiguïté.

Au fond, ma conscience appliquait tout son espoir à créer un sentiment nouveau, capable de commander aux forces les plus obscures de l'instinct et d'atteindre un sommet plus haut que la volupté. Pour cet art, la justice et la misirécorde sont sans valeur. D'autres espèces sont nécessaires, d'autres règles, d'autres rites.

Cependant, avec le printemps revenu, s'approchait l'anniversaire du jour étrange que semblait ramener le long cortège de chenilles, par la route de nouveau

jaune de pollen. Et presque à la même date, le jeune virtuose de la *Schola Cantorum* revint, avec les rossignols, pour donner son concert italien. Cette fois-ci, il avait avec lui sa compagne : une petite Espagnole de Cuba, aussi dorée qu'une délicate feuille de tabac. Comme elle m'avait promis de chanter pour moi seul des airs et des ariettes de Carissimi, de Caldara, d'Antoine Lotti, elle me faisait penser, non sans regret, à ces chiens sans voix que les Conquistadores trouvèrent dans cette île prodigieuse où ils n'existent plus aujourd'hui, où le souvenir même s'en est perdu.

Les honneurs du clavecin étaient toujours pour Dominique Scarlatti. La Sonate en *la majeur*, telle une formule magique, tira du passé, intacte et vivante, l'heure mystérieuse, comme si l'inconnue était revenue s'asseoir près de moi et que, de nouveau, toute ma sagacité se fût penchée sur le bord de son secret.

La chaise et le phtisique.

Bien que les auditeurs fussent plus nombreux, une chaise, près de moi, était restée vide.

J'entrevis une ombre qui se glissait le long de la rangée.

Mon inquiétude augmentait d'une seconde à l'autre et si passionnément que je me retournai, l'âme dans les yeux, le cœur dans la gorge, comme pour recevoir, d'un coup, cette beauté qui dans tous mes sens avait déjà sa place.

Deux maigres mains aux doigts en spatules se tendaient vers moi, et mon nom était prononcé par une voix dont il me souvenait.

Je reconnus tout de suite un de mes amis, de qui j'étais sans nouvelles depuis quelque temps : un musicien de grande valeur et de réputation peu com-

mune qui, tantôt mieux, tantôt plus mal, avait été plus d'une fois l'hôte de la triste Ville d'hiver.

— Toi, ici? Depuis combien de temps?

— J'ai passé ici tout l'hiver avec ma mère, et pas bien.

— Mais tu as très bonne mine.

Pour mordre la douleur, il lui était resté une mâchoire décharnée dont le rasoir semblait avoir emporté des lambeaux de peau morte, remplacés par une glycérine grasse et luisante.

— Non. Je suis brûlé...

Les pommettes de ses joues étaient rouges et veinées comme les feuilles de la vigne vierge sur un mur, à l'automne, où l'on découvre encore un peu de vert mourant et des traces d'escargot. J'avais, pour sa ruine, hélas! ces mêmes prunelles implacables qui eussent remarqué l'onde la plus fugitive dans les soies maniables de certains cheveux ou, sur le repli de certaines paupières, la place d'un cil tombé.

— Brûlé, par quoi?

Il eut un geste d'insouciance, presque brutal, mais il fixa sur moi un de ces regards qui, d'homme à homme, pénètrent profondément et semblent chercher dans le cœur un point d'appui, le lieu d'une sympathie virile.

Ses yeux, à présent, m'apparaissaient, eux aussi, comme privés de leurs paupières, comme mis en contact immédiat avec la crudité extérieure, comme s'ils eussent été les sommets dépouillés de sa sensibilité et ne pouvaient être lénifiés par aucun collyre. Son regard me faisait mal.

— Tu restes encore? lui demandai-je. Veux-tu que nous nous voyions?

— Je pars dans deux ou trois jours, samedi peut-être. Ma mère m'emmène.

Il avait, dans son haleine, l'odeur du vin de Porto, mais ses dents blanches donnaient encore à sa bouche quelque chose de juvénile.

Je souffrais ses propres maux avec une force singulière, comme si j'avais été pendant quelque temps son infirmier et que j'eusse supporté le relent de ses transpirations, connu l'une après l'autre ses misères et ses manies.

Et déjà, de lui aussi, j'attendais l'inattendu.

— Viens déjeuner avec moi demain. Je t'enverrai ma voiture.

— Soit. J'irai.

Et il me prit la main, la serra entre ses doigts convulsés. Mais la sonate en *fa mineur* commençait et nous nous tûmes. Il me sembla que la musique ne nous rapprochait pas mais nous séparait, car je pensai qu'il devait la sentir en professionnel et de manière tout opposée à la mienne.

Il ne tenait pas en place sur sa chaise et me communiquait son agitation.

— Qu'as-tu? Que cherches-tu?

Comme il se retournait, je l'imitai. Au fond, sur la droite, debout et adossée contre le mur, se tenait l'inconnue qui, de la tête, faisait un geste vers nous.

Le pastel dans l'eau.

Les traits de son visage tremblèrent dans mon émotion et s'effacèrent comme un pastel plongé dans l'eau.

— Tu la connais? me demanda mon ami, avec un de ces accents qui semblent souffler dans une poitrine soudain vidée de tout.

— Non. Je ne l'ai vue qu'une fois. Qui est-ce?

Il me dit un nom qui n'adhéra point à la personne mais demeura dans l'espace, sonorité vaine et étran-

gère, comme le nom apposé sur la beauté d'une colline lointaine qui depuis longtemps vit dans notre esprit, anonyme et immatérielle.

— A demain, ajouta-t-il en se levant, tandis que s'achevait la cadence.

De même que la flamme jaillit soudain du tison velouté de cendres, la fièvre illumina son visage défait. Je le vis se diriger vers la jeune femme, un peu voûté, mais avec une hâte qui se communiquait aux plis de ses vêtements et jusqu'à ses cheveux déjà gris, sur le col de son manteau. Je le vis s'approcher d'elle, échanger avec elle un salut, partir avec elle.

Je surpris, derrière moi, les réflexions malignes de deux auditeurs.

Je dominai mon tumulte; je secouai les scories de mes imaginations solitaires; je recouvrai l'acuité de mon regard : je me préparai à replonger les mains en pleine matière vivante. J'oubliai les jeux des fontaines, les colliers égrenés, le petit soulier d'Amaryllis au sommet du jet d'eau, la déroute rieuse sur l'escalier de marbre rose, pour sentir de nouveau suinter vers moi la douleur et la mort, comme ces gouttes qui suintent de la paroi d'une caverne ténébreuse.

Mon ami vint, comme il était convenu. J'avais toujours pitié de lui; mais je constatai qu'à présent je le considérais un peu comme un instrument utile, comme un outil à manier avec délicatesse ou brutalité, à l'occasion. Et ma douceur (ainsi m'arrive-t-il souvent) n'était qu'une forme de mon énergie.

La lucidité, parfois, s'accompagne d'une horreur presque animale qui est comme le châtiment infligé au destructeur de l'illusion, au démolisseur de la convention.

Ripaille de l'amour et de la mort.

Il avait, en mangeant, de mauvaises habitudes de malade et d'homme sans éducation. Il mâchait avec bruit, buvait la bouche pleine, faisait claquer ses lèvres, manifestait une voracité, une soif que ne tempérait aucun usage. Et ces façons communes, dans cette pièce monastique ennoblie par les livres et les estampes, où j'avais l'habitude de prendre mes frugals repas tout en lisant ou poursuivant ma pensée, ces façons vulgaires devenaient énormes, aggravées par mes attentions insidieuses. Sans cesse, en effet, je remplissais son assiette et son verre, m'appliquant à le gaver et griser, comme il sied entre compères lorsque l'un des deux veut rouler l'autre.

En vérité, il paraissait avoir d'immenses cavernes à remplir, ou certain hôte à rassasier qui menaçait de ne pas même lui laisser les cartilages ni les os. A côté de ce visage flétri, allumé par une pointe d'ivresse, encadré par des cheveux longs et une cravate molle, rappelant encore les vieux masques romantiques de Henri Murger — je plaçais l'énigme de cet autre visage, aux larges plans fortement

assemblés comme sur une tête de Roi pasteur, sculptée dans le basalte.

Et, sans parler, je lui demandais : « C'est donc ta maîtresse? Tu connais la forme de ses genoux? Tu la touches avec les spatules de tes doigts? Mange donc! Bois donc! »

Un souffle de création monstrueuse haletait entre mes murs couverts de volumes, où mon âme était vibrante comme cet air que contiennent les bois secs d'un violon bien construit.

Ce qui, des livres immortels, se mêle à la fluidité de la vie, dans le silence; l'éternité qui est fixée dans les plus pathétiques fragments des chefs-d'œuvre; le mythe qui appesantit, sur une tempe invisible, la fleur vineuse de la jacinthe; la splendeur limpide du vin, pareille à la présence corporelle du dieu « qui délie »; un pain, des fruits, un couteau, un morceau de viande transformé par le feu; le bord d'un verre touché par la grâce d'un rayon : toute chose, devant moi et autour de moi, m'exprimait à moi-même. Et j'étais plein de significations, tandis que je jouais avec l'amour et avec la mort.

De la figure de mon hôte, de la figure de cette femme absente, de ma sobre ivresse, je composais les tableaux successifs d'une nouvelle danse macabre.

— Qui est cet homme? demanda-t-il, en se tournant vers la cheminée.

C'était le plâtre d'un des huit moines encapuchonnés qui portent la pierre sépulcrale, dans le monument du Grand Sénéchal de Bourgogne. Il se trouvait près du chenet, courbé mais sans fardeau sur l'épaule, le visage enfoui sous le capuchon; il ne laissait voir qu'une seule main au long pouce.

— Vraiment, dit-il, tu ne t'es pas fait une maison joyeuse!

Et, fixant de son regard trouble quelque chose qu'il était seul à voir, il s'assombrit, comme fait l'âme quand elle se recroqueville sur le sac rempli.

— Viens! viens! lui dis-je à l'improviste, me levant et le prenant par un bras, familièrement, avec une audacieuse gaîté. Raconte-moi tes nouvelles amours.

— Quelles amours?

— Je t'envie. C'est un fauve magnifique.

Je le fis asseoir dans un fauteuil commode, tandis que le domestique apportait les liqueurs et les cigarettes. Je me plaçai dans l'ombre d'une bibliothèque, comme à l'affût.

Il tira, d'une boîte en buis, son tabac opiacé et le roula dans le papier, entre son index et son pouce qui semblaient jaunis par la teinture d'iode. Il affectait ce sourire vain que je connaissais bien, ce sourire du coureur blasé qui confond ses intrigues; mais l'une de ses jambes débiles s'agitait fébrilement sur son talon et, comme il regardait la pointe de son soulier, je me rappelai un paysan que j'avais vu, dans un champ, considérer avec tranquillité son pied déchaussé où une tête de vipère semblait pour toujours encastrée, ainsi qu'un sixième ongle.

La Léda dévoilée.

— Pourquoi l'appelles-tu : un fauve? dit-il. Saurais-tu l'histoire?

— Je ne sais rien. Qui est-ce?

Il la flétrit d'un mot abject; et puis mâchonna sa langue, comme si la salive lui manquait.

— Tu l'aimes donc?

Il parla, débordant de rancœur, d'épouvante, de

vengeance et de ravissement, avec quelque chose d'intolérable comme la vue d'une agonie, de faux comme le jeu d'un histrion, tour à tour pitoyable et odieux, tragique et ridicule.

A présent, la Léda sans cygne était là, tellement lisse qu'elle ne devait même pas avoir de lignes dans le creux de la main, et polie vraiment par les eaux de l'Eurotas.

Et elle avait une autre vie.

Elle était issue d'une de ces races mêlées dont la funeste vertu, résultant d'un obscur concours de sangs et de hasards, rappelle la violence de ces breuvages qui rendaient furieux, où la racine de la mandragore et l'humeur de la jument étaient, ensemble, bouillies.

Son père, grand amateur de chevaux, avait possédé une fameuse écurie de courses; puis il s'était ruiné, avait vécu d'expédients, en chevalier d'industrie, descendant de bassesse en bassesse, trébuchant plus d'une fois dans le code.

Après avoir vécu en contact quotidien avec des palefreniers, des jockeys, des entraîneurs, n'écoutant que sa témérité native et ses goûts de cirque, elle montait des poulains de trois ans sur les promenades publiques. Elle avait épousé, à dix-huit ans, un gentilhomme français. A vingt ans, elle divorçait.

Elle s'était alors donnée à une froide canaille d'amant et puis s'était retrouvée seule, dans la gêne, désemparée, exposée aux persécutions d'un père qui voulait la transformer en un bel instrument de rapport non pour elle, mais pour lui.

Incapable d'affronter la misère, décidée à tout, elle avait rencontré, dans une ville d'eaux, une espèce d'entremetteur à la recherche de complices et de

victimes. A la suite d'habiles intrigues, il avait réussi à la fiancer avec un jeune imbécile qui venait à peine d'atteindre sa majorité, orphelin, déjà fort riche et sur le point d'hériter d'une fortune encore plus grande.

Elle, le fiancé et l'entremetteur, avaient vécu deux années ensemble, « avaient mené la vie », errant d'hôtel en hôtel, de plaisir en plaisir, traînant leur ennui d'une fête à l'autre, d'une table de jeu à l'autre, dans une promiscuité inavouable; car la fiancée avait décidé de se refuser, tant que ne serait pas dressé le lit des noces; et le paranymphe avait réussi à exercer sur le béjaune une domination absolue, pareille à une sorte de maléfice pervers, employant certain filtre qui s'offre avec une seringue d'or.

La morphine, administrée d'une main savante, avait infusé une si bénigne douceur que, sans effort, sans éveiller de soupçons, l'on obtint, en faveur de la fiancée austère, une police d'assurance d'un million et demi, comme gage nuptial. Lorsque le premier versement fut effectué selon les règles, la prudence conseilla de supprimer le bienfaiteur.

Un jour, sur une route dangereuse des Pyrénées, une dose plus forte de narcotique fut suivie d'un accident préparé avec un soin exquis. L'automobile remise en marche après un arrêt fortuit, fut précipitée dans le ravin, laissant sur la route le meurtrier, sain et sauf.

N'écoutais-je point des histoires déjà connues? Certes, des cas semblables abondent dans les

annales judiciaires et les rouges feuilletons à l'usage des concierges. Mais il serpentait sous ce ramassis de faits vulgaires, je ne sais quel canal d'ombre que mon esprit avait déjà remonté et qu'il remontait de nouveau, en reconnaissant vaguement les traces de son premier passage. Et cette profondeur me donnait l'anxiété de creuser encore plus profondément en moi-même, d'atteindre en moi, un moi plus véritable, sans peur, sans faiblesse, en face de ce qui était pour prendre forme et pour apparaître.

— Comment sais-tu toutes ces choses?

Il animait de temps en temps son récit, grâce à une de ces intimes révélations que seul peut faire à d'autres, celui qui a l'audace de se confesser coupable.

— Je les sais par elle.

— Elle s'accuse?

— Elle ne s'accuse pas; elle parle. Elle ignore où est le bien, où est le mal. Tout d'abord elle te dit une chose effroyable, sans te regarder, avec je ne sais quel sourire timide; comme un qui éprouve avec le pied, avant de se risquer, la solidité de la planche jetée en travers du torrent. Ensuite, elle devient comme une charge qui te fait plier; elle t'accable comme une faute que tu dois sentir peser sur l'os de ton échine.

— Et tu es sûr que, de tout cela, elle ne se composait pas alors et ne continue pas, à présent, de se composer une vie imaginaire?

— Elle porte le fer de la réalité bien rivé à son pied.

— Comment?

— Elle vit avec l'assassin.

— Où?

— Dans ce pays-ci.

— Depuis quand?

— Depuis deux ans.

— Elle était déjà sa maîtresse, avant la catastrophe?

— Oui, elle l'était; mais pour le récompenser de son entremise; plus tard, ce fut pour s'assurer sa complicité. Il lui est en exécration.

— Et pourquoi le tolère-t-elle?

— Les circonstances qui accompagnèrent la fin du fiancé parurent suspectes. Et la Compagnie en profita pour contester la validité de la police. Les preuves manquaient ou étaient trop vagues. Néanmoins un procès fut intenté, qui se traîne encore. Cet homme la tient donc sous la menace d'une folle dénonciation qui serait leur perte mutuelle. Je crois que, le procès terminé par le succès final dont il n'y a plus à douter désormais, la somme doit être partagée entre eux deux, selon des proportions déjà convenues.

— Quels résidus de vieux romans policiers t'encombrent donc l'imagination!

— Tout cela est vrai; ce n'est même qu'un reflet de la vérité quotidienne. Songe donc : ils vivent ensemble, là, au bord du Bassin, dans une de ces petites villas sonores dont les planchers sont aussi minces que les cloisons, où l'on entend les cœurs battre et les poumons se dilater, où il n'est pas possible de fuir l'odeur de l'être haï ni les bruits d'eau de sa cuvette.

— Et quel homme est-ce?

— Figure-toi une tête en forme de pyramide tronquée, une vraie tête de python, précise comme une volonté géométrique, rigoureuse comme un

problème ou comme une sentence, avec deux yeux sans couleur, derrière un binocle aux verres aussi épais que les lentilles des lanternes sourdes...

— Et qui subvient à leurs dépenses?

— C'est à peine s'il sort de la plus humble bourgeoisie; c'est le fils d'un fabricant de porcelaine limousin... Elle possède encore quelque débris de sa dot. Mais si peu que cela ne suffirait même pas à satisfaire ses habitudes d'élégance et de luxe, tout au moins extérieures. La confiance dans l'issue du procès lui ouvre un crédit ruineux auprès des usuriers viticulteurs de la Gironde. Pour ces opérations d'usure, le froid python est également un bon intermédiaire.

— Et toi, qui es-tu aux yeux de cet homme?

— La victime désignée du jeu habituel. Deux ou trois fois, tandis que j'étais assis au piano, là-bas, dans la villa qui donne sur le Bassin, je l'ai vu se montrer sur le seuil de la porte, réprimer un sourire moqueur, puis se retirer, comme on sort pour s'abandonner à son hilarité. Chaque fois, il m'est apparu comme un de ces fantômes qui naissent de certaines désagrégations de l'esprit au bord de la folie, et qui glacent le malade par leur présence intermittente. Un de mes pauvres camarades, avant d'entrer dans sa maison de santé, était harcelé par un de ces visiteurs-là, et il n'osait jamais se retourner, par crainte de le voir sur ses talons. Aujourd'hui, quelque chose de semblable m'arrive, à moi aussi...

Le python complaisant.

— Mais il est clair qu'il s'agit d'un fantôme tolérant jusqu'à la complaisance, cher ami.

— Il ne contrarie pas les jeux du hasard et de la fantaisie, les caprices de l'ennui et de la cruauté; il se contente de les surveiller de près et de loin. Il

n'a qu'un but : tenir attachée à lui sa complice, ne serait-ce que par une longue chaîne à relâcher quand il convient. Il ne craint que la fuite, l'élargissement, disons mieux « l'évasion ». Aujourd'hui les armes qu'il possède contre elle et les menaces ouvertes rendent inefficaces toute tentative... sur terre. Mais il y a une disparition du côté de l'ombre, il y a la disparition souterraine. C'est la seule menace qu'elle puisse opposer à celles qui la font esclave.

— Elle est capable de se tuer?

— A tout moment.

Je revis briller l'arme d'ivoire et d'acier dans l'ouverture du manchon couleur de perle. Je revis la femme à la main cachée debout devant moi, entière, silencieuse, pleine de son mal pareil à une vérité ou à quelque mensonge très profond qui lui tenait lieu de vie.

— A tout moment, pour un rien, comme on ouvre une porte, comme on franchit un seuil, comme on descend une marche.

Jusqu'alors, ces histoires étaient restées tout aussi étrangères à la figure idéale de cette femme que, par exemple, au plâtre de l'Apollon de Piombino placé sur une bibliothèque tournante et carrée, là, près du piano. Je ne parvenais pas à comprendre ni à sentir que telle fût la vraie substance de sa vie. Son mystère demeurait intact, comme la divinité obscure de la statue qui attirait mes regards et que dorait la lumière de l'après-midi.

Toutes ces actions bien définies n'étaient pas moins dissemblables de cette malheureuse créature qu'un chapitre de mythologie ou un hymne homérique n'était différent de cette forme attentive,

habitée par un esprit aussi secret que le travail de l'arbre nouant ses fruits.

Où était la main qui avait modelé sur le front bref du dieu, le double rang symétrique de boucles? Tout aussi opprimant m'apparaissait le pouvoir de ce passé dont cette âme devait être contrainte à subir la rigueur. Mon esprit ne reconnaissait aucune cohésion en un si pénible amas de faits vulgaires; mais il était possédé par un sentiment poétique le mêlant, de façon mystérieuse, à tout ce qui se procrée sous le silence humain.

C'est pourquoi, l'instinct, si souvent, tournait mes yeux vers l'Apollon qui, fini comme une œuvre ciselée, exprimait par chacune de ses lignes tout un infini de poésie. Encore un coup, la forme devenait pour moi une foi lucide; et, en écoutant toutes ces vaines ignominies, je ne croyais qu'à ce qui m'était signifié par la beauté polie dans les eaux de l'Eurotas.

Le camée blanc et noir.

Or, voilà que soudain une telle beauté m'apparaissait consacrée à la mort, comme un de ces camées creusés dans la veine blanche d'une sombre agate. Le relief en devint si fier que tout le reste se dissipa. J'entendais mon cœur battre avec une telle violence qu'il me surprenait que mon ami ne l'entendît point. Mais il devait être assourdi par son propre tumulte, sur quoi, de temps en temps, il versait une gorgée ardente.

— Pourquoi? lui demandai-je. Parce qu'elle en parle avec art; parce que, comme tant d'autres femmes, elle en fait une gracieuse fanfaronnade....

— Il y a deux ans, dans une période de révolte et de fureur, elle défiait la mort presque chaque jour... Elle possédait un de ces légers canots de

course, comme on en voit dans les régates de Monaco, muni d'un moteur de seize cylindres et que lui avait donné un admirateur argentin. Une âme damnée de mécanicien l'accompagnait, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, quand le maudit vent d'ouest soulevait le Bassin en tempête et que la passe de l'Océan devenait impraticable. Avec des prodiges d'astuce, elle échappait à toute surveillance, surmontait tout empêchement. Presque toujours, elle rentrait au moment où l'on perdait l'espoir de la voir reparaître. Durant des heures et des heures, les lames avaient écumé sur elle, comme contre une figure de proue. Celui qui baisait sa bouche devait sentir pendant longtemps la saveur du sel sur ses lèvres gercées.

Un descendant des chevaux de Phidias.

Je la voyais comme si le débarcadère eût été en moi, enveloppée dans son manteau imperméable, avec son visage sous le camail de toile cirée, diaphane comme la lampe de la Méduse flottante. Et je ne l'avais attendue que pour repartir avec elle dans le crépuscule.

— Sur une plage galante de Normandie, peu de temps après son divorce, elle fut assidûment courtisée par un jeune joueur de « polo » qui lui faisait monter ses chevaux délicieux. Sans rien lui accorder, elle sut le rendre si fou de passion qu'il lui offrit de l'épouser. Elle s'en moqua, le tortura avec tant de raffinement qu'un jour il trouva le courage de partir; et peut-être alla-t-il jouer son jeu favori sur quelque bon terrain anglais, dans l'Inde. Elle ne l'aimait pas : elle s'était habituée à lui comme à un esclave qui pouvait servir à des inventions et à des expériences de supplices; mais elle aimait tendrement un de ses chevaux dressés pour le « polo »,

un jeune alezan qui portait le nom shakespearien de Pétruchio.

» Quand elle apprit ce départ, le soir même, elle s'empoisonna avec des pastilles de sublimé corrosif; et pendant des jours et des jours, elle resta suspendue entre la vie et la mort. Sur son lit de douleur, elle ne faisait que tendre la paume de sa main, répétant le geste accoutumé d'offrir le sucre à son cher Pétruchio. »

A présent, entre mes cils à demi clos, je voyais cette main nue, sortie du gant, je voyais cette main longue et robuste, aux jointures sèches et polies, effleurer la lèvre mince d'un de ces petits chevaux de Phidias qui galopaient dans les plâtres de la Frise, disposés le long de mon mur.

Il ne manquait aux sveltes cavaliers athéniens que la balle de bois et le maillet au manche flexible; il ne manquait que le pré tondu, élastique, sous les sabots de leurs bêtes bien groupées. Je voyais le soleil oblique faucher l'herbe grasse de Normandie et un faisceau de rayons, pareil à une lame d'or, couper net deux jambes nerveuses enfoncées en terre, dans l'arrêt brusque. Mais mon cœur de rival bondissait de joie sauvage, à ces mots : « Elle ne l'aimait pas! »

— Il y a un an, vers cette époque, dans les premiers jours d'avril exactement, certain soir...

Mon cœur s'arrêta. De nouveau j'entendais au fond de moi tomber les chaises renversées sur le plancher sonore, là-bas, dans l'ombre de la salle remplie d'échos, comme une église pendant l'office des Ténèbres.

Le jouvenceau et l'usurier.

— Certain soir? fis-je, pour solliciter la voix qui s'était interrompue, comme suffoquée par mon angoisse.

Je revoyais dans les yeux de l'inconnue, le reflet de nacre et son visage altéré par le tremblement indomptable.

— Certain soir, à Bordeaux, pour quelque chose de semblable, comme elle était assise dans son automobile et discutait avec l'oncle d'un pauvre garçon qu'on voulait l'empêcher de revoir, elle laissa tout à coup partir vers sa poitrine le revolver caché dans son manchon. La balle effleura le poumon et se logea sous l'omoplate. Et ce fut encore sa vie en danger pour des semaines et des semaines, l'horreur d'un lit dans une clinique, le python désolé à son chevet...

Toutes les apparences, toutes les divinations de cette lointaine soirée de printemps affluèrent de nouveau en moi avec une force multipliée, créant un sentiment qui était comme une forme de douleur immense, dont je ne pouvais souffrir, que je ne pouvais connaître tout entière, sinon dans l'avenir.

Je n'avais aucun doute; néanmoins je demandai :

— Quel jour était-ce? Le sais-tu?

— Oui. C'était le 5 avril.

— Par désespoir d'amour?

Une jalousie obscure me travaillait.

— Par fantaisie d'amour et par dégoût de cette vie stupide. Ce Paul, un mineur, débauché par elle, était le neveu d'un négociant en vins avec qui le python avait combiné des opérations d'usure, escomptant la fortune future — la farine du diable! Vois donc le jeu étrange!... Comme par représailles contre l'usurier, elle s'empara du petit qui d'ailleurs ne manquait pas de charme physique ni d'une certaine finesse sentimentale. En peu de temps elle le transforma, en fit une chose à elle, à tenir sur le poing comme un épervier coiffé du chaperon.

Découvrant le danger, les parents s'empressèrent d'y parer et prirent tout de suite la mesure la plus efficace. Ils séquestrèrent Paul, l'emmenèrent au loin, le cachèrent on ne sait où. Cela suffit pour que le caprice exaspéré devînt chez elle une espèce de fureur.

» Elle demanda à le revoir une fois, à lui parler pour la dernière fois. On refusa. Elle se faisait conduire, presque chaque soir, sur la route où était la maison des parents et elle envoyait un message; mais elle était toujours déçue. Ce soir-là, au reçu d'un message impérieux et menaçant, l'oncle accourut pour tenter de l'amener à la résignation. Elle était dans sa voiture; il lui parlait par la portière. Obstinée, elle répétait : « Je veux le voir. » Obstiné, l'autre disait non. Sous la fourrure, soudain le coup partit, comme par hasard. L'usurier accompagna le corps blessé, jusqu'à la clinique.

» Quand elle revint à elle et put murmurer quelques mots, elle supplia qu'on lui laissât revoir Paul, ne serait-ce qu'un instant. Tout fut inutile. La loi des marchands se montra inexorable. Seul le python demeura près du lit blanc — et le printemps contre les vitres de la fenêtre. La balle fut extraite. Les cicatrices...

— Ah! tu veux me décrire les cicatrices?

Je ne contenais plus mon tumulte. Sur ce mot, il s'était interrompu pour boire encore une gorgée, pour verser encore un peu de feu liquide dans la caverne où haletait son cœur épuisé. Le verre tout entier était enveloppé par les spatules de ses doigts; l'index et le pouce contournaient le bord où il mettait ses lèvres en aspirant l'arome de la liqueur attiédie. Ses narines palpitaient sur le masque enlu-

miné par son vice. Tout, en lui, à présent m'offensait et m'irritait. Entre ses doigts difformes et le verre qu'il semblait pressurer, je voyais trembler je ne sais quel sourire odieux. Je pensais à ces pourceaux démoniaques qui ont coutume d'habiter chez cette espèce d'artiste et attendent d'en être expulsés par l'exorcisme de l'inspiration.

Les pourceaux exorcisés.

— Raconte, raconte. Comment donc est-elle venue à toi?

Il rit grossièrement, dans le cercle de son verre.

— Attirée par l'odeur de la charogne, peut-être.

— On pourrait dire, non sans moins de grâce funèbre : pour recueillir le chant du cygne... Ne te donne-t-elle pas l'idée d'une Léda? Regarde ce groupe d'Ammanati.

Il sentit l'hostilité de ma voix.

— Camarade, fit-il, convulsé, en me fixant, dis-moi la vérité. Tu ne simulais pas, hier, quand tu me demandas qui elle était? Ne l'as-tu pas connue avant moi? N'es-tu point passé par là, toi aussi?

— Non.

— Et pourquoi es-tu jaloux?

— Jaloux : non. Un peu irrité : peut-être. Tu le sais : je ne conçois la vie que sous l'espèce de l'expression. Aujourd'hui, avec tes récits absurdes, tu as contrarié, ligne après ligne, son expression en moi. Il faut que je la retrouve et la recompose à force d'amour et de douleur.

J'enlevais toute gravité à ce que je disais, par le ton et par le sourire.

— Elle viendra à toi; et tu l'aimeras, et tu en souffriras.

— Tu me la laisses en héritage?

— Certes, j'en voudrais mourir. Mais je suis

emmené loin d'ici, comme Paul, je suis soustrait à mon beau destin. Et c'est un sort étrange que le sien : au bon moment, chaque victime désignée lui échappe. Elle-même échappe à elle-même.

— A un poumon déjà lésé par une blessure, tu n'as pas craint de communiquer ton mal?

L'air de la pièce semblait devenir cru, comme celui qui souffle en des lieux sans lois ni mensonges. Je n'étais plus capable de réticences ni de douceur. Je voyais, d'un côté, cette forme splendide, traitée avec une magnanimité non moins sévère que celle-là, révélée par mes exemplaires d'art antique, témoignage constant par quoi se confirme mon sens du monde; et de l'autre côté, je considérais ce foyer d'infection humain, cette espèce de sensualité honteuse que je ne pouvais séparer de visions d'ordure et de fraude. Le mélange me paraissait invraisemblable.

Sous ma demande il y avait une investigation maligne, car je le savais hâbleur et incapable de s'avouer éconduit comme le cavalier de Pétruchio.

— Tu l'as vraiment tenue entre tes bras? Tu as respiré en elle?

Mes prunelles le pénétraient. Une contraction involontaire de ses lèvres me parut être l'indice attendu; mais il l'effaça par un éclat de rire strident et se leva, titubant quelque peu.

— Tu te renseignes avec une prudence impudique, dit-il. Mais la contagion serait ma vengeance contre le successeur... Quelle heure est-il?... Elle passera ici vers cinq heures, pour me prendre et me reconduire. Tu la verras. Elle désire que tu lui montres tes chiens. Je partirai avec ma mère, demain matin, sans faute. C'est le cas de dire que je te transmets le flambeau en courant.

J'ouvris la porte vitrée donnant sur la véranda, avec la hâte de celui qui se sent suffoqué par une exhalaison malfaisante.

La marée femelle.

La marée, qui est femelle, montait vers la dune hérissée d'ajoncs. Toutes les eaux tremblaient et scintillaient, submergeant les bancs de sable, pâles et doux comme le corps des naufragés épuisés par les sirènes. On entendait un murmure profond, comme doit l'être celui qui annonce la débâcle printanière dans les pays de glace. Le soleil déclinant, laissait derrière lui un chemin splendide par où allaient descendre, semblait-il, ses grands chevaux blancs libérés du joug.

Les mythes de ma race venaient envahir les solitudes sans histoire. Mon esprit n'était que ferveur, fertilité, fatalité, comme au début de l'amour. L'accomplissement d'une divination était prochaine, et l'oracle du sang avait été bien interprété.

Je n'avais plus la volonté de me retourner et de revoir ce visage détruit, l'horrible crâne, la dure mâchoire d'os à travers la peau élimée. Quelque chose de plus fort que moi, de plus fort que cette misère venait de naître et allait me ressembler.

Un esprit disait : « Seul existe ce qui n'est pas encore, et tu vis du futur, tu ne te rappelles que le futur. » Mon cœur disait : « Je prends tout sur moi. Elle est sans faute. Je l'absous. La voici. » Il parlait comme certain soir, ce peuplier solitaire vêtu d'argents variés, à l'angle de ce jardin.

Revenues, les apparitions crépusculaires et nocturnes me traversaient, s'évanouissaient.

J'entendis le bruit sec que fit le couvercle soulevé du piano; et je ne me retournai pas; j'attendis,

frissonnant, comme si la main se fût posée sur mon épaule et non sur le clavier.

L'âme de l'instrument vibra comme dans un éclat de douleur.

Le moribond parlait son vrai langage. Le désespoir semble parfois imiter le cri d'une terrible félicité, et saisir le destin à la gorge avec une serre puissante comme celle de Beethoven. Tout ce qui venait d'être dit ou pensé, tout cela me parut mesquin, superflu, lointain.

La lumière du jour fut pareille à la cécité.

Lamento de l'agonisant.

Je m'accotai au montant de la porte vitrée; j'y posai la main levée et contre ma main j'appuyai mon front, les paupières closes. Je fis la nuit en moi pour surprendre les lueurs que la musique répandait de temps en temps, sur le fond vide de la vie. Une pause me suspendit au-dessus de mon propre anéantissement. C'était comme si le silence dût être éternel.

La plainte recommença; puis de nouveau se tut

Elle recommença pour la troisième fois, comme dans un arrêt sur le seuil de la porte que l'on doit fermer; puis elle finit.

Et personne ne bougea.

Tout à coup, nous entendîmes un ronflement, devant la grille du parc.

Il se leva et je me retournai. Je me vis, décoloré en lui, pâle, les lèvres livides, pareil à l'homme qui, du fond de l'eau, remonte à la surface sans respirer.

Il y a des sentiments de je ne sais quelle plastique vertu, qui semblent pour ainsi dire remanier la matière humaine, la pétrir à nouveau et lui donner un aspect momentané.

Quand nous descendîmes vers la grille, encore sous l'empire de la puissance musicale, il me sembla que nous ne faisions qu'un seul être, plus grand que nous deux, doué d'une âme primitive, et que cet être fantastique vacillait et boitait d'un côté. Ce ne fut qu'un instant, inexprimable, qui se perdit dans l'immensité du printemps, s'envola par-dessus les confins du monde.

L'amour boiteux.

Si la jeune femme eût possédé une vision magique, elle aurait vu s'avancer vers elle cette forme inégale de l'Amour, pareille à une chimère fugace. Mais à chaque pas, nous nous séparions plus nettement. Je sentais l'émotion de mon ami monter confusément à travers les fumées de son ivresse, les poisons de ses veines, les obstacles de ses maux. Je sentais la mienne se répandre comme une sève vigoureuse à travers la légèreté de mon corps presque à jeun, augmenter à chaque pas, comme si le contact de mon talon sur le sol m'enrichissait de toute la ferveur terrestre.

Elle était restée dans la voiture, devant la grille. Quand nous fûmes tout proches, elle sauta à terre, avec un mouvement qui provoqua en moi des ondes innombrables, tel parfois sur l'eau du Bassin le saut de certains poissons dorés et arqués comme la jeune lune.

Elle ne portait plus ses entraves. Cette inflexion de sa grâce au-dessous de la ceinture que j'avais déjà remarquée, et qui lui donnait un air de Léda

accueillant le cygne, cette inflexion était encore accusée par la jupe drapée, comme enroulée par devant sur les deux jambes, d'une manière qui me faisait songer aux pétales retroussés de ces grands iris noirs nommés lys de Suse. Chaque pli et l'ombre dans le pli, la lumière sur la côte, la souplesse du tissu, le dessin courant tout autour, étaient les modes de sa fraîche vie qui me touchaient comme la ligne de son menton tirée par la divine jeunesse.

Le lys de Suse.

Je la recevais en moi, simple et nombreuse, comme pèse sur nous toute la masse de l'air qui en même temps pénètre chacun de nos pores. Tout en elle m'était connu et tout m'était inconnu, en cet instant et pour toujours. Sans nul doute, elle lut dans mes yeux cette nouveauté admirable.

« Encore, encore! » Un esprit répétait en moi le mot de celui qui n'est jamais rassasié, de celui qui sait que derrière une chose belle, il est une chose plus belle.

Mille choses visibles et invisibles survenaient dans la lumière, comme entraînées par un courant, avec cet afflux précipité qui annonce le voisinage des cataractes.

Le parc était transformé en un berceau de chaleur par une de ces ardentes bouffées soudaines que semble souffler sur la Lande la tromperie de la Morgane occidentale, se plaisant à simuler l'haleine de l'été. L'or solaire et le pollen sylvestre, mêlés, n'étaient plus, dans la palpitation du vent, qu'une seule et même poussière. Les pins, à la pointe de chaque aiguille, portaient une goutte d'azur.

Nous parlions. Chacun de nous trois avait l'air d'écouter et de répondre. Mais c'était, comme en

songe, lorsque nous voyons remuer les lèvres des vivants et des morts, sans que le son nous parvienne. Il se formait un tourbillon silencieux, avec la substance fluide de deux vies; et la troisième était pareille à un de ces débris flottants qui, d'abord attirés par le remous, tournoient et puis sont repoussés.

Tout se dissimulait et tout se révélait, tout parvenait jusqu'à la racine de l'âme et à l'extrémité des nerfs, ressemblait à l'initiation et ressemblait à la perdition. Et, à coup sûr, un de nous était perdu; et peut-être deux étaient-ils perdus; et peut-être trois, comme dans la chanson grecque de Caron.

La chanson de Caron.

— Que fais-tu?

Je ne retins pas ce cri; toutefois je pus l'atténuer, devant le geste de l'instinct, car mon ami s'était agrippé au bras de la jeune femme, tout hors de lui, suppliant et craintif. Mais il parvint à se dominer et rien ne fut plus triste que la façon dont il essaya de donner à ce mouvement involontaire, l'apparence d'une innocente familiarité.

Elle rougit, puis s'écarta et se mit à courir vers le chenil, où déjà mes jeunes lévriers s'agitaient éperdument. Ensemble, nous entrâmes comme dans l'écume d'une lame qui déferle. L'autre n'osa point, craignant le choc; il resta dehors contre les barreaux.

Léda et les cygnes.

— Léda! Léda et les cygnes!

L'antique rythme de la Métamorphose circule encore à travers le monde.

La jeune femme semblait reprise et recréée dans la jeunesse de la nature, et habitée par une source qui venait bouillonner contre le cristal de ses yeux. Elle était sa propre source, sa rivière et sa rive,

l'ombre du platane, le frissonnement du roseau, le velours de la mousse. Les grands oiseaux sans ailes l'assaillirent; et certes, quand elle tendait la main vers un d'eux et le prenait par son col plumeux, elle répétait exactement le geste de la fille de Thestios.

— Léda et les cygnes!

Elle s'était adossée contre un tronc, pour résister à l'assaut et quand, du fouet, de la voix, j'essayais de chasser les bêtes folles, elle me criait :

— Laissez! Laissez!

C'était une meute de lévriers barzoïs, nés, ici, au mois d'août, de la blanche Thamar; mais l'image divine de l'écume paraissait inséparable de leur naissance, de même que le surnom grec de Vénus.

Ils accouraient à l'appel comme le flot vient à l'écueil; et, dirais-je que chaque fois j'étais étonné de ne pas entendre la vague se briser à mes pieds? Certes, ils étaient faits de matières infiniment précieuses; pas une coquille n'avait la délicatesse de ces bouches, dans le passage du rose des gencives au blanc de la denture. Quelques-uns, au fond de leurs yeux clairs, offraient toutes les ramifications de la flore marine comme rassemblées dans une goutte incorruptible.

— Laissez!

Dressés sur leurs pattes, ils tentaient de lui lécher le visage et le cou, dans un furieux besoin de caresser; mais un d'eux, plus que les autres, éblouissant de blancheur bien que marqué çà et là de quelques taches légères comme l'ombre de la fumée, un d'eux, plus que les autres, la poussait et la pressait.

— Oh! celui-ci! dit-elle avec un accent d'amour qui en faisait un élu.

Je réussis à éloigner les autres et à ne lui laisser que celui-là.

O imagination, toute-puissance du désir, prunelle de la poésie!

Mon cœur se gonflait d'une volupté inconnue. Adossée au tronc, la jeune femme avait contre elle l'animal palpitant: et elle lui parlait avec ces mots que la douceur dissout en sonorités vaines. Le long museau était contre la joue; et la bouche sauvage, et la bouche humaine avaient la même fraîcheur juvénile.

Les doigts nus s'insinuaient dans la belle fourrure comme dans la plume molle qui tiédit au creux de l'aile.

« *Munus funus* »

Il y a des regards qui, en se rencontrant, célèbrent un mystère dans un battement de cils. Il y en a d'autres, ou les mêmes, qui échangent un tel don que le prix de tout le reste en est diminué.

Les aiguilles de pin, desséchées, crépitaient sous nos pas, tandis que nous revenions, tous les trois, vers la grille, sans parler. Les troncs, d'un côté, resplendissaient, comme cuirassés de cuivre rouge; de l'autre, ils étaient noirs, comme enduits de poix. Les talus étaient jaunes de farine sauvage. Des conciliabules de chenilles se tenaient sous une espèce de loque qu'on eût prise pour une dépouille de serpent ou pour les alvéoles de rayons vides et desséchés.

Je frissonnai, reconnaissant tout à coup, près de mon oreille, cette espèce de cliquetis sinistre qui, certaine nuit lointaine, m'avait évoqué la figure du

pasteur taciturne occupé à tricoter son ouvrage sans fin. C'était la brise du soir, dans les longues feuilles en fer de lance.

— Adieu donc, dit mon ami, près de la portière.

— Tu partiras vraiment demain matin?

— Je partirai.

— Peut-être me trouverai-je au départ du train, pour saluer ta mère.

Il tordit sa bouche comme à un afflux d'amertume. Il monta avec peine, s'installa près de la femme du mythe.

Il semblait qu'elle ne nous connût plus, ni lui ni moi. Aujourd'hui, entre les bords de ses paupières durcis et nets, elle avait de ces yeux qui nous laissent perplexes et désespérés comme devant la muraille lisse d'un rocher sans passage et sans prise. La même lueur oblique qui changeait en lames rouges les écailles des troncs, enflamma sur ses tempes le métal de ses cheveux.

— Adieu, dit encore mon ami, levant la main qui avait tiré du clavier les lamentations nocturnes.

« Elle ne t'aime pas! elle ne t'aime pas! »

La voiture démarra dans un ronflement; les roues creusèrent profondément le chemin sablonneux, laissant entre les deux ornières quelque chose de cet enchantement que ma lanterne posée à terre avait éclairé, au cours de la nuit lointaine.

Le ronflement s'atténua, se perdit. Je continuai pourtant de prêter l'oreille. Je n'entendais plus que les coups de mon cœur, répercutés dans ma nuque. Une anxiété, pareille à une flamme destructrice, dévorait en moi les pensées, et me refoulait dans la bouche ce goût de sang et de cendre que j'avais déjà mâché sur la route interrompue par cette main

sordide, coulante et tâtonnante, à la recherche de l'objet par moi perdu.

Je revins vers le chenil, comme on retourne vers le lieu où s'accomplit un miracle de vie et d'art, afin de renouveler les demandes qui restent sans réponse.

Les longs museaux humides pointaient entre les lattes, et les yeux obscurcis par le soir guettaient comme ceux des cygnes, quand on passe au bord de l'eau, dans un parc déjà envahi par l'ombre et le sommeil.

J'entrai; je parlai avec ces accents gutturaux que les chiens comprennent. Tous m'entouraient, imitant sur leurs quatre pattes la crête du flot quand il s'enroule en volute, ou bien se cabrant comme les chèvres qui dansent en souvenir des satyres. Un seul, à l'écart, s'abandonnait à une folle allégresse, comme les petits chiens quand ils trouvent un os, jetait en l'air et reprenait entre ses dents, quelque chose que je ne pouvais distinguer. C'était précisément le favori de Léda.

Je l'appelai plusieurs fois. Il cessait de jouer, me regardait avec une défiance rusée, hésitait quelques instants, plus sinueux qu'une vague sur un dessin japonais, puis s'en allait, plus loin, bondissant et gambadant sur les aiguilles de pin. Un appel plus sévère l'invita à l'obéissance.

Il s'approcha à pas veloutés, presque rampant, avec une grâce désespérée; il fit les derniers pas, tout penché sur le flanc, puis il se renversa sur le dos, à mes pieds, comme s'il était pour s'évanouir ou exhaler son dernier soupir. Mais il tenait toujours l'objet entre les dents, avec une force adroite qui le serrait sans le briser.

— Que tiens-tu? Que tiens-tu? Laisse voir.

Le lévrier et le peigne.

Il entremêlait ses pattes en signe de supplication. Pour le forcer à lâcher prise, je lui mis le doigt dans la commissure des mâchoires. Je pus lui ôter ce qu'il tenait; c'était un peigne en écaille blonde, un petit peigne tombé des cheveux de Léda!

Je le sentais humide de bave. Je le sentais vivre d'une vie secrète, dans la paume de ma main, tout en le soupesant. Il ne pesait pas plus qu'une étoile marine. Le chien était encore là, étendu, comme s'il attendait le pardon d'une faute; et, entre les franges entr'ouvertes des longues lèvres, ses dents reluisaient, évoquant en moi « les carats de la perfection ».

Je n'étais plus tourmenté que par une seule pensée, née d'une angoisse obscure : tenter de la revoir avant la nuit. Le peigne perdu était un prétexte plausible. Elle était peut-être rentrée chez elle, après avoir reconduit son ami. En tremblant je pensai : « Si je la trouvais seule! Si je pouvais lui parler! » Toute hésitation de ma part me semblait favoriser je ne sais quelle puissance ennemie, et détourner de moi la chance.

L'anxiété ne peut respirer que dans la vitesse.

Je sautai sur une bicyclette et me mis en route, à toute allure. A la première côte roide, je n'éprouvai aucune peine. Une étrange vigueur m'était venue dans tous les muscles, et le vent du soir entrait dans ma poitrine comme dans la feuillée nouvelle.

Je traversai la Ville d'hiver, la ville des malades. J'entrevis quelques lampes allumées, derrière des vitres. Je crus deviner sur la droite, avant un tournant, la robe argentine du pommier refleuri. La cloche tinta sur la Chapelle. Au bout d'une allée d'arbres, au delà du haut Crucifix, brillait le Bassin.

Je savais que la maison était dans les environs du débarcadère, la quatrième à gauche. Pour la trouver, je mis pied à terre; je marchai sans hâte, la hardiesse me manquant. L'ombre était dans toutes les fenêtres. Je longeai le mur du jardin, où les feuilles lisses des arbustes luisaient encore. Les portes vitrées du vestibule étaient ouvertes : on voyait, au fond, un balcon ouvert lui aussi, sur le ciel pâle; et la brise gonflait les rideaux, sifflait sous la voûte.

La maison paraissait déserte. Le ressac y résonnait comme contre un quai. « Elle est peut-être là, assise dans l'ombre. En ce moment, elle me reconnaît, se lève et jette un cri. »

J'attendis, immobile dans le courant d'air qui dispersait en étincelles, ma vie. A présent elle n'était plus devant moi, elle était derrière moi, comme un bloc de glace.

Le python à l'affût.

A un bruit de pas, je me retournai. Quelqu'un entrait dans le jardin.

Je ne sais quelle répulsion instinctive et le miroitement du binocle aux verres épais m'avertirent que l'homme à la tête en pyramide tronquée, survenait.

— Qui est là? demanda-t-il, d'une voix sèche et pénétrante qui fendit la clameur de la marée.

Je me nommai; j'expliquai en peu de mots ma présence; je lui tendis le peigne, enveloppé, pour qu'il le restituât à celle qui l'avait perdu.

— Elle n'est pas encore rentrée, dit-il.

Et, avec une politesse stricte et froide, il me proposa de l'attendre.

Mes yeux habitués à l'ombre, voyaient la tête fixe du python comme dans l'incohérence d'un songe quand, sans rien soupçonner, on entre dans une

chambre et que, tout à coup, on découvre, dans l'angle, le reptile énorme échappé de la ménagerie, à l'affût, dressé sur l'enroulement de ses anneaux à hauteur d'homme.

— Merci, répondis-je, ne pouvant dominer cette étrange terreur. Il faut que je m'en aille.

Je sortis. Je repris ma course. Je poussai jusqu'à l'extrémité de l'allée marine, dans l'espoir de la rencontrer. Je remontai vers les dunes. Je rentrai; je retrouvai, parmi mes livres et mes plâtres, l'odeur du tabac opiacé; je revis le clavier découvert et l'ombre de l'Immortel sur l'ivoire redevenu silencieux.

Je vécus une partie de la nuit comme un homme qui sait ne plus se posséder entièrement. Je demeurai aux écoutes, pour surprendre un cri qui ne parvenait pas encore à mon oreille, mais déjà me touchait l'âme.

Je ne sais s'il y avait longtemps que durait l'assoupissement de la fatigue, quand mon âme reflua dans mes sens, avec l'affolement d'une multitude surprise par une alerte soudaine. Je me retrouvai soulevé sur les coudes. Je n'étais qu'une pulsation bruyante. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, j'étais inconscient du temps, du lieu et des événements, comme celui qui se réveille pour mourir dans la maison qui s'écroule.

Comme à l'accoutumée, ma fenêtre était ouverte; et je devinai l'approche de l'aube, à la couleur du ciel étoilé. La fraîcheur m'apaisa. Je me recouchai sur le dos, sans dormir.

Sur aucun rivage, la mélancolie du monde ne flotte comme sur ces bords de l'extrême occident, chaque fois que va poindre un nouveau jour. Le coq de la Lande a le chant rauque et lugubre, comme s'il se rappelait qu'il descend de celui qui était consacré à une divinité conçue par la nuit, sans le secours d'aucun autre dieu. L'homme que ce chant réveille croit n'être qu'une ombre, jusqu'au moment où il reprend le poids de son corps pour le ramener vers sa peine.

Le coq de la Lande.

Une fois encore, la fatigue me terrassa.

Comme la grande lumière matinale venait de me réveiller, tout de suite je me rappelai ma promesse d'aller saluer la mère de mon ami. Je me dépêchai pour ne point laisser passer l'heure, et j'emportai un bouquet de violettes.

Le vent d'ouest s'était levé dans un ciel intrépide,

plein de fécondités, de migrations et de retours.

« Peut-être ne part-il pas, » pensais-je, croyant revoir sa bouche amère, entendre son rire strident. « Il ne part plus. »

Mais un autre esprit, se rappelant l'éclat de douleur qui avait déchiré les fibres de l'instrument, me disait : « Il part. Il s'en va. Il est vaincu. »

La Léda voilée.

Et j'avais voilé en moi l'énigme de ce visage antique et neuf, aux larges plans fortement assemblés comme sur une tête de Roi pasteur, sculptée dans le basalte. J'attendais de je ne sais quel horizon, je ne sais quel message, pour le dévoiler et le regarder de nouveau sans peur.

J'entrai sous le morne abri. Le train était arrêté sur les rails, noir, stupide et massif. Sur un long banc étaient entassées certaines cages d'osier, pleines de poulets évanouis. Le visage de chaque créature humaine paraissait porter une marque de servitude et de honte. Le coq de la Lande avait chanté pour ces gens-là.

Je longeai les voitures, à la recherche de mon ami et de moi-même, quand je l'aperçus, affalé contre l'épaule de sa mère et d'une pâleur de cire, comme engourdi par un narcotique, là, avec des jambes floches, avec un peu du blanc des yeux visible entre les paupières mal fermées. Un geste de la vieille dame prévint l'importunité de tout ce que je pouvais dire, de tout ce que je pouvais faire.

Elle se pencha vers moi avec d'infinies précautions, évitant de déranger son fils, et murmura :

— Elle s'est tuée la nuit dernière.

Cela me fut conté par Desiderio Moriar.

Comme le récit me parut terminé et qu'il se taisait, les regards fixés sur le banc de sable, au milieu du Bassin (fosse livide, sans asphodèles, déserte, et qui appartenait au monde d'en-bas) je lui demandai :

— Avez-vous pu la voir sur son lit de mort?

— Je la vis, répondit-il.

— Avait-elle le visage intact?

Il fit signe que oui, en inclinant la tête; et ses mains tremblaient un peu sur ses genoux.

J'osai ajouter, à voix basse :

Desiderio Moriar et la nuit.

— Et comment était son visage, alors?

Il fit la nuit dans son âme, se couvrant les yeux avec ses paumes; et il demeura silencieux.

Le reflux avait laissé à découvert l'immense plage; et l'eau basse ne respirait plus, mais, immobile, reflétait le ciel immobile. Les canaux, les bancs, les dunes, les langues longues et minces, les caps étirés, les buissons ras, toutes les lignes intérieures s'accordaient avec celle de l'horizon océanique, pour obéir à un rythme de perfection sublime, seulement consenti aux hommes dans l'heure qui suit le trépas.

En un silence égal à la nudité parfaite, gisait la beauté de l'Occident.

Dans la Lande, juin 1913.

ENVOI A LA FRANCE

ENVOI A LA FRANCE

I

A CHIAROVISO.

J'entends toujours le galop délicat des poulains de grande race se rapprocher sur mon silence qui est aujourd'hui à moitié dans l'ombre et à moitié dans la lumière, comme l'était la prairie égale au pays de Sylvie l'Italienne.

Vous souvient-il encore, ô Chiaroviso, de ce jour d'été, âpre et trouble comme un midi de printemps prématuré? C'était le dernier spectacle de la vie légère, le rapide concours de la grâce et de l'ardeur transmises par le sang. Les poulains de deux ans nous semblèrent les plus belles créatures de l'Univers, hauts sur jambes, sans ventre, tout comme mes lévriers créés et élevés selon le style de ma volonté qui apprend tous les arts. *Le dernier jeu.*

L'hippodrome était presque désert. Rares et absorbés, les spectateurs étaient la proie de l'inquiétude commune qui leur faisait baisser les regards vers le sol, comme s'ils eussent cherché, sur la

pelouse, des herbes à sortilèges. Certains étaient plongés dans la lecture des feuilles sibyllines et ne se retournaient même point au rythme délicieux que marquaient les sabots des jeunes chevaux, partant en troupe sur le terrain sonore et élastique.

Je pensais au début d'une ode qui ressemblait à cette impétuosité fraîche, aussi fraîche et joyeuse que l'envolée d'une bande d'oiseaux jaillis d'une branche printanière; à cette impétuosité qui allait se résoudre en écume et en sueur fumantes, courant sur la peau où le feu des veines apparues rappelle cette vibration silencieuse provoquée par la canicule au-dessus des sables nus.

Heure pathétique de beauté et de divination, inoubliable comme le fragment d'une frise qui survit à un temple en ruine.

Elle n'était pas, en effet, moins belle que la chevauchée de Phidias, cette longue troupe de poulains « fils du vent » qui ne paraissaient plus fouler l'herbe mais la survoler. Ils étaient vingt et un : trois fois sept; le nombre rythmique et magique dont je fus toujours studieux. Et ils étaient montés par des jockeys presque enfants, aux visages nets, où n'apparaissait même pas le premier duvet, jeunes frères des cavaliers athéniens, dépourvus de leur clamyde et du chapeau thessalien, mais doués de leur élégance flexible.

Nous nous penchions par-dessus la barrière pour suivre la course, avec les yeux avides de celui qui prend congé et se retourne avant de s'éloigner. Nous suivions cette onde ardente et frémissante, du soleil à l'ombre et de l'ombre au soleil, sur la piste tantôt verte, tantôt bleue; nous la suivions avec la même mélancolie agitée qui nous travaille quand nous

voyons s'évanouir la dernière jeunesse ou le dernier amour ou le dernier plaisir.

C'était le dernier jeu de nos loisirs et de notre paix. Nous attendions que du groupe compact comme un seul animal bai aux jambes nombreuses, s'élançât le gagnant certain, le champion désigné, celui que nous avions choisi pour le pari, celui que l'excellence de la forme et la vigueur du sang annonçaient comme le plus formidable dans la lutte. Et je me représentais, en mon esprit surexcité, ce merveilleux coursier britannique, favori de la victoire, qui, sur le point d'être distancé par son rival, se retourna, furibond, et le mordit au garrot pour l'empêcher de vaincre. Ainsi, tout à coup, l'anxiété du jeu se changeait en un sentiment plus acerbe et plus profond.

Le sang ne jaillit point du garrot de ce poulain qui, au tournant, dépassait le peloton de toute l'encolure et menait le train : mais l'odeur du sang futur paraissait monter de la douce poitrine de l'Ile-de-France; mais des suaves horizons du Valois, paraissait surgir le visage de la Guerre, soufflant sa touffeur de pourriture et d'incendie.

Ce n'était plus pour cette victoire que nous étions tout palpitants mais pour une autre; ce n'était plus pour les jeunes chevaux, mais pour les jeunes héros. Nous nous regardions dans les yeux pour y lire la même pensée; et nous étions légèrement pâles sous l'ombre d'un nuage fugitif. Et dans nos yeux fraternels, de même qu'en toute la noblesse de la contrée, sur laquelle tremblait, au déclin du jour, le sourire italien de Sylvie, nous lisions le présage de la résurrection latine. Les édifices, les collines, les eaux, les prés, les parcs s'harmonisaient en lignes de la même architecture.

Dans le domaine que la nièce de Marie de Médicis reçut à quinze ans, comme la plus souple de ses ceintures, mon âme toscane s'accommodait ainsi qu'en une vieille villa médicéenne. La Nonette était vagabonde et transparente comme l'Ambre. L'Ursine ressemblait à la belle Vespuccia au col ceint d'un serpent. Théophile chantait comme le Politien.

Le poulain vainqueur.

Le poulain gagnant était ramené par la bride dans l'enceinte du pesage. Un je ne sais quoi de fluide et de ferme tout à la fois : le tremblement des muscles sous la sueur écumante faisait penser à la mobilité des sources soudaines; mais les tendons s'adaptaient à son ossature comme les cordes aux fûts des arbalètes. De la ganache aux boulets, de l'épaule à la hanche, de la pointe du poitrail à la naissance de la queue, la bête tout entière n'était qu'une œuvre d'un style encore plus concis que le relief de la métope attique. Mais une telle sévérité de forme n'était destinée qu'à maîtriser l'exubérance de la vie. Dans les naseaux et dans les yeux, les esprits du sang brûlaient avec la force du feu qui apparaît par les interstices du four à fonte.

Et dans notre inimitable manière de comprendre et de sentir ces rapports et cette beauté, nous nous reconnaissions latins. Et autour de l'effort victorieux de ce jeune animal parfait, nous voyions se ranger toutes les perfections séculaires de notre culture.

Et voilà qu'à cette aimable partie, une autre, terrible, allait succéder, dont tous nos biens étaient l'enjeu. Nous allions risquer tous nos biens sur un coup de dés. Déjà nous entendions résonner les dés pipés, contre la peau d'âne tendue sur le tambour du lansquenet.

Nous traversâmes la pelouse déserte, comme le soir tombait, pour regagner la maison amie. Je pensais à la demeure de Sylvie, reflétée par les eaux claires. J'imaginais dans le parler de France l'accent de la patricienne de Rome.

Rares paroles, pas ralentis, graves pensers. Les tours du château allongeaient leur ombre sur les bassins et sur les cours. Là-bas, formes taciturnes du soir, un cygne traversait un étang, une biche sautait une allée. Là-bas, dans une salle déserte, le serpent gracieux se dénouait du col de la Simonetta et se multipliait en ses cheveux ornés. La belle tête gênoise se hérissait, sifflait comme celle de la Gorgone; au-dessus d'elle, le nuage du destin se gonflait de menace.

Le collier de la belle Simonetta.

Nous souriions de cette fantaisie, tout en marchant sur le tapis d'herbe; mais comme la lumière se retirait de toutes les choses pour s'en aller vers l'Occident, nous sentions toutes les choses, et les plus aimées, peu à peu nous abandonner. Non seulement un jour finissait mais un monde se dissolvait. Les fantômes de la vie légère s'enfuyaient, plus rapides que le galop des jeunes chevaux. Au milieu de cette molle prairie, une nécessité soudaine nous opprimait et nous courbait, rude comme le genou du génie michel-angélesque.

Moi et Marcel, mon compagnon de jeux, nous écartant un peu des jupes étroites qui semblaient entraver aussi nos jambes, nous nous regardâmes avec une émotion qui décomposait nos lèvres et nous serrait la gorge; car le flot de nos pensées, de nos pressentiments, soulevé, accru dans le même temps, nous avait tous deux submergés.

La maison maternelle était là, tranquille, sous la

protection de ses vieux arbres; belle et commode maison française, bien claire et bien nette, par l'ordre illuminée plus encore que par ses fenêtres, un peu italianisante comme un sonnet de la Pléiade.

Nous entendions les chiens hurler et aboyer dans le vestibule. Comme l'écluse se lève, comme la force de l'eau se précipite, ainsi la porte s'ouvrit et leur joie impétueuse nous assaillit, sans retenue.

C'était une turbulence de muscles, pareille au flottement d'une étoffe de soie que parcourent de rapides reflets; et au milieu de tout cela, brillaient les yeux et pointaient les museaux qui semblaient l'acuité même du regard dans la volonté de pénétrer l'espace. Ce n'était que puissance élastique, légèreté bondissante, sécheresse essentielle comme dans les plantes aromatiques, jubilation d'amour, malice enfantine, désir de fuite, avidité et jalousie, fidélité et désobéissance. C'étaient des enfants capricieux et de formidables machines de victoire, des fauves cruels et de timides demoiselles, des rêveurs taciturnes et d'inexorables déprédateurs.

Nous les aimions comme on aime une femme infidèle et tendre, mélange d'aversion et d'ardeur, de frénésie et de mélancolie. Et quand Marcel se pencha vers le préféré, lui souleva une patte de derrière pour examiner un ongle malade, notre cœur s'émut comme devant la plus exquise des œuvres d'art, en voyant la dernière lueur du jour traverser la membrane, entre l'os et le tendon.

Les chiens condamnés.

Et cependant, la veille, comme on parlait de la guerre, l'éventualité s'était présentée à nous de supprimer une partie du chenil, la nécessité horrible de tuer nos amis et de les ensevelir dans une fosse. Toute cette vigueur sculptée, ciselée, était désormais

sous le coup de la condamnation. Ceux qui devaient mourir étaient déjà désignés. Quelque chose de funèbre venait d'entrer avec nous en la maison paisible. Dans les pièces bien ordonnées, les rideaux et les portières étaient immobiles, mais l'air paraissait inquiet, comme aux approches de l'ouragan, lorsque les serviteurs courent fermer les fenêtres et les portes.

Le Sacrifice était venu prendre place entre les Pénates. Nous ne détournâmes point la tête afin d'ignorer sa présence. Mais nous nous approchâmes de lui, nous lui enlevâmes son voile, pour le regarder avec des prunelles intrépides.

Heure inoubliable d'amitié, de résolution, d'espérance.

Nous étions assis autour de la table familiale. Les lampes n'avaient pas été allumées. Une à une, les choses étaient abandonnées par la lumière du jour qui s'en retournait vers l'Occident. Une Victoire dorée, du temps de l'Empire, brillait sur le marbre de la cheminée.

Nous parlions à demi-voix comme si l'ombre de cette soirée eût été d'une grandeur inaccoutumée. Nous laissions l'argutie se refroidir dans notre bouche et le thé dans nos tasses.

L'ennemi n'était pas seulement à la frontière, mais sur notre seuil. Le seuil de la maison et la frontière de la Patrie étaient une seule et même sainteté qui pouvait être profanée. Il fallait se dresser et combattre.

Alors Marcel vint en souriant, avec son visage pâle et affilé comme une épée nue qui repose sur une dalle de Carrare. Il vint et apporta sa tunique bleue, son képi de fantassin, tirés du fond d'une armoire. Ils avaient une odeur de camphre.

Nous n'aurions pas été plus émus si nous avions été effleurés par les plis du drapeau flottant. Chacun de nous palpa la rude étoffe. Quelqu'un, peut-être, la vit tachée de sang.

Comme le képi allait à ma tête, nous en tirâmes un bon augure; et nous retrouvâmes notre rire discret auquel s'ajoutait on ne sait quoi de tranchant.

A partir de ce soir-là nos deux patries n'en furent plus qu'une seule pour nous.

La cloche de feu.

Une cloche de feu sonnait au plus haut du crépuscule de juillet.

Nous nous levâmes pour sortir au grand air, comme suffoqués. Nous respirâmes la bataille et la revanche dans le vent qui passait sur l'Ile-de-France.

Vous souvient-il, ô Chiaroviso, de ce soir-là? Ce soir-là, en signe de fraternité latine, je vous donnai le beau nom italien que, tout à coup, je me rappelai d'avoir découvert sur un vieil acte notarié de Pistoïe, alors que les beaux noms faisaient naître dans mon esprit les belles héroïnes : Chiaroviso. Clairvisage. On dirait le nom lumineux de nos deux patries unies.

Vinrent ensuite des jours prodigieux que nous chanterons...

En attendant, je choisis pour vous, dans le livre de ma mémoire, ces pages de passion, écrites sous la date du 27, en ce juillet tragique. Il y a là un chant secret.

L'anxiété de Paris.

[En vérité, aujourd'hui, la vie est suspendue; et telle qu'elle est, il semble qu'elle ne vaille plus la peine d'être vécue. L'ennui alterne avec l'anxiété; ou l'un pénètre l'autre comme le courant qui traverse un lac immobile. Je ne sais combien de choses malades, combien de choses mortes empoisonnent l'air. Nous respirons des corruptions sans nombre et inconnues, comme on en respire quand la poussière épaisse et la fange desséchée bouillonnent de nouveau sous la première averse, en un pays que dévastèrent la canicule et la peste.

Il me souvient d'avoir comparé une certaine tristesse de l'homme au navire dont l'hélice est endommagée et qui, perdu au milieu de l'immense polypier, sur l'inertie ardente de l'Océan

tropical, se meurt peu à peu en la fétidité de sa sentine.

Sentii l'odore d'un abisso
invisibile e omnipresente,
il pestifero fiato
d'un gran mare torpente
ma pieno di occulta
ferocia, di vita vorace [1]...

Il me revient à l'esprit les souvenirs de certains après-midi romains, de l'époque la plus triste, alors que les oies du Capitole descendaient pour barboter et glousser dans le Cloaque, alors que tout vénérable autel était renversé ou désert. Il me revient quelque chose de cette désespérance, de ce dégoût.

Manie, Manie silenziose,
erranti nell' inferno
della città canicolare,
col passo degli sciacalli
famelici, tra le bucce
lùbriche dei frutti e lo sterco
dei cavalli coperto
d'insetti che hanno il lucore
dell'acciaio azzurrato [2]...

L'aspect de Paris est sinistre, sous le ciel bas, moite et gris comme la vapeur d'une chaudière en ébullition. L'haleine de tous ces hommes qui s'entassent dans le Tribunal, semble empester la ville entière. Chacun d'eux a fourré son ongle ourlé de noir dans les trous faits par le plomb au vêtement

1. Je sentis l'odeur d'un abîme, invisible et omniprésent, le souffle pestilentiel d'une grande mer engourdie, mais pleine d'occulte férocité, de vie dévorante...

2. Manies, Manies silencieuses, errant à travers l'enfer de la cité caniculaire, à la façon des chacals fameliques, parmi les pelures glissantes des fruits et le crottin des chevaux, couvert d'insectes qui ont l'éclat de l'acier bleu...

de la victime, de ce même ongle s'est enlevé la crotte de son nez partisan et, subrepticement, l'a déposée sur la manche de son voisin.

Il n'y a donc pas d'autre drapeau que ce pardessus troué, et ce peu de linge sale? Il n'y a donc pas d'autre cri d'alarme, d'autre appel à la rescousse que le rugissement vain des avocats? Dans un baryton enroué du barreau, Paris voit un lion magnanime; les moustaches teintes et tombantes d'un accusateur aux mandibules solides, lui donnent l'image de l'antique rudesse gauloise. Sois dure à la prise, ô mâchoire verbeuse!

On dit que l'épouse vengeresse n'aurait tué que pour se faire encore aimer par un mari lassé. Je ne sais pourquoi, je pense à ce plomb que les pêcheurs mettent dans la bouche des poissons morts dont ils se servent pour amorcer. L'âme même de la ville me rappelle un squale ensablé, là-bas, sur la plage atlantique, certain soir de juillet sans astres, et que j'entendis longuement souffler et se débattre jusqu'au moment où la marée haute le sauva.

Serait-ce la marée qui monte? Quelle est cette rumeur merveilleuse qui semble venir des profondeurs de l'horizon? N'y a-t-il personne qui se couche à l'extrémité d'une route, du côté du levant et qui pose l'oreille contre terre, pour écouter? Peut-être que la France éternelle, la grande Semeuse qui a épuisé la graine de son tablier, se tient ainsi, en ce moment, contre terre, pour écouter; et c'est un peu de cette terre aride qu'elle se met sur la langue, sous l'espèce eucharistique, avant de se relever.

La France éternelle.

On attend le soir, pour ensevelir enfin, le mort et les demi-vivants. Peut-être qu'à minuit, aux quatre coins de la ville, subitement, des trompettes invi-

sibles souffleront la guerre; et personne ne voudra dormir dans son lit, mais chacun attendra l'aube pour connaître son vrai visage et le visage d'autrui. Et l'air de la dernière chanson, interrompue dans la gorge grasse de la chanteuse, sera chose mémorable pour le jouisseur contraint d'entendre le premier cri de l'alouette comme un appel au combat.

Cependant, l'espoir de la paix coule dans les ruisseaux, devant le seuil des boutiques, entre deux égouts, comme une immondice lente que demain matin les balayeurs mêleront à d'autres ordures et emporteront sur leurs tombereaux grinçants. Est-ce le dernier jour de la honte? Seraient-ce les dernières heures de l'opprobre?

Je ne sais si la femme du politicien entend palpiter le cœur de la victime sous le plancher du cachot, selon la fable naïve du remords et de l'expiation; mais il semble que nous entendions, d'une manière mystérieuse, un cœur neuf battre par instants, on ne sait où, peut-être dans la nue, peut-être même dans notre chair obtuse, comme il arrive quand notre propre pouls offre à notre oreille un bourdonnement étrange et lointain.

La nécessité de créer.

O nécessité du Sort, dure et pourtant belle, qui ne nous permet pas de continuer de vivre, si nous ne sommes point capables de créer pour nous-mêmes notre printemps et de nous retremper dans une nouveauté de vie!

Car tout ce qui, hier encore, comptait pour nous, aujourd'hui ne compte plus; ce qui nous appartînt ne nous appartient plus. Les soutiens habituels manquent tout à coup, les remèdes ordinaires sont inefficaces. Demain, nous ne posséderons plus rien

de ce qui fut notre richesse illusoire. Notre vieille âme sera moins qu'un haillon bon à jeter. Nous serons dépouillés de tout, vides de tout. Et il ne nous sera pas permis de mendier; mais il nous sera imposé de conquérir. Et la vraie loi martiale ne pèsera sur nous qu'après la guerre des armes; parce que tuer et détruire sera bien facile besogne, en comparaison de ce que les survivants trouveront devant eux.

Quel destin, entre tous les destins du monde, est aussi magnifique que celui qui se dessine à nos yeux stupéfaits? La résurrection asiatique, le brusque rajeunissement qui renouvelle l'Asie sacrée, ne lui est même pas comparable; ni le drame de races le plus terrible de toute l'histoire humaine. Voilà que l'Europe décrépite, la temporisatrice courbée sous le poids de ses fraudes et de ses lâchetés, va se plonger dans le sang, avec la certitude d'en sortir plus jeune qu'au temps où passèrent sur sa barbarie, les vents frais de la Renaissance venus de la Méditerranée!

Le plus cruel destin devient une foi enivrante, pour les mâles esprits. L'anxiété s'apaise et se transforme en un culte d'expectation.

Je pense que l'antique Hadès ne fut jamais dans le monde d'en-bas, mais qu'il est toujours resté chez les hommes qui l'imaginèrent. Durant cet intermède de jours, je sais que j'errai, entre les ombres de la vie, dépouillé de tout bien et presque sans mémoire, pareil à un hôte des vallées ténébreuses.

La maladie libératrice.

La maladie m'avait déjà détaché de bien des choses et débarrassé complètement des cendres de ma propre ardeur. Je sors de la convalescence comme

un homme qui, habitué à traîner de pesants fardeaux et plus pesante compagnie, franchit à la nage une rivière rapide, après avoir jeté toute sa charge dans l'eau et laissé les suiveurs sur la rive.

Je suis libre et dispos, prêt à partir vers l'aventure, vers le péril et vers la mort. Peut-être me sera-t-il donné de sentir en moi la prodigieuse nouveauté qui se prépare, avant de me dissoudre. Mais déjà je la reçois à la manière d'une annonciation.

Des premiers jours du printemps jusqu'à cet été, un sentiment continuel de précarité m'a empêché d'entreprendre ou de projeter quoi que ce fût. Les soucis quotidiens m'étaient étrangers et lointains. Les gens qui m'approchaient me semblaient fantômes inexistants. Puisque la vie, ainsi qu'elle s'offrait à moi, ne valait pas la peine que je la vécusse, j'étais content d'être occupé par mon mal et par ma patience, enfermé en une sorte d'étroit involucre, semblable à une chrysalide silencieuse. Mais toutefois j'avais en moi la certitude que ces heures-là n'étaient qu'une transition fatale et qu'au fond de ce silence s'accélérait le rythme formidable du Destin.

Je pensais qu'une partie de la matière humaine m'avait été enlevée, comme à tout autre homme conscient ou inconscient à cette heure, pour alimenter et augmenter l'événement; que mon souffle et celui d'autrui étaient diminués pour accroître un tourbillon encore incomplètement formé. Je me tenais, le visage tourné vers une triste fenêtre donnant sur une cour où l'on n'entendait que les écuelles des cuisinières, le caquetage des servantes, les cris des enfants, la plainte des chiens prisonniers.

Comme je l'ai donc aimée cette humble solitude qui me préparait à n'être plus seul!

Il est midi ; c'est l'heure méridienne où les charognes abandonnées fourmillent de vers et bourdonnent de mouches. L'air est ambigu, tour à tour chaud et froid, étouffant et moite, presque aussi répugnant que certaines mains qu'on nous tend sur la route et qui nous donnent l'immédiat besoin de nous purifier de leur contact non seulement avec de l'eau, mais avec de l'acide.

A la pointe de la Tour de Fer, qui semble le priape de la ville, les nuages se déchirent, rougeâtres comme la fumée à la gueule d'un canon.

Il bruine? ou n'est-ce pas plutôt l'immonde sueur de la Cour d'Assises, qui retombe sur Paris haletant? Un vendeur de journaux crie, là-bas, du côté de l'Arc de Triomphe; et je crois voir sa trogne avinée, sa carotide gonflée que serre la cravate rouge, sa casquette rapetassée par la crasse. Le vide de l'Arc est sans clarté; il semble bouché par un mur provisoire de briques.

Mais demain, le haut-relief héroïque de François Rude, *Le Départ*, ne se détachera-t-il pas de la pierre, ne deviendra-t-il pas un groupe isolé, ne se mettra-t-il pas à marcher, ne grandira-t-il pas, telle une avalanche, n'entraînera-t-il pas tout et tous dans son élan triomphal? *« Le Départ. »*

J'abaisse les paupières sur mon intolérable angoisse; et je revois la moisson dans mon pays, un certain champ du Latium tout vermeil de coquelicots, une main brune qui a sa façon spéciale de saisir la javelle d'épis à scier, un dizeau de gerbes couvert de moineaux gourmands dans la campagne de Settignano, un groupe de moissonneurs demi-nus le long du chemin poudreux de *Images de la belle Italie.*

Mont-Cassin, le redoutable miroir du Lac Némi dans son cercle de forêts, le croissant d'une plage étrusque, la contorsion d'un pin sauvage chargé de cigales, les écubiers d'une barque d'Ortona, badigeonnés de minium, et la sainte bouche dolente de ma mère.

Il s'élance de mon âme un geste inopiné de passion comme vers une présence tangible, comme vers une créature à la fois réelle et idéale. Pour quelques instants, le visage désolé de ma mère s'interpose entre moi et le visage de la Patrie que j'ai cru entrevoir comme dans un éclair de douleur.

« O crainte pareille à l'hiver qui conduit par la main l'espérance pareille au printemps! »]

Et je trouve dans le livre de ma mémoire ces autres pages, sous la date du 30 août. Il y a là un chant secret.

[Aujourd'hui l'envahisseur est à la Fère, il occupe la citadelle qui a peut-être oublié une autre capitulation, précipitée, devant la même force. Ses chevaux descendent sur Paris par la vallée de l'Oise; ils piétinent déjà le vrai cœur de la France; ils foulent la plus sensible partie de la terre affligée; à chaque pas, ils profanent une mémoire, offensent une beauté, renouvellent une douleur. J'ai vu un voile soudain, troubler le regard de celui qui tout à l'heure me donnait la triste nouvelle, — un homme né dans la contrée natale de Jean Racine, à l'ombre des vieilles tours élevées par Louis d'Orléans.

L'Isle-aux-trois-lys.

A présent, si je ferme à demi les yeux et si j'évoque l'Isle-aux-trois-lys, je crois voir entre ses collines tous ses clochers frissonner comme ses peupliers; et ce ne sont peut-être que les pleurs contenus de mon ami qui me font ainsi vaciller l'esprit.

Mais à travers mes souvenirs de pèlerin, m'apparaît l'ancien donjon des Coucy sans Peur, au milieu de l'inutile enceinte crénelée, dominant les prairies basses qu'inondent deux rivières, dans une odeur de tannerie. Il y a quarante-quatre ans, cette ville des tanneurs, des minotiers et des marchands d'huile, hissa le drapeau blanc, n'ayant perdu que trois civils après un assaut d'un jour, avec tous ses vivres intacts et plus de cent canons qui avaient gardé le silence. L'ombre de ce maudit novembre lointain

semble aujourd'hui s'étendre tout à coup sur Paris stupéfait.

Le ciel est chargé de cendre, les rues sont blêmes comme des artères exsangues, la Seine, dormante et lourde, semble résister à l'effort du remorqueur fumeux qui traîne la longue file des chalands remplis de charbon ; et tous les arbres perdent leurs feuilles comme si, à l'improviste, ils étaient touchés par le mal d'automne.

La palpitation de la ville est intermittente, inégale, coupée de longues pauses ou accélérée par une anxiété folle. Une place déserte semble vidée par le tourbillon d'un nuage qui s'élève, s'enroule et s'enfuit vers l'est, sombre et gonflé de la vie ravie aux hommes. Un rai de soleil cru, contre un trottoir populeux, semble anéantir les passants, comme un éclat de mitraille. Un groupe d'ouvriers faméliques, au pied d'un mur couvert de vieilles affiches obscènes en lambeaux, n'est qu'une menace de regards sauvages et de bouches féroces.

Des voitures surchargées de chair à massacre, passent à toute allure dans un tonnerre de ferraille et de voix, se dirigeant vers le nord; et tous les fantassins sont assis sur leurs pantalons rouges, comme ces bataillons fauchés à la hauteur de l'aine qui gisent à terre dans une mare sanglante et crient encore. Les douze gares de Paris pompent le courage et la lâcheté, déversant hors des murs ceux qui vont combattre et ceux qui se sauvent.

Paris se purifie.

De blancs visages de femmes, aux lèvres et aux cils peints, apparaissent dans la précipitation de l'épouvante, entre des monceaux de valises et de cartons, s'enfuyant en désordre, comme si le premier escadron de uhlans était déjà à la Porte Dauphine.

Le vétéran remâche déjà le pain noir du siège, entre les dents qui lui restent. La fille, quittée par son entreteneur, se dandine sur ses hauts talons avec un jeu savant des genoux et des reins dans sa robe étroite, le long des boutiques fermées, sous l'injure des honnêtes portières, déjà prête à accueillir le dragon bavarois ou le hussard de la mort.

Contre les grilles d'un ambassadeur invisible s'écrase la faim des émigrés, s'impatiente la longue attente vaine ; et déjà des éclairs de haine et de révolte brillent au-dessus de la misère, tandis que la puanteur humaine se mêle au souffle putride de l'été moribond.

Voici le silence de la pierre, une rue déserte et obscure, une ombre de plomb entre de hautes maisons inanimées, une place morte, quelque chose comme un canal vidé par la marée basse, et moi, pareil à un débris perdu, à une bouteille vide, à un soulier informe de naufragé. « Qui suis-je? Où vais-je? et qu'ai-je jamais fait? » Les murs se resserrent. Je m'arrête pour flairer cet air inconnu.

A l'extrémité de la rue, sur le seuil d'une porte, tricotent et devisent trois vieilles aux joues ridées comme les paumes des mains et, comme les paumes, marquées par le Destin de signes indéchiffrables. Parques sans nom qui me guettent et me glacent, menaçant, de leurs ciseaux cachés, le dernier fil de mon passé.

L'araignée dans le laurier.

« L'araignée ventrue a tendu sa toile entre les rameaux de mon laurier. »

Pourquoi ne puis-je plus supporter la solitude? et pourquoi ne puis-je plus conserver ma substance, ni considérer les aspects de mon âme?

Un temps, j'ai su par quel travail l'ouvrier de sang que je porte à la cime du cœur transmuait toutes choses en sentiments. Aujourd'hui, il me semble que mon cœur charnel « pas plus gros que la main fermée » accomplisse un tout autre labeur, inconnu pour moi, et ne ramène plus à lui, selon le cercle habituel, ce qu'il a expulsé.

Tout s'en va et rien ne retourne. Tout se donne et rien ne se reprend.

J'ai perdu mon univers et je ne sais si j'en conquerrai un autre.

J'ai répudié ce qui fut ma force; et parfois, avec un frémissement profond, au milieu du tumulte des hommes, je pense à une beauté secrète que je ne sais pas révéler encore et que peut-être un autre manifestera, grâce à un art mystérieux qui jusqu'à présent n'est en moi qu'à l'état de divination.

« Qui inscrira encore une syllabe sur le fronton de l'Arc? Et qui, sur la paroi de l'Alpe, gravera une seule lettre du nom? Qui scrutera l'avenir replié dans le sein douloureux? »

Parfois, à la nouvelle d'un carnage, je pense que la guerre prépare les places mystiques pour les apparitions idéales. Si je reste seul, ou dans ma maison ou dans la rue, je crois entendre réellement crouler les masses d'hommes, de même que dans la forêt touffue quand on pratique une éclaircie occupée aussitôt par la lumière neuve.

Le sens continu de l'œuvre de mort dissout nos habituelles pensées. On abat sans répit. Ce qu'un de de nos Anciens appelait « *il tagliamento delle genti* » la coupe des peuples, ne connaît jamais de trêve. A tout instant, les créatures sont égalisées au niveau de la terre qui s'abreuvera de leur sang furieux,

avant de les engloutir et de les convertir en une graisse tranquille.

Une fois encore la divinité de la terre est attestée par le sacrifice impitoyable. Elle prend le corps étendu de l'homme comme unique mesure, pour évaluer le plus vaste de tous les Destins. Et si elle se rassasie de chair, c'est pour la restituer en esprit. Là où le charnier se dissout, naissent les ferments sublimes. Là où est enfoui le poids mortel, lève la liberté de l'âme. D'autant plus large sera l'offrande, d'autant plus haut sera le prodige.

Les ferments du charnier.

Ainsi, je comprends que la terre et la guerre sont toutes deux d'essence divine et liées pour toujours par un pacte inviolable. Dans les champs comme dans les nations, que le sillon soit brun ou vermeil, il est fait pour être ensemencé. Et tout sillon n'a d'autre nécessité que de croître et de s'élever.

Il me vient à la pensée une parole tragique : « Vous êtes-vous couchés comme le fils et la mère, toi et la terre? » Jamais ne fut plus fort ni plus parfait leur mutuel contact. Et maintenant je sais pourquoi j'éprouvai une telle émotion en lisant que les soldats africains, dans un assaut désespéré contre les régiments de la Garde Impériale, avaient tous combattu pieds nus.

Les combattants aux pieds nus.

Chaque instant a quelque chose de lointain et de sacré; et, en tout lieu, l'esprit est emporté par la poésie, hors du temps.

La Seine se rendort sous une touffeur de cendre. Au delà de sa berge plantée d'arbres, le coteau se blottit sous le châtiment des nuages. Dans l'eau inerte se reflètent les croix blanches, éblouissantes, peintes à la proue des lourds chalands. Le hurle-

ment d'un remorqueur déchire l'air étouffant; un meuglement lui fait écho dans un tourbillon de poussière, sur le pont. Devant la porte, retentissent les haches des abatteurs d'arbres qui coupent leurs troncs pour défendre le passage. Derrière la porte, dans la chaussée, les pics creusent une tranchée. Il y a quelque chose de primitif et de sauvage dans la lueur de l'orage imminent. Le péril souffle par la vallée de l'affluent tributaire, paraît visible comme la poussière, comme la fumée qui pénètrent dans les yeux et dans la gorge du passant.

Le troupeau sur le pont.

Un immense troupeau de bœufs se bouscule et se chevauche sur le pont, débouche sur le chemin, se répand sur la berge, harcelé par les cris et par les aiguillons de soldats et de bouviers poudreux. Ils sont mille, ils sont deux mille, ils sont trois mille. Ils se précipitent en avant comme un torrent grossi; et ils ont la couleur de l'alluvion qui a raviné les terres fauves, la couleur de la rouille et de l'ocre, de la paille et du safran. Pourquoi se dépêchent-ils ainsi? Pour échapper à la poursuite de l'ennemi? On croirait entendre déjà, à l'autre tête du pont, le galop des chevaux; on croirait apercevoir l'éclair des lances et respirer l'ancienne force des rois chevelus.

L'ami qui m'accompagne, de la meilleure race de France, me serre le bras avec une soudaine émotion. Il a entendu, crié par un jeune bouvier, le nom de la belle bête couleur de gerbe qui passe tout près de nous et nous effleure de sa corne émoussée : « Jaunet! »

Le bœuf blond.

N'est-ce pas l'accent de Picardie? Quel champ du pays envahi fut labouré par la bête blonde, au nom si léger? Les figures des villes violées réapparaissent :

Amiens, tournée vers son Ange resplendissant de cicatrices, droit sous le portail que le Paradis lui envie; Saint-Quentin, éclat de clairon, volée de cloche, appel à la rescousse et qui abrite dans la tribune de son hôtel de ville, toute sa foi inexpugnable. Noyon, silencieuse et pensive, avec ses maisons de briques et ses vergers enclos, autour de sa cathédrale dont l'abside est couronnée de chapelles rayonnantes...

La tristesse de mon compagnon et l'appel répété du bouvier réveillent en moi le souvenir d'un guéret toscan qui m'est cher. Là, jusqu'à la fin du crépuscule, j'entendais la voix de celui qui conduisait la charrue, exciter les bœufs blancs aux naseaux pris dans la muselière d'osier, resplendissant parmi les aubiers et les oliviers plus que toute autre chose claire, tandis que montait de l'Arno la rumeur du moulin et des écluses.

L'orage éclate sur les coteaux, comme une bataille. Le tonnerre imite le fracas du canon. Les nuages se déchirent et se reforment. Une lumière sulfureuse rend la verdure livide. Les premières gouttes de pluie sont tièdes comme si elles s'échappaient d'une large plaie.

Peut-être le bon patron saint Denis marche-t-il sur les nuages, vers la ville menacée, portant entre ses mains fermes, son chef qui saigne sans souffrir?

Affolé par les cris et par les aiguillons, se précipitant vers la porte, piétinant la chaussée sonore, l'immense troupeau rougeâtre sous les éclairs ininterrompus, s'est rué contre les arbres abattus, contre le remblai de terre qui protège la tranchée, contre les grilles renforcées à la hâte avec des poutres de fer.

Ce sont là les vivres du siège, la provision contre la nouvelle faim, la nourriture de malheur. Un vol frisant de pigeons voyageurs passe dans la clarté sinistre, à quelques palmes de ces dos fauves et tumultueux.

On entend, là-haut, dans la région des éclairs, la pulsation courageuse d'un avion qui affronte la tempête.

Un camion de blessés est arrêté par le troupeau qui se presse contre les roues fumantes; le sang brille sur les bandages et l'intrépidité dans les yeux.

Fouettés par la pluie, les bœufs meuglent à la mort. Les drapeaux claquent dans la rafale, comme des voiles échappées de l'écoute. Les feuilles s'envolent dans l'inconnu, avec les destinées sibyllines.

Le chef de saint Denis.

Tout à coup, un arc-en-ciel démesuré s'allume au-dessus de la ville sombre et le chef de saint Denis flamboie dans le disque du soleil.]

Et voici, amie courageuse, voici les pages écrites le 3 septembre, à la veille du miracle inattendu. Il y a là l'essor d'un chant.

[C'est un jour mystique, dominé par un silence si haut que le passage des chars de guerre, bardés de fer, ne l'interrompt même pas. Les passants sont taciturnes et recueillis, graves et rares. Les rues semblent plus larges, attentives du côté de la lumière, impatientes du côté de l'ombre, vides d'hommes inutiles, peuplées de pensées agissantes, avec, à leur extrémité, quelque monument solennel qui n'est autre qu'un groupe de mémoires pétrifiées.

La peur a enfin quitté la ville, s'est enfuie sur toutes sortes de véhicules, s'est dispersée à travers les provinces les plus lointaines, a mis son ventre à l'abri; courant sans reprendre haleine, vers les terres épargnées et riches, elle a déjà atteint les Pyrénées, l'Atlantique, la Méditerranée. On respire un air plus pur et plus âpre, comme si un vent énergique avait, d'un seul coup, balayé les corruptions.

Et tout en considérant Paris, devenu plus beau et plus fort, je pense à cette tour ancienne bâtie sur la rive droite de la Seine par Charles le Chauve et qui, durant la nuit, après le premier assaut des Normands conduits par Sigfrid, grandit, comme par miracle, de plusieurs coudées, et se fortifia d'un autre rang de meurtrières.

La Tour de Charles le Chauve.

Aujourd'hui, il me semble que dans l'Ile de la Cité, l'âme civique vient de se raffermir. Et je vois

entrer dans la cathédrale de Notre-Dame l'image de la France, mal armée mais intrépide, comme y entra, sur son cheval, Philippe le Bel avec cette demi-armure sans haubert ni jambières qu'il portait à Mons-en-Puelle, victorieux de la brusque agression des Flamands.

Cessant d'être animées par la fourmilière humaine qui les cachait et les souillait, cessant de retentir du fracas laborieux, redevenues tout à coup nues et libres, les pierres vivent aujourd'hui d'une vie ancienne et neuve ; elles ont reconquis leur mystère et leur pouvoir ; elles rappellent ce qui fut et annoncent ce qui est pour apparaître. Dans la lumière rompue de cet après-midi où l'automne semble descendre, précoce, trompé par la rouge vendange qui se fait loin des cuves, les pierres assument l'aspect profond des songes qui sont proposés à l'interprète des destinées. L'illusion du temps est détruite. Et tandis que là-bas, saint Louis pénètre par le grand portail, entre les deux tours, tenant la couronne d'épines, voici que derrière moi, au Pont-Marie, débarque un jeune homme inconnu, maigre et blême, nommé Bonaparte.

La nef échouée.

L'île, pareille à une nef échouée dans la vase du fleuve, tourne son étrave feuillue vers l'occident : non seulement vers la partie du ciel où décline le soleil, mais aussi vers le monde sacré de beauté, d'héroïsme et de gloire qui aggrave ce mot depuis que pour atteindre la plage inconnue, l'Ulysse nouveau fit de ses rames « *ale al folle volo* » des ailes au vol fou.

Occident, splendeur de l'esprit sans déclin, aucun barbare ne put jamais t'éteindre, aucun ne t'éteindra jamais au cours des siècles, aussi longtemps que

l'homme portera au-dessus des sourcils un front pour te refléter!

C'est un jour mystique. Les nuages sont si lumineux et se déploient en un cercle si vaste qu'ils me font penser à la Rose sempiternelle, et me rappellent la parole de Béatrice : « *Vedi nostra città quanto ella gira!* » Vois notre ville, le grand cercle qu'elle fait!

Que peut donc être l'ardeur de l'azur, aujourd'hui, sur Rome? et quel est donc, apparaissant au peuple ravi, le visage du nouveau pontife latin?

Je ferme les yeux, la tête entre les mains, les coudes contre la pierre du parapet; et le silence accouple dans ma mémoire la via di Santa Marta, la via delle Fondamenta, désertes et sonores sous mes pas, où, en des jours inquiets de jeunesse et d'ambition, je cherchai quelque chose de grand et de lointain à l'ombre des Palais vaticans. Je revois, plus loin, la pinède Sacchetti, pareille à une colonnade chevelue, où dans l'herbe fleurissait ce lis qui est l'asphodèle de la campagne romaine, pour moi inexpugnable comme celui de l'Hadès.

Là, j'avais coutume de faire de longues stations, découvrant le palais pontifical et le Soracte solitaire, possédé par une sorte de pensées que je ne retrouve plus, mais que je me représente, presque charnelles, douées d'une violence flexible et audacieuse, de même qu'un chasseur se rappelle la forte haleine d'une bête sauvage avec laquelle il a combattu de près.

Je revois la voûte des Prophètes et des Sibylles sous laquelle aujourd'hui, peut-être, s'abaissent devant l'Élu, les baldaquins des cardinaux. « *Acceptas ne electionem...* »

Le monde en fusion.

La matière du monde est de nouveau incandescente, comme le bloc qui doit subir l'enclume et le marteau; elle est en fusion comme le bronze qui doit couler par tous les canaux du moule afin d'en remplir la forme creuse. Si le pontife était un artisan de vie, si le vicaire de Dieu était un créateur tout-puissant, quelle œuvre pourrait sortir de ses mains!

Il y a de nombreuses années, en une nuit de douleur que parcourait un frisson d'espérance, nous saluâmes un roi élu par le Destin avec des signes qui nous parurent merveilleux.

O tu che chiamato dalla Morte
venisti dal Mare,
Giovine, che assunto dalla Morte
fosti re nel Mare! [1]

On rêverait qu'en une heure semblable fût vêtu de la tunique blanche et coiffé du bonnet vereil, un pape jeune comme cet Octavien, prince des Romains sous le nom de Jean XII, imberbe comme le fils d'Albéric mais capable de contenir dans son cœur le courage surhumain d'Hildebrand. On rêverait qu'il n'allât point s'asseoir sur le trône préparé devant l'autel, pour recevoir le baiser de ses cardinaux; on voudrait au contraire qu'il demeurât seul, qu'il s'étendît sur les dalles de la Chapelle, les yeux et les esprits levés vers la vision sublime de Michel-Ange; on voudrait qu'il fît sa veillée là, étendu, comme les myriades d'hommes en ce moment abattus sur le sol par la guerre, et qu'il

1. O toi qui, appelé par la Mort, vins de la Mer, Jeune homme qui, élu par la Mort, devins roi sur la Mer!

fût inspiré par la Mort qui est la Muse de la Résurrection.

E, se tu volgi col dito
il foglio del libro verace
or che il Genio con la sua face
l'accende la lucerna,
qual tirannide crolla,
nasce qual novo mito,
qual puro eroe s'eterna? [1]

L'eau passe sous le pont, toute blonde du reflet des nuages blonds, pareille à l'eau du Tibre. Une statue en pleine lumière brûle sur les pavillons de l'Hôtel de ville et fait penser à cet ange flamboyant qui apparut sur le môle d'Adrien, au moment où Grégoire allait entrer dans la Basilique de Saint-Pierre. Tout le ciel est sillonné de présages, comme dans les heures fatales. Il semble obéir, pour moi, au même rythme qui dans les pendentifs de la Sixtine commande l'attitude aux forces nécessaires.

Le rouleau de la Sibylle.

La Sibylle de Delphes déploie son rouleau chargé d'oracles, de l'orient à l'occident.

Che guardi? Una cosa fuggente,
o una che giunge dai mari
onde tu stessa venisti?
Scendere su i popoli tristi
le ceneri crepuscolari,
o sorgere l'albe cruente? [2]

Il me revient à l'esprit les mélodies qui ne furent jamais entendues et, partant, doivent aujourd'hui sembler à quelques-uns plus belles.

1. Et si tu tournes avec le doigt la page du livre véridique, à présent que le Génie, avec sa torche, allume ta lampe, quelle tyrannie s'écroule, quel nouveau mythe commence, quel pur héros s'immortalise ?

2. Que regardes-tu ? Une chose qui s'enfuit, ou bien qui arrive des mers d'où tu vins toi-même ? Regardes-tu descendre sur les peuples tristes les cendres crépusculaires, ou monter les aubes sanglantes ?

Espérance et regret me font des deux Patries, une seule Patrie.

Quelle puissance, aujourd'hui, de cette hauteur qui est le sommet de l'âme chrétienne s'offre là-bas à l'expectation du peuple? Quelle main se lève aujourd'hui pour tracer par trois fois, dans l'air de Rome, le signe de la croix, tandis que dans tous les pays, une croisade sans croix se dresse contre la dernière barbarie? *Ecce sacerdos magnus.*

« *Ecce sacerdos magnus* ».

Mais peut-être le nouveau Pasteur est-il chargé d'ans et enchaîné à la pierre séculaire; peut-être se courbe-t-il déjà, sachant

come
pesa il gran manto a chi dal fango il guarda,
che piuma sembran tutte l'altre some. [1]

L'ombre de Dante semble venir au secours de ma tristesse, créant en moi, par l'écho de sa rime, un sentiment musical qui se confond avec la nostalgie de la patrie lointaine.

Mon âme inquiète rêve de le chercher dans les endroits où peut-être il se rendit, et de le retrouver et d'obtenir de lui cette consolation qu'il demanda si bénignement au bon chantre de Pistoïe. *Casella sonum dedit.*

Je pénètre, comme en un songe, dans le labyrinthe de rues obscures qui s'étend de la place Saint-Michel à cette autre place, plus ancienne, où jadis les « escolliers » et les ribaudes dansaient, entre le Gibet et le Pilori, au son des fifres et des cornemuses.

Taudis sordides aux murs fuligineux, coupés par

1. Combien pèse le grand manteau qui de la fange le protège, et près duquel tout autre poids est moins que plume.

des tuyaux de zinc, par des conduites de plomb qui soufflent des relents de choux et d'eau de vaisselle; portes d'asiles, répugnantes comme des bouches d'égouts, horribles repaires où, au cœur de la nuit, les dormeurs sont secoués à l'improviste et saisis aux cheveux par le policier qui les éblouit avec sa lanterne sourde; cabarets exigus comme des cachettes, couleur de viande fumée, où se dépense le sou du vol et de l'aumône; boutiques d'herboristes, pleines de simples jaunis, où l'on croit entrevoir à travers la devanture toute gluante d'escargots, les cadavres assis des trois empoisonneuses qui, un matin, furent retrouvées tuées par les vapeurs des drogues mises à bouillir sur leurs fourneaux; débits de vin tenus par de vieilles mégères en sabots, qui semblent piétiner dans la lie et le tartre; restes de couvents devenus hangars à peausserie et magasins de regrattiers.

Un vagabond en guenilles lève à mon passage un visage bouffi de mauvais sommeil, me regarde avec ses yeux malades, et puis retombe sur le journal qui lui sert d'oreiller.

Cette fille, sur le seuil de cette taverne aux rideaux rouges, est-ce la Katherinette ou bien la Jehanneton surnommée *Scorzone*, la Vipère, par Benvenuto, la petite sauvage si vive qui lui servit de modèle pour ses deux Victoires et pour sa Fontaine-Belleau?

Ce nègre camard et crêpelé, dans ce garni sinistre, à cette fenêtre sans vitres, ne serait-ce point Zamor, par hasard, l'ignoble singe qui divertissait la Dubarry et qui plus tard la fit guillotiner? On croit encore entendre, avec je ne sais quelle allusion actuelle, le cri de la favorite blême de terreur et

cramponnée aux fers de la grille : *Encore un petit moment, monsieur le Bourreau!*

La rue au Fouarre.

Mais où est donc la rue au Fouarre?

Voici sur une pierre encastrée dans le mur, saint Julien, le passeur, avec en sa barque Jésus. Voici, à la porte de la pauvre petite église, une margelle de puits, bouchée et usée, où peut-être se désaltéra Grégoire de Tours.

Voici les deux absidioles blotties avec une humilité toute franciscaine contre le chœur où sont ensevelis les deux Normands incestueux, Julien de Ravalet et sa sœur Marguerite, aux têtes coupées.

On dit que Dante aurait prié là.

Mais à présent l'autel n'est plus latin : il est desservi par des prêtres et par des diacres barbus, selon la liturgie de saint Jean Chrysostome.

Un clocher de vieille pierre brune élève au-dessus d'un champ de ruines sa croix surmontée du coq de fer. A l'entour, ce ne sont que masures éventrées qui montrent les traces misérables de leurs habitants, monceaux de briques et de gravats, débris et immondices, poutres rompues, planches fendues, échafauds, étais, toutes les horreurs de la destruction, ainsi qu'en une contrée dévastée par l'envahisseur.

Au delà des palissades, on découvre l'abside noircie comme par un incendie, avec ses vitraux que protègent des grillages roussis par la rouille. Les monstres des gouttières avancent leur long cou squameux, agriffés au rebord du toit.

Une populace vile et pitoyable se tient assise au flanc de l'église, du côté opposé au cloître et au presbytère : vieillards, femmes, enfants, avec sur les genoux un pied de laitue, un quignon de pain, un cornet de poissons frits, une poire blette dans une feuille fanée.

Et le bourdonnement des cloches fait trembler l'air sur leurs visages exsangues, de même qu'un voile d'eau glacée tremble sans cesse, sur les visages des noyés exposés, là-bas, à la Morgue, derrière le chœur de Notre-Dame.

Saint-Séverin.

Voici le sanctuaire de Saint-Séverin. La tradition devient pour moi vérité. Je sens que dans cette ombre, Dante pria et médita, qu'il eut sa place d'oraison que ses genoux, habitués, savaient reconnaître. Mais où donc?

La grande nef centrale est éclairée par les deux rangées de fenêtres; mais les doubles nefs latérales, basses comme les portiques des cloîtres, sont remplies d'une ombre chaude et brune qui fait penser à la patine précieuse déposée par le temps et par la musique, sur le bois sensible d'un violon.

Entre les piliers nerveux, j'aperçois une verrière à losanges, sans personnages, pareille à une feuille de glace sillonnée de mille craquelures. J'aperçois, plus loin, dans un éclair de sang, Jésus crucifié qui reçoit le coup de lance du Romain.

A l'entour, toutes les chapelles vivent d'un silence animé, sous le geste protecteur d'un saint ou d'un archange, d'une vierge ou d'un évangéliste : saint Louis de Gonzague reçoit l'hostie des mains de saint Charles Borromée; saint Michel écrase le démon; saint Georges transperce le dragon; saint Séverin, appuyé à la margelle de son puits, parle avec Clodoalde et ses disciples; sainte Geneviève rend la vue à sa mère. La piété, la force, la sagesse, le miracle brillent comme l'émeraude, comme le rubis, comme l'améthyste, comme le saphir.

Mais ce n'est pas le solitaire du temps de Childebert

qui possède vraiment cette forêt de pierre. La sainte espérance en habite la partie la plus secrète, comme elle fait les cœurs humains. C'est pour elle que les stipes de pierre élèvent et poussent vers l'ogive les palmes qui, en signe de gloire, furent agitées sur le chemin de Jérusalem. Merveille indicible! L'âme respire à l'ombre d'une palmeraie éternelle et croit entendre le murmure de la fontaine intarissable.

La palmeraie éternelle.

Où Dante s'agenouilla-t-il? Où pria-t-il?

Ici, sans nul doute : près de la colonne médiane de l'abside qui ne se contourne avec un mouvement si impétueux que pour épanouir plus haut les branches du saint palmier.

La grave harmonie d'un orgue s'élève, aidée par les nervures saillantes. Je me retourne, et je vois la grande nef encombrée de peuple, comme si tout à coup les croyants étaient sortis de dessous terre, de l'ancien charnier, sans parler, sans respirer. Je vois onduler, dans l'ombre, les ailes blanches sur la guimpe des nonnes; je vois les mères vêtues de brun, ayant à leurs côtés de jeunes soldats sévères et pâles; je vois les bouches entr'ouvertes des petits enfants étonnés, les têtes branlantes des vieillards, lourdes de souvenirs atroces. Mais de toute cette chair misérable, fatiguée ou inconsciente, se compose une seule âme pure.

La prière de sang.

Et voilà qu'une parole résonne :

— Père céleste qui es Dieu, aie pitié de nos frères!

Et un chant chuchoté la répète, un murmure profond la prolonge.

— Christ Jésus qui es Dieu, aie pitié de nos frères!

Contre les piliers, les cœurs d'or votifs rayonnent comme si la prière unanime les gonflait de ferveur.

— Esprit-Saint qui es Dieu, aie pitié de nos frères!

Notre-Dame de Sainte-Espérance resplendit entre deux verrières, au milieu d'un buisson d'ifs ardents où les cierges grêles s'inclinent et se consument sans larmes.

— Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour eux!

A chaque invocation, le chant moins contenu s'élève.

— Saint Michel, patron de la France, priez pour eux!

— Saint Maurice, patron des combattants, priez pour eux!

— Anges saints, que Dieu vous les donne en garde, et priez pour eux!

Là-bas, entre les stipes de la palmeraie sublime, l'Archange armé apparaît à Jeanne d'Arc. De temps en temps le cantique s'abaisse, tremble, s'affaiblit comme s'il se baignait de pleurs; puis il se renforce et invoque.

— De tout péché,
de la colère et de la haine,
des embuscades et des assauts de l'ennemi,
des angoisses et des tristesses de l'agonie,
de la malemort,
par ta longue passion,
par ta solitude et par ta désolation,
par les railleries que tu supportas et par les soufflets,
par la flagellation et par la couronne d'épines,
par ton agonie et par ta mort,
protège-les, ô Seigneur,
préserve-les, ô Seigneur,
sois leur force, leur courage, et leur tranchée
en face de l'ennemi, ô Seigneur notre Dieu!

Et daigne accepter leur sacrifice. Amen.]

La prière fut exaucée du plus profond de la terre au plus profond du ciel.

J'avais vu, peu de jours auparavant, scintiller dans les yeux courageux de Marcel de dures larmes, comme il était sur le point de partir, armé de son fusil et de sa croix.

L'ennemi occupait déjà le domaine de la première race, des cryptes mérovingiennes de l'abbaye de Saint-Médard aux cinq absides de Saint-Yved, du dolmen de la Fontaine-Bouillante à la pierre trouée de Morsain, de la roche druidique d'Ostel au donjon de Coucy, toute la contrée royale qui conserve, si pure, l'âme de la vieille France et les vestiges de sa plus noble histoire, toute la terre austère et suave qui abrita saint Louis et Blanche de Castille en la paix de ses moutiers. Déjà l'ennemi menaçait le pays de Sylvie, s'apprêtait à incendier les bois et à empoisonner les ruisseaux du Valois! Tout était perdu.

Le clair de lune de la Marne.

Qui dira la beauté de la nuit où tourna le sort et se dessina le prodige?

Il faisait la plus sereine des pleines lunes sur le plateau de Villacoublay qu'entourent les bas hangars des aviateurs, sombres nids des oiseaux de bataille. Toute la voûte du ciel était emplie d'un silence extraordinaire, d'un de ces silences qui semblent presque impérieux, tant ils surpassent en puissance toute voix, toute rumeur. Et le destin fixé était la clé de la voûte.

Il fallait se préparer à recevoir l'ennemi, et chacun avait sa façon qui tenait de l'élégance et de la crânerie, de la témérité et du sang-froid. Nous

l'attendions sur le chemin connu de 1870, à l'orée du bois de Meudon, dans cette enceinte de fenils et de greniers où est toujours inscrite la mémoire des zouaves tombés en combattant.

Le chenil de Dame-Rose.

La grange de Dame-Rose! Ce nom m'inonde encore l'âme de je ne sais quel parfum de vieille France, de « France la doulce ».

De longs murs blêmes, expressifs comme la pâleur des visages souffrants, accablés d'ennui comme ces témoins qui attendent depuis trop longtemps, couverts de plaies et de cicatrices comme ces nobles mendiants qui ne tendent pas la main mais se contentent de regarder. Des toits bas d'ardoises et de tuiles, débordant sur le crépi grisâtre qui n'a point de pensées, mais seulement une tristesse sans trêve et une vieillesse sans remède. Des portes charretières d'un rouge de sang caillé, hautes comme ces immenses voitures de paille ou de foin, et tournant avec peine sur leurs gonds qui vacillent dans les montants; des portes rouillées par les serrures qui ne ferment plus, pourries dans le bas par l'humidité de la terre dépourvue de seuil.

Pierres déjointes et verdies de la citerne à ciel ouvert où les eaux de pluies, stagnan' seen reflètent plus le fanon du bœuf, ne frissonnent plus au bêlement tremblotant de la brebis qu'elles ont baignée. Pré secret, pré clos et défendu, frère du cloître herbu et du cimetière sauvage, horizontal comme les morts qui dorment sans nom, tout mélodieux de musiciens invisibles, strié d'ondes claires ou obscures, au gré du vent qui le retourne comme plume ou pelage, azuré par l'ombre du nuage, foulé par le corps qui s'y repose et s'y imprime.

O Chiaroviso, un jour je vous dirai les aspects

divers de ma mélancolie en exil, dans ce livre que je commençai et que j'interrompis !

Je n'avais jamais senti plus mystérieusement la nature magique de mes chiens. Dans le grand chenil badigeonné de blanc, leurs yeux brillaient comme des charbons allumés sur la neige, merveilleusement. Quand ils entendirent les coups frappés soudain à la porte extérieure, tous bondirent de leur litière et se dressèrent contre les grilles en aboyant. La splendeur féline des dents surpassait encore celle des yeux. Dressés sur leurs pattes de derrière, la carène du poitrail contre les barreaux, le col arqué, les oreilles tendues, ils étaient des bêtes de combat promptes à l'élan et à la prise.

Un soldat accourait du poste voisin, pour annoncer le péril imminent et conseiller l'évacuation rapide du village. Mais nous avions appris le sourire de France et nous répondîmes avec ce sourire. Dame-Rose n'était plus défendue par les zouaves mais par une meute de soixante lévriers, par un bataillon denté. Nous n'abandonnions pas nos beaux compagnons : avec eux nous voulions attendre le fer et le feu.

Les chiens guerriers.

Nous clouâmes nos drapeaux aux piquets de la clôture, nous vérifiâmes les armes, nous distribuâmes une abondante pâtée, avant de nous disposer à veiller.

Au milieu de la meute sans laisses ni colliers, Donatella avait le visage joyeux et malicieux de qui prévoit les effets d'une ruse improvisée. A la lueur de sa lanterne, elle se penchait vers la fameuse Meg qui n'avait pas encore fini de lécher ses douze petits, tachetés, mis au monde le matin même. Avec une grâce enfantine, elle parlait à ses préférés qui la comprenaient et lui répondaient.

L'invincible Agitator flamboyait de ses yeux verts plus fous que jamais; l'insatiable Nut sautait comme un kanguroo, demandant sans cesse quelque chose à dévorer; le groupe démoniaque des chiens noirs, conduits par l'énorme Great Man, demeurait à l'écart, taciturne, continuant de se tenir aux aguets: ma douce Dorset couleur de miel, construite comme une petite harpe sensible, ne se départait point de sa délicatesse d'hermine qui craint de se salir; et votre vieille Delrosa qui, par égard pour la très rare noblesse de son lignage avait échappé au sacrifice accompli non sans déchirement par Marcel, votre vieille Delrosa levait son fin museau, anxieuse, essayant de voir avec ses pauvres yeux troubles.

Nous imaginâmes que nos chiens allaient être les précurseurs de ceux-là, par la suite si célèbres, qui sortaient de la limite des villages détruits et formaient une chaîne de défense autour des foyers encore fumants. Les garçons, en tenue de guerre, plaisantaient, rompant le biscuit carré, éparpillant sur les bancs les longues bottes de paille fraîche.

De temps en temps, quelqu'un prêtait l'oreille, croyant avoir entendu le trot d'une patrouille de uhlans.

Un vent vif parfumé par les feuilles de la forêt, et rafraîchi par le courant de la Seine, agitait au bout des piquets nos drapeaux latins. Parfois on entendait un fracas de camions sur la route de Versailles; et parfois le ronflement d'un moteur sous les hangars des hommes ailés. Et c'était ensuite de grands intervalles de silence radieux.

La lune était pleine. Un commandement de paix descendait du ciel serein. La mélodie de l'herbe fourmillante paraissait bercer les morts sans mémoire.

Les grenouilles de l'abreuvoir essayaient leurs notes intermittentes comme si elles s'efforçaient d'accorder leurs flûtes et leurs clarinettes pour le concert de minuit.

La Diane caucasienne.

Soudain, je remarquais l'ombre haute de ma compagne qui marchait, le long de la grange claire, de son pas rapide de Diane chasseresse aux cothurnes bien graissés; et un sentiment d'héroïque beauté dominait l'ironie de mon attente.

La jeune femme, dédaignant tout conseil de prudence, était prête à périr avec ses chiens admirables en défendant les murs de sa retraite. Ses dents brillaient plus encore que le blanc de ses yeux, illuminant son visage de bel enfant têtu. Elle se voyait déjà lançant avec son cri guttural la meute formidable contre les premiers envahisseurs apparus, et commandant l'étrange bataille dans la rougeur de l'incendie.

Comme je m'étais couché au milieu de l'herbe, entre Dorset et Agitator qui se pressaient à mes côtés, le museau contre mes aisselles, je l'entendais parler dans le chenil, allant d'un banc à l'autre, tel un capitaine en train d'exhorter ses fidèles. Je souriais à l'aventure qui, d'imaginaire, risquait de devenir réelle, estimant que la mort ne pouvait pas me prendre en une heure de plus singulière poésie, ni m'éteindre en une plus grande plénitude de vie.

Le cri d'un oiseau nocturne se prolongea dans le sommeil profond de la forêt.

Au-dessus du mur blanc, les chênes secouèrent légèrement la tête. Un fil d'herbe qui m'effleurait la tempe, sentit l'approche de l'aube et m'en avertit. L'âme la reconnut, avant l'œil vigilant, plus experte à distinguer une lumière d'une autre lumière.

Alors je me levai, et j'excitai mes deux lévriers à

la joute. Ils partirent d'un bond à travers l'herbe qui s'éclairait dans le sillon de leur rapidité. Ils semblaient la faucher de toute leur vigueur en lame de faux. Puis, ils coururent en rond, en volutes de plus en plus resserrées comme fait le vent quand il tournoie en moulinet.

La Diane caucasienne, haute et flexible sur ses cothurnes bien lacés, parut avec un autre couple, à l'extrémité de la prairie. Ce n'était pas sur le sang mais sur la rosée qu'elle s'avançait, ce n'était pas sur du rouge mais sur du vert. Elle ne portait pas sur le front, le croissant, mais la première heure du matin.

L'aube du miracle.

Comme les valets rappelaient les deux coureurs haletants et les attachaient afin de prévenir une rixe, l'autre couple fut lancé. Et ainsi toute la meute, deux par deux, fit son galop matinal dans l'allégresse du miracle.

A l'horizon, commençait la bataille miraculeuse. Un avion passait en ronflant au-dessus de l'enclos quadrangulaire, s'élançant vers la Marne, porté par les ailes blanches de la Victoire.

La danse pyrrhique.

O Chiaroviso, comment oublier cette veillée d'amour sur votre sol frémissant, et cette ronde sauvage — véritable danse pyrrhique — de mes « longs museaux »? Ne sentîmes-nous point, la svelte héroïne et moi, et nos compagnons foudroyants, ne sentîmes-nous point confusément la joie de la terre qui semblait devenue sonore sous le prélude du combat invisible?

Il y a, aujourd'hui, une condition singulière de notre sensibilité qui nous unit de nouveau à la

terre. Ces jours-là et les jours qui suivirent, j'éprouvai comme un sentiment eucharistique de ma seconde patrie. Je crus imiter, non pas en action mais en esprit, la communion de ces gens de pied flamands qui se mirent dans la bouche une parcelle du sol envahi, avant que de mener grand massacre de vos chevaliers.

Lorsque nous conduisions nos chiens en laisse, pendant des heures et des heures, à travers le labyrinthe de la forêt, souvent il nous arrivait de faire halte et de nous coucher sur le talus herbeux des allées, inclinant l'oreille comme pour surprendre le frémissement de la bataille. Nos lévriers s'étendaient près de nous, le museau allongé entre leurs pattes de devant, l'œil aigu et attentif sous la grâce altière de leurs oreilles disposées en parasol.

La meute aux écoutes.

Un grand silence régnait des racines aux faîtes. L'aguet de nos chiens semblait accroître la force de notre attention. On épiait la terre et le destin.

Tout à coup, les chiens bondissaient en nous donnant une terrible secousse et aboyaient, furieux, avec des élans de fauves, s'efforçant de se libérer des laisses. Ils avaient vu un levraut ou une belette traverser au loin la clairière. Debout, de toute la force de nos deux bras, nous retenions le faisceau des solides lanières qui se tendaient comme les rênes des chevaux durs de la bouche. En vain, enfoncions-nous les talons dans le sol et cambrions-nous les reins : nos bêtes furieuses nous entraînaient. La clameur féroce emplissait d'échos le sous-bois. Il semblait que plus rien n'eût de valeur, dans l'ombre, à part la blancheur de ces jeunes crocs prêts à saisir et à déchirer.

Plus rien n'avait de valeur à part l'action, à part

le combat à outrance, à part le sang inépuisable.

La fureur de la meute se communiquait à nos veines. Dans nos yeux, s'allumait la vision de la bataille désespérée au delà des bois, au delà des rivières, au delà des collines. Mon cœur criait d'angoisse vers ma première patrie, vers l'Italie encore sans armes et irrésolue.

Mais un jour advint que je fus, avec la plus impétueuse violence, non pas entraîné mais précipité dans la boue glissante, après une averse de septembre dont toute la feuillée ruisselait et scintillait encore. Les laisses étaient entortillées à mes deux poignets, et j'avais la ferme volonté de ne tolérer à aucun prix que mes lévriers partissent à la débandade eux qui, comme le vent, ne reviennent jamais plus en arrière et ne s'arrêtent qu'à bout de souffle.

Pareil à ces conducteurs de chars qui, heurtant la borne, sont projetés et traînés dans la poussière par leurs coursiers affolés, je me roulais dans le chemin détrempé, je me vautrais dans la fange rougeâtre, je labourais l'ornière avec mes pieds, avec mes genoux et avec ma tête.

Lorsque enfin secouru par une aspérité du sol, je parvins à refréner l'élan impétueux et à me relever, j'avais le visage tout barbouillé, mes gencives et mes narines saignaient, je ne sentais plus mes coudes ni mes poignets. Aidé par les garçons accourus avec mes jeunes chiens d'un an, tout aussi excités que les adultes, je me débarrassai des laisses emmêlées et je me libérai, pour tâter mon corps contusionné. Je riais de moi, et mon rire avait la saveur du sang et de la boue.

Le sang et la boue.

Ayant expédié la meute en avant, je restai seul

et m'assis contre le tronc d'un chêne, sur le revers du fossé.

L'aventure était ridicule, mais sur mes vêtements souillés de terre, sur mes mains sciées par le cuir, il y avait quelques perles rouges. J'avais dans la bouche une saveur de terre et de plaie.

Alors, la solitude ayant apaisé mon émotion, calmé l'instinct du jeu, je fus envahi par un sentiment grave qui, peu à peu, s'illumina de poésie. Absorbé, je laissais goutter sur moi le sang et sécher la boue. Ce fossé désert me faisait imaginer la tranchée terrible. Je sentais la présence de la mort dans tous les carrefours du labyrinthe sylvestre. Je sentais en moi le squelette prisonnier, enveloppé de chair redevenue argile. Je sentais, près et loin de moi, l'insatiable voracité de la terre et sa divinité.

La mère vorace.

L'une et l'autre avaient été oubliées par les hommes. Ils croyaient avoir vaincu la terre et l'avoir asservie. Par la rapidité, ils avaient aboli ses espaces, réduit ses formes, pour ainsi dire, à des fuites d'éclairs; ils avaient comme remanié sa diversité avec je ne sais quel nouveau sens titanique. Par des machines comparables à des myriades d'esclaves sans sommeil et sans faim, ils avaient foré les monts, creusé les mines, capté les sources, dompté les flots, détourné les fleuves, percé les isthmes.

Ne semblait-il point qu'ils l'eussent chargée de liens plus solides que ceux dont les Italiotes enveloppaient le plus antique simulacre d'Ops? Ne brillait-elle point derrière la charrue nouvelle, et plus docile que sous la conduite d'Homère, autour du bouclier d'Achille? Nous avions séparé notre esprit de son génie, comme le bêcheur, accroupi sur l'aire ou sur le seuil de sa maison et qui, le soir venu,

détache de ses semelles, à l'aide de son couteau, la glèbe écrasée. Et voilà que tout à coup, elle nous réapparaît en une sorte de révélation primitive, comme au pasteur des temps, debout sur la colline et tourné vers les points sacrés du monde.

Tout à coup, elle nous possède à nouveau, nous reprend la chair et le souffle, nous enduit de son argile, nous saisit dans son étreinte inéluctable, nous soumet à son amour dévorant, nous enivre d'horreur et de vertu, mêlant sa substance à notre courage, notre mort à son immortalité.

La guerre, au cours des siècles, ramena toujours les créatures vers celle « qui a une vaste et riche poitrine ».

Le guerrier d'Amasis devant Barcé, le Macédonien devant Thèbes, le Romain devant Thémyscire, le Gaulois contre César dans Avaricum, chacun d'eux respirait l'odeur de la terre, miraculeusement suspendu entre le berceau et la tombe, comme le fils de la troisième République dans sa tranchée de Champagne ou de la Meuse, dans les sables de la Flandre ou dans les forêts de l'Argonne, voué à la mère profonde « qui nourrit les jeunes hommes et les épis ». Mais cette guerre suprême semble refondre entièrement toutes les races en la matière originelle pour que leurs génies puissent enfin les repétrir dans le limon sanglant et les redresser avec un souffle plus vaste.

Les puys, les cols, les coteaux, les plaines, les berges, les dunes, les bois ne nous apparaissent plus comme des visions voilées d'air, mais comme des actions mystiques dont le rythme s'allie aux vicissitudes de la destinée humaine aussi étroitement que la justice et la force dans le corps à corps avec l'ennemi.

Au-dessus de tant de crimes, de tant de mensonges, de tant de hontes, plane pour nous Latins, je ne sais quelle pure magnanimité. Depuis les aurores les plus reculées, resplendit pour nous la noblesse de nos origines, avec les mêmes gestes et les mêmes signes.

Le ciel, sur notre bataille, est un temple aérien semblable à celui que l'augure traçait, au-dessus de sa tête, du septentrion au midi, à l'aide de sa crosse. Aussi, dessinait-il, sur le sol des aïeux, un temple de forme carrée, n'existant qu'en esprit, sans murs ni enceinte. Toutefois les limites en étaient inviolables. Et les armées, dans leurs campements de chaque soir, imitaient l'image du temple d'où elles avaient emporté avec elles les auspices.

C'est ainsi que je me représentais alors, que je me représente aujourd'hui les lignes idéales de nos vallées latines opposées aux tanières adverses. C'est ainsi que par nous, chaque boisseau de terre extraite est offert aux esprits qui la déifient et deviennent les Pénates du combattant.

Parmi les racines et les pierres, celui-ci retrouve, dans la profondeur compacte, la vertu de ses pères, ou même, sous le feu continu et le fer obstiné, invente la sienne, toute neuve. Son cri de victoire ou son appel à la rescousse, crevasse sur son corps l'enveloppe durcie qui étanche le sang de ses blessures.

Le harnois de fange.

En ces nuits de septembre, la bonne Jeanne, la Pucelle de Lorraine, bondissait sur le parapet, toute cuirassée de boue, toute armée de fange et s'écriait : « Las! Messire Jésus, que de sang de mes gens coule en terre! Pourquoi donc personne ne m'a-t-il éveillée? »

Il m'advint de voir pris, par dizaines, des cadavres terreux autour d'un pieu, droits, comme autour de la hache, les verges des licteurs; et je repensai à notre monnaie consulaire où le faisceau enveloppé de laurier se dresse entre un épi et un caducée.

En voyant un de vos jeunes héros bondir de la tranchée, couvert de boue, le visage pareil à une glèbe informe armée de dents et d'yeux, il m'arriva de répéter en moi-même la parole initiatrice : « Ensemble vous êtes-vous couchés, comme l'enfant et la mère, toi et la terre? »

A combien d'autres signes n'ai-je pas reconnu notre élection, Chiaroviso, ma sœur de France, au cours de ces semaines miraculeuses!

O vêpres sublimes, en ce domaine de la première race, sur le sol des martyrs et des rois, quand j'entendais les récits de la récente prouesse se succéder comme dans les laisses d'une chanson de geste, près des ruines de l'Abbaye cistercienne qui se souvient d'avoir abrité saint Louis! Un groupe de chevaux moreaux s'abreuvait au noir étang féodal où sur deux cygnes immobiles semblait se recueillir tout ce qui restait de candeur et de silence dans le monde en folie.

On entendait tonner le canon, au nord, dans la montagne occupée par l'ennemi; on entendait haleter comme un buffle énorme le char de fer embourbé dans le chemin creux; on entendait, en haut, le battement d'un avion français fendant la nue, marquant le rythme neuf du courage solitaire. Et le ciel, déchiré à l'est, avait la couleur du tendon « qui mis à nu dans la blessure, est pâle comme la perle ineffable ».

Oublierai-je jamais cette heure et sa beauté?

Les Zouaves de Palestro et les Chasseurs de Solférino, les vétérans de l'armée d'Italie ne me fixaient-ils pas du fond de ces jeunes prunelles? Le canon de Mélégnano ne tonnait-il pas à ma gauche, entre le cimetière et le pont?

Seule, la force de l'Amour mêlait une fois encore dans mon rêve, les deux sangs fraternels.

Sur les glaciers du Stelvio, sur les neiges de la Carnia, sur les pics des Dolomites, sur les escarpe-

ments du Monte Nero, partout, dans nos Alpes atroces, résonne aujourd'hui un chant puissant comme celui des Légionnaires : la voix même de Rome.

Ainsi, un jour, je crus reconnaître la cadence de votre vieille chanson carolingienne dans un chœur de vos soldats.

Connaissez-vous, ô Chiaroviso, un bourg que l'on appelle Longpont? *Pontelungo*. Il ressemble presque à une de mes petites villes ombriennes, entre l'ossature rompue de son église abbatiale et sa porte flanquée de tournelles hautes comme celle que tient sainte Barbe sur la paume de sa main.

Une citadelle sur la paume d'une main.

Son aspect trompait mon exil, de même que son souvenir aujourd'hui me rapproche de la seconde patrie distante.

C'était un dimanche de septembre, un peu trouble mais doux. J'assistais à la messe funèbre dans la chapelle étroite faite des quatre travées encore debout d'une salle ogivale qui longtemps avait servi de déambulatoire à la communauté cistercienne. Les soldats avaient rempli de rouge tous les bancs de chêne; mais comme la chapelle n'en pouvait contenir qu'un petit nombre, les autres se pressaient sur le seuil, occupaient tout le parvis, dans l'ombre des ruines.

De l'autel étincelant de reliquaires, l'abbé, à grande voix, dénombra les morts. Puis il célébra le sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur.

Et un chant s'éleva dans le crépuscule des vitraux lourds de plomb, un chœur grêle de femmes et d'enfants, un chœur hésitant que peu à peu renforcèrent les voix rauques des hommes et qui finit par s'amplifier en une invocation puissante. « *Kyrie*

La geste carolingienne.

eleison! » Tous les soldats chantaient dans la chapelle et sur le parvis, avant de retourner à la bataille, comme dans la très ancienne geste carolingienne. « *Kyrie eleison!* »

Même ceux qui attelaient les grands chevaux de trait, même ceux qui sellaient leurs bêtes ferrées de neuf, même ceux qui chargeaient les longs chars à six roues, tous entonnèrent le cantique saint, comme les compagnons du fils d'Ansgarde.

« Seigneur, dit-il, si ne me désarçonne la mort, tout ce que tu veux, je l'accomplirai.

» Quand il eut pris congé de Dieu, il leva son gonfanon et chevaucha par la France. Ceux qui l'attendaient s'écrièrent : Monseigneur, voilà grand temps que nous t'attendons.

» Lors, il parla ainsi : O compagnons, soyez consolés. Tant que je ne vous aurai faits libres, je ne me reposerai. »

Le même souffle épique me paraissait pousser les nuages qui se déchiraient contre les arcs-boutants de l'église morte, me paraissait agiter l'herbe sauvage sur les contreforts désormais réduits à ne plus soutenir que leur fierté solitaire. Je voyais trembler les esprits du vent dans la grande Rose, vide comme la bouche d'un masque sans voix. Des pans de murs étaient comme d'imminentes menaces. Des blocs informes, précipités dans l'abside, semblaient prêts à être taillés en sévères sépulcres.

Et, subitement, dans la Rose béante, comme dans un espace mystique, apparut, sculptée, la face de la Mort : non pas l'horrible femelle osseuse mais le beau génie mâle.

« Dieu soit loué! dit le conductier en voyant ce qu'il cherchait. »

Les soldats ne cessaient de chanter, prosternés dans le rouge de garance comme dans leur propre carnage. De même que la symphonie de l'orgue accompagne le psaume, obusiers et mortiers tonnaient contre la carrière escarpée, d'où peut-être étaient sorties toutes ces pierres afin de se rejoindre, ouvrées, pour la gloire du Seigneur.

On croyait aussi, par intervalles, entendre le halètement de la bête traquée, l'éboulement de la montagne au fond des précipices et des ravins.

« Dieu soit loué! et il s'avança, et il entonna un cantique saint. Et tous avec lui chantaient : « *Kyrie eleison!* »

« Kyrie eleison! »

» Quand on eut fini de chanter le cantique, commença la mêlée : le sang monta au visage, la sueur coula du front des combattants... »

Ensuite, du rebord de la route encombrée de camions chargés de blessés, exposés au feu des batteries ennemies, j'embrassai, dans un grand geste d'amour, la ville de Clovis dont on n'apercevait que la pointe des flèches.

C'étaient les flèches de Saint-Jean-des-Vignes. Elles dépassaient la colline qui masquait les murs. Elles semblaient être les extrémités sensibles de la ville cachée, sensibles comme les mains qui se tendent, comme les mains qui implorent sans se

Les deux flèches.

joindre ou avant de se joindre. Elles touchaient le ciel, mais là où le ciel est citadin, là où il est devenu humain, grâce à la respiration des maisons, des rues et des places. La force recueillie de la ville vivait en cet air palpitant où les pierres jointes et sculptées paraissaient assumer quelque chose de spirituel et de presque ailé. Même sous le tonnerre des mortiers, je pensais au chant de l'alouette gauloise. Je pensais à toutes vos cathédrales, à toutes les pierres de vos cathédrales que le chant éthéré de l'alouette semble avoir conduites des fondations aux faîtes, plus haut, toujours plus haut.

A présent, de ce talus, je sentais et mesurais le rythme générateur de la cité profonde, avec un sentiment presque filial, avec un instinct de race, avec une divination pareille à celle qui me révéla les esprits de Sienne, quand pour la première fois je traversai la désolation sublime de ses craies embrasées par le soleil couchant.

D'autres camions de blessés survenaient, s'arrêtaient. Le chemin qui conduisait à l'hôpital et l'hôpital lui-même étaient battus par l'ennemi, sans trêve. La chair sanglante était entassée, douleur contre douleur, fièvre contre fièvre. On n'entendait pas une plainte, pas une imprécation. Tous ces hommes me paraissaient beaux. Le visage de la France était sur chacun de ces visages. Là, en des reliefs d'os et de muscles était sculpté le destin le plus mâle. Les récentes blessures ne semblaient-elles pas les vieilles cicatrices du pays, ouvertes de nouveau et enflammées? Un sourire épanoui sur un visage pansé n'était-il point pareil à ce sourire printanier que le peuple vit s'entr'ouvrir sur les statues de ses cathédrales, construites avec le chant? Une

plaisanterie héroïque secouait d'un ondoiement d'hilarité soudaine tous ces bandages ensanglantés, avec je ne sais quelle fraîcheur qui dominait l'horreur à la façon d'une roseraie blanche et rouge.

La fraîcheur des blessures.

Quelqu'un dit : « De la carrière, ils bombardent la ville. » Alors la ville fut comme toute cette chair. Il me semblait entendre, au delà du coteau, battre son cœur intrépide.

Dans l'air sillonné par le fer et par le feu, la pierre des deux flèches dressées avait cette délicate couleur cendrée qui, de temps en temps, paraît changeante comme la gorge de la tourterelle. Je croyais les voir vaciller à chaque explosion. L'ennemi occupait avec ses canons les carrières mêmes d'où était sortie la pierre des maisons et des églises et des remparts.

Pour moi qui voyais les deux bras de la foi intacts, comme pour les blessés qui ne voyaient que la triste route barrée, la ville atteinte n'était pas seulement le siège vénérable de la première dynastie, la préférée du Mérovingien baptisé par saint Rémi, elle était l'image idéale de la ville édifiée par la race franque, de la ville agenouillée à l'ombre de sa cathédrale, construite par l'artisan et par le peuple comme un modèle de l'Ame et du Corps, comme un emblème du Ciel et de la Terre, comme un symbole du Paradis et de l'Enfer.

Je tendais l'oreille pour surprendre le son des cloches, pendant les arrêts de l'atroce grondement. Je tendais l'oreille pour surprendre le son de la gloire, l'éclat de toutes les gloires; je tendais l'oreille pour entendre la voix des siècles, pour écouter à travers les siècles la voix de l'amour, de la constance et de l'espérance.

L'Ange de l'Heure.

L'Ange qui veille au sommet du pilier, vêtu d'une tunique nombreuse qui ne semble pas des plis autour d'une forme mais des rayons autour d'une pensée, l'Ange qui porte l'heure solaire sur sa poitrine, l'Ange de vos cathédrales maternelles était monté au plus haut du ciel, prenait son essor entre les deux pinacles. Et l'instant inévitable était marqué par lui.

Un éblouissement soudain troubla mes yeux. Tout l'espace vacilla. La respiration de la cité profonde s'arrêta. Un silence humain et surhumain se fit à l'entour, se fit dans toutes les choses, comme à la minute où la foule assemblée sur la place publique se tait pour entendre la tête de l'innocent rouler de l'échafaud dans le panier du bourreau.

Le moignon.

L'une des deux flèches apparaissait, tronquée. La ville ne levait plus vers le ciel qu'un bras et un moignon.

Du rebord de la route je criai vers les chars.

Alors, toutes les blessures saignèrent pour cette pierre qui n'avait point saigné.

Ensuite, d'une autre hauteur, je touchai une douleur et une splendeur et un amour plus merveilleux encore. Je vis une autre cathédrale, la plus solennelle, celle des grands sacres, s'achever dans la flamme. Je vis la flamme, suprême artiste, conduire toutes les lignes de la pierre immobile à la perfection de la prière ailée. Les deux bras levés au ciel et disjoints, je vis la flamme les rapprocher.

Comme le silence de Soissons, le cantique de Reims était sans paroles. Les mille et mille et mille

hommes qui avaient extrait, taillé et assemblé ces pierres en chantant, entonnaient de nouveau leur cantique interrompu qui montait, hors du temps mesuré et hors du langage scandé. Ce n'était qu'une force ascendante comme la flamme. C'était la même force ascendante. La cathédrale touchait enfin le cœur du ciel.

La Cathédrale achevée par la flamme.

Née d'une aspiration vers la hauteur, née d'une imitation angélique, d'un besoin de vol et de chœur, la cathédrale exprimait une anxiété qui ne s'apaise jamais. Elle ne pouvait être conduite par les hommes jusqu'à son achèvement et ne pouvait s'achever elle-même. Aucune génération ne l'avait vue terminée. Le poids de la pierre, le poids du ciseau, le poids de la main conservaient une terrestérité invaincue. Le souffle des constructeurs ne réussissait qu'à tourner vers le ciel le feuillage des chapiteaux et les plumes des Anges de pierre. L'édifice était un désir arrêté au moment de se surpasser. C'était une masse enracinée qui enviait le nuage survolant.

Et voici que tout à coup, la flamme héroïque en reprenait et en développait le rythme premier. La pierre se mouvait, la pierre se libérait, la pierre montait dans le firmament. Tout son effort d'ascension était secondé par la flamme. De l'abside, des arcs-boutants, des voussures de ses portails, de tous les lieux de gloire, les ailes se déployaient, les Anges s'envolaient dans le feu. Et, dans le feu, d'autres Anges se créaient et suivaient le même vol. Le mystère de l'Ascension, enfermé dans la cathédrale, n'était plus révélé par le verbe mais par l'acte. La Cathédrale était sans toit, comme le monument près duquel Marie se tenait assise, éplorée, alors que

les messagers vêtus de blanc, lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu? »

La Cathédrale était flamboyante de résurrection et l'âme de la France était là, debout, comme le ressuscité.

Ensuite, il m'arriva d'approcher du temple sublimé. Sa nouvelle beauté me stupéfia comme une apparition soudaine. L'incendie était alors éteint mais les flammes lui survivaient comme les esprits de la musique se manifestent dans le silence qui suit l'harmonie.

« Magnæ ossa parentis ».

Elle était jeune et entière, car toutes ces blessures la proclamaient invulnérable.

Elle n'était que pureté, comme au temps où sa première pierre fut posée dans le sol, comme au temps où elle vivait seule, dans l'air et dans l'esprit du peuple créateur.

Les siècles l'avait chargée de mille choses vaines et étrangères; de toutes choses vaines et étrangères voilà qu'elle était purifiée.

Les grands piliers semblaient retournés à la nature sacrée, étaient redevenus des rocs à frapper pour en faire jaillir des sources cachées.

Les verrières ne conservaient plus que leurs plombs noirs, comme les feuilles consumées par l'automne ne conservent plus que leurs nervures; mais les plombs dessinaient des images de ciel, là où étaien encastrées des images de verre.

Les sept et sept arcs-boutants me paraissaient plus gigantesques, dans leur effort d'étreindre une vie extraordinairement puissante et de la soulever.

La tour, brûlée par l'incendie, avait la couleur que prend la chair des martyrs lorsque dans le martyre elle se divinise. Elle souffrait et chantait comme les confesseurs de la foi.

A un chant déjà entendu, se mêlait un chant inouï.

Devant le Baptistère de Clovis, la tribune du *Gloria* était déserte où les clercs avaient coutume d'entonner leur hymne, le dimanche des Rameaux. Mais elle était occupée par je ne sais quelle attente, presque visible, pareille à ces draperies dont on décore la galerie où paraîtra celui qui va bénir ou annoncer.

Je dirai peut-être, plus tard, tout ce que je vis et compris et interprétai dans le temple non pas en ruine mais restitué à la grâce, pour le Sacre futur.

Aujourd'hui, je ne dis qu'un mouvement de mon inspiration.

Je regardais les nuages cendrés se déchirer aux pinacles des contreforts et courir vers l'est comme des bataillons envoyés à la rescousse. Dans la tour incendiée, la tête d'une statue brûlée s'éparpilla comme au vent le duvet d'un chardon; elle se dissipa, se perdit dans l'air; et je fus couvert d'une fine poussière, comme d'un peu de cendre pâle.

Je me tournai vers l'immense Crucifix, tout rouge encore de l'incendie et comme arraché de la gaine de ses membres pour ajouter au supplice, tant ses veines et ses muscles étaient apparents. Je le vis sans crâne; il n'était plus hérissé d'épines, mais surmonté d'un long clou rouillé, plus cruel que les trois autres enfoncés dans sa chair.

Le parvis était désert. L'air fumait sur les murs noirâtres des maisons brûlées. L'obusier brutal tonnait et hurlait. J'entendis un long fracas. Le gardien

parut sur le seuil du grand portail et m'appela. Un chœur avait attendu les grandes orgues, avait tué le grand corps sonore. La forêt des tuyaux, cependant, paraissait immorte. Ce n'était pas ainsi que le chant des constructeurs pouvait être étouffé. Je ramassai un éclat de ce bois imprégné d'harmonie et je prêtai l'oreille.

A droite et à gauche du portail, de solides palissades recouvertes de sacs de sable protégeaient les rangées de belles statues. En me penchant, j'aperçus la lumière qui passait par les interstices comme par les crevasses d'une caverne naturelle. Et soudain, il me revint à l'esprit une de mes imaginations de jadis qui m'avait fait reconnaître la figure de l'Ulysse dantesque dans une de ces statues barbue et coiffée d'une sorte de bonnet marin. Je me rappelais le vigilant courage de sa face et sa bouche sinueuse mais ferme que les boucles de la barbe laissaient libre : bouche digne de proférer l'« orazion picciola » l'oraison brève.

L'Ulysse de Dante.

> Considerate la vostra semenza :
> Fatti non foste a viver come bruti...[1]

Submergé par une onde de tristesse, je me sentis de nouveau exilé et discordant. La solitude se fit plus dure que le fer, me comprima les côtes comme un engin de torture.

Je fermai les yeux, et ma patrie oublieuse mais inoubliable prédilecte mon cœur un relief plus puissant que le relief de mon autre simulacre. Et mon cœur étant plein de pitié, de remords, de regret, de

1. Considérez votre origine :
Vous ne fûtes point faits pour vivre comme des brutes.

reproche, de fureur, de honte, de supplication, de dévouement, de présage.

Considerate la vostra semenza...

C'était bien là le vers éternel qu'il fallait graver au front de l'orgueil latin. De l'autre côté, il y avait les brutes avec leurs ignominies. Et voilà que leur insulte n'avait pu détruire la beauté construite par la volonté créatrice. Une telle beauté s'était faite plus altière et plus haute, comme toute créature royale qui s'élève au-dessus de l'outrage.

Il y a une superstition de la beauté. Je la possède. Puisque la cathédrale me semblait ainsi plus pathétique et plus pure, il était donc vraiment nécessaire qu'elle s'allégeât, dans la ruine, de tant de pierres profanées, altérées, restaurées, remplacées et que, pour une destinée mystérieuse, elle conservât seulement ses signes les plus nobles.

« L'Ulysse de Dante est-il sauvé? » demandait mon angoisse à mon cœur. Mais déjà je connaissais la réponse du dieu intime. Ce qui est tout à fait beau ne périt pas.

Le soir de l'incendie, les flammes, en se rapprochant, imitaient les deux arcs de l'ogive. A présent, mon imagination me représentait le feu partagé en deux cornes, le double bûcher où se consomme le martyre des deux compagnons.

O voi che siete due, dentro al fuoco! [1]

Dans mon esprit, chaque syllabe prenait un sens nouveau, plein de significations actuelles. Le Livre de ma race ne serait-il plus lourd d'oracles, au gré de chaque interprète?

1. O vous qui êtes deux au milieu d'un seul feu!

De la statue élue, brisée ou demeurée intacte, ma superstition voulait tirer l'auspice de ce qui était dans ma foi, dans mes vœux et dans mon impatience.

Alors je me glissai entre la palissade et le soubassement, je me courbai dans l'ombre des sacs, palpant la pierre avec des mains chargées d'âme, comme celui qui, dans les ténèbres, espère découvrir un être cher au milieu des moribonds et des morts. Par les interstices pénétrait, çà et là, une lueur qui révélait le bas d'une robe, un coude replié, deux pieds joints.

Il y avait là comme l'humidité de la tranchée récemment creusée, le mystère du chemin couvert, l'encombrement tumultueux de l'ouvrage défensif, élevé pour boucher la brèche.

Je donnais de la tête, tantôt contre une poutre, tantôt contre une moulure. Je m'arrêtais, à tout moment, saisi de répugnance comme celui qui craint de marcher sur un cadavre ou de faire rouler un crâne. Enfin, en m'agrippant, je crus sentir sous mes doigts les plis du sayon marin.

Alors je m'efforçai d'élargir le soupirail entre deux sacs, palpitant comme l'enseveli vivant qui a soif de lumière.

Je me retournai dans l'étroit espace, aiguisant ma vue. Avec le tremblement de celui qui déterre un chef-d'œuvre enfoui, je découvris la bouche fermée aux angles relevés qui ne sourit pas comme les lèvres sourient, mais comme sourit la pensée.

L'effigie de l'Ulysse dantesque, de l'exemplaire héros tyrrhénien, était intacte; et il semblait épier, en silence, par la fente que j'avais ouverte entre les deux sacs de sable, tranquille et résolu, comme

dans le ventre du cheval de Troie. A peine avait-il, au genou, une éraflure, blanche sur la patine brune.

« *Ale al folle volo!* Des ailes au vol fou! » s'écria mon cœur sans voix. Le présage était favorable. Les deux cornes de la flamme antique devaient se rapprocher.

Un leste Ulysside allait défaire la Circé rugueuse et son troupeau.

Mais je suis en grâce auprès de vous, ô Chiaroviso, pour une attention plus douce.

Marcel, dans les tout premiers jours de la guerre, avait déjà fait ses adieux aux choses les plus chères. Il avait déjà conduit à la réquisition sa belle monture de chasse, la fidèle compagne de ses promenades et de ses rêveries, née pour porter les songes d'un poète à travers les blondes campagnes, le long des ruisseaux flexibles du Valois. Il avait déjà sacrifié ses chiennes, à l'exception de la vieille aveugle, Delrosa, réfugiée dans les granges de Donatella; il les avait prises lui-même en laisse pour les donner à la mort, joyeuses pourtant et bondissantes; il avait lui-même couché les nobles corps l'un à côté de l'autre, dans la fosse creusée au milieu de la forêt; et il était revenu par le sentier, la tête basse, avec les colliers vides et les laisses molles.

Mais l'heure de plus cruels sacrifices avait sonné. L'invasion des Barbares semblait irrésistible : la forêt royale de Compiègne à moitié détruite, la délicate et pensive Senlis, mise à sac, les rues de Chantilly, gémissantes et grinçantes sous les camions et les chariots, la beauté vivante de Sylvie, blessée et outragée!

Sylvie menacée.

Je savais combien saignait le cœur de mon ami, là-bas, dans les tranchées de Lorraine. Hélas! la puanteur de la horde immonde avait infecté l'air argenté de l'Ile-de-France, chassé de leurs retraites ombreuses les abeilles et les biches.

Je savais par quelles racines, sensibles à l'égal de ses nerfs, il était attaché au pays qui avait vu sourire Madeleine de Savoie et Marie Félicie des

Ursins, comme il aimait la terre dessinée selon le style du grand Condé, gagneur de batailles et protecteur des Muses; je savais à quel point lui était cher le beau domaine de vénerie où le lévrier blanc de Henri IV s'était accouplé aux chiennes du connétable Anne, pour produire les plus héroïques de tous les petits chiens.

Marcel aurait pu répéter en souriant :

« *Uni Condæo dum placeam, satis est.* »

Il disait : « Certes, le fusil ne me pèse point, et il m'importe peu de rester, des jours et des nuits, enfoncé dans la boue jusqu'aux genoux. Mais je ne sais pas vaincre mon angoisse si je pense à ma maison, à mes livres, à mon pavillon solitaire dans mon jardin. Notre sol fut-il, lui aussi, piétiné, insulté, souillé? Quelle étendue de forêt ont-ils brûlée? et, dans le château, qu'auront-ils abîmé ou dérobé? Mon cœur se tord si je pense à mon beau Valois profané. Oui, la petite patrie nous tord le cœur si la grande nous soulève l'âme... »

Je revis ses larmes dures dans ses yeux courageux. Je partis sur ma voiture rapide, dévorant les routes encore bouleversées par la bataille. Je traversai les campagnes retournées par la tranchée creusée à la hâte, semées de bouteilles vides, de projectiles qui n'avaient pas éclaté, les campagnes toutes bossuées par places, de tertres récents, hérissées de croix grossières et rendues plus lugubres encore par les charognes des chevaux qui toutes dressaient en l'air l'une de leurs jambes de derrière, soulevée par le ventre ballonné — geste horrible répété de plaine en plaine jusqu'à l'horizon.

« La maison de Chiaroviso! La maison de Sylvie

la Romaine, la forêt, le parc, le jardin, l'étang, la fontaine! »

Le soleil avait mis en déroute les nuages, tout comme les beaux régiments bleus et rouges avaient mis en déroute les hordes grises.

Soudain, les bois s'attiédirent et embaumèrent. Je sentis la gorge chaude de la seigneurie de Chantilly, au point que je crus presque la caresser. Mes yeux cherchèrent des troncs abattus, des murs écroulés.

Rien n'avait souffert. Tout paraissait tranquille et sûr.

Le château était toujours tel qu'il plut au duc d'Aumale : « un cygne dormant sur l'eau ». La ville était plus douce, plus taciturne que jamais. Son silence me toucha le cœur, ainsi qu'une harmonie atténuée. Certes, aucune serre rapace n'avait volé le divin petit panneau où Raphaël, jeune homme, peignit les Trois Grâces.

La maison épargnée.

« La maison de Chiaroviso! » Épargnée, intacte, elle reposait paisiblement sur son pavé; et l'on sentait, à sa fraîcheur, que son jardin lui servait d'éventail.

Tout d'abord, la jeune femme de la boutique voisine me parla avec la gentillesse que devaient avoir les gouvernantes des canaris de madame la Princesse de Condé. Puis, vint m'ouvrir la vieille cuisinière devenue gardienne, une figure hardie et rusée, portant la meilleure estampille de province et qui, en d'autres temps, avait bien dû préparer quelques-unes des truites et des carpes que le connétable Anne se plaisait à pêcher de ses fenêtres.

Je revis le vestibule clair; je caressai les lévriers

survivatns et qui n'avaient perdu que la forme de leurs muscles; je rendis visite aux livres bien rangés dans le pavillon studieux; j'entrai dans le salon familial où, certain soir de juillet, après la course des poulains de deux ans, Marcel m'avait montré sa capote bleue et son képi de fantassin. Dans tous les coins de la maison maternelle, les petits dieux domestiques respiraient bien à l'aise.

Alors, je vous envoyai le message consolant et j'emportai une feuille de lierre, de notre lierre vivace, tenace. « *Nec recisa recedit.* »

Automne pluvieuse et froide; fumante récolte dans le thym démesuré; heures d'attente et d'incertitude — sans fin.

Le troupeau malade.

L'enclos solitaire de Dame-Rose fut réquisitionné, rempli de bétail destiné à l'abattoir, converti en un sinistre cloaque noirâtre sur lequel se prolongeaient les mugissements des animaux malades de la fièvre aphteuse. Dans la prairie d'entraînement, plus une fleur, plus un brin d'herbe, mais un mélange nauséabond de bouse et de fange où les bœufs et les vaches enfonçaient jusqu'au ventre, faméliques, desséchés, squelettiques, à tel point que, le soir, nous croyions voir, sur le tas, fumer la fièvre.

Les granges étaient pleines de bêtes moribondes, couchées sur la paille, dans le noir et dans la puanteur. De temps en temps, un rai de lumière pénétrant par l'ouverture d'une porte lamentable, éclairait deux naseaux couleur de chair morte, deux yeux troubles aux longs cils blanchâtres, un flanc creux et tacheté, l'os arqué d'un dos fauve, les mains velues d'un bouvier en train de traîner par la queue une bête expirante.

Les « longs museaux » ne connaissaient plus leurs jeux matinaux, leurs fantaisies et leurs folies, sur le terrain moelleux, entre les murs dorés de soleil ou azurés par l'ombre. Ils étaient toujours conduits en laisse par les sentiers de la forêt, jaunes de feuilles, et par les campagnes abandonnées où de noirs escadrons de corneilles croassaient, au-dessus des tas de fumier couleur de noisette comme la croûte du pain chaud.

Ils allaient au pas, à contre-cœur, tristes sous leurs manteaux de pluie, avec les muselières bien

serrées; souvent ils grinçaient des dents, irrités l'un contre l'autre, lorsqu'ils se gênaient, flanc contre flanc, trop nombreux dans la main de rares garçons inexpérimentés, — car les bons valets, eux aussi, étaient partis pour la guerre et s'étaient accoutumés à bien d'autres aboiements.

Dans le parc aux lièvres, plus rien ne restait, à part une pauvre hase boiteuse qui, malgré tout, creusait la terre au pied du mur et sautait obstinément vers les morceaux de verre plantés sur la crête, espérant échapper par-dessus ou par-dessous.

Après-midi d'octobre désolés, sur le vaste bourbier, quand, aux mugissements du troupeau infect, répondaient les hurlements lugubres des chiens accablés par l'ennui!

Nous nous attardions dans l'infirmerie, sur les sièges de bois grossiers, après avoir recousu un peu de peau déchirée dans une rixe de banc, après avoir soigné une claudication tenace ou badigeonné une gueule enflée. Nous restions là, pour reprendre cœur, avant de sortir et de revoir l'horrible épidémie, avant de traverser le champ d'ordure avec nos gros sabots.

Nous écoutions la monotonie de la pluie, en regardant la lumière qui se mourait dans les vitres de la fenêtre haute. Les quatre parois blanchies paraissaient contenir un silence presque solide. Les derniers sacs de biscuits étaient entassés dans un coin, tout en miettes et peut-être corrompus, car aucune côte, aucune arête ne forçait la toile brune. Une odeur de rance se mêlait à l'odeur de la teinture d'iode. Des flocons de ouate nageaient dans une cuvette teinte de sang. Des bandes de crêpe, effilochées et tachées, traînaient de tous côtés, sur le sol.

Une grosse mouche bourdonnait à l'intérieur de l'armoire entr'ouverte des médicaments. Chaque chose instillait la mélancolie en notre cœur pesant.

Dans une accalmie de la pluie, nous entendions parfois, à l'improviste, une hirondelle attardée, jeter en rasant la fenêtre un cri qui nous traversait l'âme. Nous ne pouvions plus résister à notre tristesse.

Nous nous levions, nous sortions.

Les chiens devinaient et bondissaient sur leurs bancs en aboyant, désespérés. Les abois et les meuglements faisaient un sinistre chœur dans le grand enclos bourbeux. Pour avoir une trêve, nous gagnions, en fuyant, la route de Versailles.

Là, certain soir, nous rencontrâmes un chariot qui ramenait les restes d'un avion précipité : des ailes cassées et en lambeaux, une hélice brisée, un moteur faussé, souillé de boue. Une seconde voiture passa, rapide, sous le reflet jaune du crépuscule, emportant deux corps inertes et ensanglantés. L'un des deux était presque informe.

Les brebis et l'hirondelle.

Une autre fois, vers le coucher du soleil, dans le champ inculte qui va de la limite du bois au mur d'enceinte, je vis un troupeau parqué, entouré d'un filet aux larges mailles et je pensai à un repos de bergers sur ma terre des Abruzzes. Les brebis rapprochaient leurs museaux, confondues en un vaste amas laineux, sentant déjà la nuit. Mais au-dessus du troupeau tournoyait un vol éperdu d'hirondelles.

C'était un noir tourbillon d'angoisse avec quelques blancs éclairs. C'était les hirondelles effrayées par le fracas de la canonnade, repoussées par les clameurs de la bataille et qui n'osaient franchir la la ligne de feu. J'en avais déjà vu beaucoup trem-

bler sur les fils du télégraphe ou tomber demi-mortes sur le revers des routes sillonnées sans cesse par les ambulances. Mais celles-là, plus que les autres, m'attristèrent.

Elles volaient bas, rasant les dos laineux pour sentir la chaleur du troupeau compact, pour becqueter les insectes dans les toisons grasses. Elles avaient froid, elles avaient faim, elles avaient peur, et leur grâce mélancolique semblait toucher le cœur désert de l'automne.

Elles n'osaient pas s'élever, ni s'orienter, ni se risquer à partir. Elles redoutaient le soir, elles redoutaient la nuit. Elles étaient condamnées à périr dans l'Ile-de-France, à pourrir comme les feuilles, à ne plus revoir les contrées sereines. Et elles tournaient, tournaient sans trêve dans la tiédeur qui montait du troupeau recueilli.

Les brebis ne bougeaient pas, ne levaient pas le museau. Elles demeuraient silencieuses, attendant la nuit patiente dans la sécurité de leur filet. Une hirondelle, de temps en temps, se prenait dans une toison, se débattait quelques instants, noire et fourchue sur la masse blanchâtre; enfin elle se dégageait et se reprenait à voler en rond.

Je m'approchai avec précaution. Une d'elles s'était embarrassée dans le filet et ne parvenait pas à se délivrer. On entendait son appel qui dominait les mille cris de la troupe désespérée.

J'accourus alors, pour l'aider. Sans lui faire mal, je retirai du piège improvisé les petites griffes sauvages. Je la tins, palpitante, dans ma main. Elle était toute cœur et plumes. En me voyant tout près, la ronde s'était élevée en l'air. Je fis un vœu dans ma tristesse secrète, et donnai la liberté à la

messagère. Celle-ci, comme si je lui avais infusé un courage soudain, partit vers le sud, telle une flèche que j'eusse lancée de mon arc invisible. Elle fut la conductière; car toute la compagnie la suivit à l'aventure, sans un cri.

Alla-t-elle se prendre dans les voiles de la nuit, avec la première étoile? ou réussit-elle à franchir l'obstacle tumultueux et à retrouver la trace de l'espérance?

O Chiaroviso, en ce matin de mai finissant, lorsque me fut annoncée votre visite inattendue au blessé, dans la première surprise, ayant entendu crier une hirondelle près du balcon vénitien déjà fleuri de jasmins, je m'imaginai que c'était justement celle du parc tenue par moi dans la main, telle fut la force de vie qui me revenait de là-bas, de la contrée de Dame-Rose, de la plaine limitée par la route de Versailles et les bois de Meudon!

Aussitôt, mon matin de convalescent fut agité par les fantômes de la vie énergique au grand air, sous le ciel couvert ou serein.

L'araignée noire.

Du geste habituel, je soulevai le bandeau de mon œil blessé, afin d'observer la triste araignée noire qui a tendu là son cruel réseau. Elle en occupait toujours le centre, avec son ventre rond, et les petites soies n'étaient ni moins rares ni plus pâles. Mais il me sembla que mon corps, vaincu par mes motionnaires affectueux, en treize semaines de soins, était tout d'un coup envahi par l'ancienne inquiétude musculaire. Je sentis sur mon visage à demi aveugle, passer la brise piquante des matins d'entraînement, alors que la vigueur animale se communiquait à mes jarrets et à mes reins. Je sentis ces mêmes actes, ces mêmes efforts, exciter de nouveau mes nerfs affaiblis, comme si quelque vertu magique opérait en moi une soudaine guérison et me transportait sur l'herbe rase au milieu de mes chiens joyeux.

Les cris lancés d'une extrémité de la prairie à l'autre extrémité où le garçon détache le couple qui part au signal, brûlant le sol comme une double

flamme, pour se jeter enfin à mes pieds, se rouler dans le gazon ou bien y creuser un sillage avec la carène aiguë du poitrail. Les poursuites et les essoufflements pour apaiser les rixes qui, à peine interrompues, recommencent plus loin. Les déchirures du flanc, du cou, de l'oreille. La plainte du blessé soulevé à deux bras et transporté à l'infirmerie comme un petit enfant qui a du bobo. Le jugement anxieux du dernier galop, la veille de la course; l'examen minutieux des muscles, des tendons, des pieds, de la respiration; puis, le lévrier entre les jambes, les longs et savants massages qui descendent des durs faisceaux des reins aux masses formidables des cuisses, faits avec des mains souples mais vigoureuses, naturellement destinées à ce métier qu'on apprend mal; et la force magnétique communiquée graduellement, pareille à celle que le grand virtuose communique à la sensibilité de son instrument; et l'orgueil de reconnaître dans le champion préféré la structure sublime d'un stradivarius, et la joie de se sentir un peu le luthier de cette perfection vivante. Les pâtées substantielles de viande rouge haché, données par portions exactes, de ma propre main, assez habile pour ne pas se laisser prendre une pare de phalanges par la voracité qui d'abord engloutit avec les yeux, ensuite avec la gueule. La visite nocturne, d'un banc à l'autre banc; l'effleurement léger pour m'assurer que la truffe noire ou clair du nez est bien froide, signe de la santé tranquile; le retournement de la litière écrasée; les couvertures ajustées, rattachées; la surveillance attentive des courants d'air et des lanternes suspendues; la tendre caresse au favori; et dans notre cœur l'augure de la victoire.

Scrivi che quivi è perfecta letitia. « Écris que c'est là, parfaicte liesse. » Le réveil impatient, le jour du concours; l'inquiétude nerveuse sur les bancs de ceux qui savent déjà qu'ils vont courir pour avoir vu, accrochés aux grilles, les beaux manteaux de cérémonie reconnaissables à leurs trois anneaux d'or et à leurs trois flèches d'argent; les soins minutieux, les frictions toniques à l'aide de baume blanc; l'examen des pieds entre les doigts et l'ablution tiède; la pâtée excitante et légère; la courte promenade dans la cour pour la commodité du ventre; un coup d'œil, peut-être utile, en souvenir des antiques aruspices. La toilette des concurrents choisis, rendue difficile par leur frénésie, au milieu de la clameur, des élans désespérés des prisonniers; la précaution apportée à la distribution de nos chiens aux entraîneurs qui les installent dans les automobiles fermées et qui les surveillent; la jalousie de tous les autres contre les favoris que je prends avec moi dans une voiture plus confortable. Ma peine et ma tendresse pour leur tremblement continu, pour leur angoisse, pour leurs regards de bêtes implacables ou de courtisanes amoureuses. Leur manie de se coucher sur moi, de s'insinuer derrière mon dos, de monter sur mes genoux, de me souffler au visage, à travers leur muselière. La communion profonde par le contact et par l'imagination, entre leur générosité et la mienne, entre ma confiance et la leur, entre nos deux attentes.

« Scrivi che quivi è perfecta letitia ».

Scrivi che quivi è perfecta letitia. L'arrivée sur le champ de course, la prudence pour modérer le bond de la descente, le regard lancé aux rivaux, le pas onduleux des couples, dédaigneux sous l'élé-

gance princière des manteaux de la meilleure façon. La cruauté qui tout à coup s'allume dans les prunelles dardées, quand apparaissent les hautes nattes de paille qui entourent le parc des lièvres de Hongrie. L'entrée dans l'abri en bois à deux compartiments dont l'un est rempli d'œufs, de baumes, de drogues, de boissons, de linges et de laines. Le premier tintement de la cloche qui annonce la première course; le battement unanime des cœurs chez les animaux à deux pieds et à quatre pattes, devenus presque frères, le nom de mon chien crié sur la ligne de départ où brille le gilet rouge du sliper. Le passage solennel du champion devant la file des connaisseurs adossés au parapet du champ de course; mes efforts pour conserver un visage tranquille, à la cime d'une ardeur et d'une anxiété de jeu qui me travaillent ainsi qu'une passion indomptable; la remise du favori à l'homme qui lui enlève délicatement la couverture dans le sens du poil, le pousse pour le mettre à l'alignement du rival déjà prêt, l'entoure avec la laisse résistante pour mieux le retenir, au premier départ incertain du lièvre sur le pré. Puis, la précipitation, les bonds du couple qui n'est plus que des yeux et des dents, mal contenu par l'homme qui en courant le retient encore; le déclic du ressort qui ouvre les colliers et donne le champ aux coureurs; le décochement de la rapidité, de l'agilité, de la férocité, de la beauté, de la mort, de tout ce qui place l'esprit de la lutte au sommet du monde. Le spasme de mon cœur, la contraction de tous mes nerfs, sous la domination de mon visage impassible; le souffle de la résistance et du courage, communiqué à travers l'espace par mon immobilité silencieuse; le regard fixe qui n'aban-

donne jamais ni les chiens, ni le juge, ni les hasards. Enfin, la proie saisie en l'air tandis qu'elle fait son dernier crochet; la queue du tueur, tendue et rigide, agissant, dans un prodige d'élasticité, comme le gouvernail d'une barque virant de bord; le gémissement du lièvre, semblable au son d'un hautbois fendu, dans le silence de l'air gris; notre course vers le vainqueur, avec le collier, avec la laisse, avec le manteau; les premiers soins à la bouche et à la gorge pleine de sang et de poil; les paroles en argot de chenil, murmurées dans l'oreille dressée, vibrante; la rentrée superbe dans l'abri; l'examen, fait à genoux, de tous les membres; le cordial versé à la cuiller; le réconfort magnétique qui se donne avec la paume de la main et la douceur de la voix, en attendant la seconde épreuve.

Scrivi che quivi è perfecta letitia.

Toutes ces choses, ô Chiaroviso, ô Nontivolio, s'en revinrent vivre dans ma vie, avec les efforts, avec les élans, avec les rythmes, avec les mouvements brusques ou légers qu'elles comportent.

La vigueur de l'homme sain surgit de la langueur du blessé.

Arrachant le vil bandeau, j'allais presque crier : « Donnez-moi mes bottes bien graissées! Donnez-moi mon grand fouet! Donnez-moi ma pelisse grise! »

Était-ce un matin de courses? un matin âpre de février? Les hommes, la guerre finie, reprenaient-ils leurs jeux sévères? Avions-nous acheté, en maîtres, dans la Hongrie, les grands lièvres rougeâtres à la longue haleine? L'approvisionnement de notre parc faisait-il partie du butin? M'était-il arrivé un couple

de lévriers illustres pour les prochaines épreuves? Chiaroviso et Nontivolio n'étaient-ils point leurs noms?

Les gloires du chenil de course, elles-mêmes s'italianisaient!

Heureux présage!

O mon amie! je mets encore ceci parmi mes rêves de blessé que j'avais coutume de transcrire, dans l'obscurité, sur des listes de papier étroites et sibyllines, non sans quelque sourire dans le supplice.

Les pèlerines alliées.

Vous et votre svelte compagne Nontivolio, vous ne m'apportiez pas seulement les souvenirs de Dame-Rose, mais le souffle de Rome toute palpitante dans l'anniversaire de pourpre; mais l'odeur antique et neuve de la villa Médicis, de la villa d'Este, de la villa Mondragone; mais, sur fond de jardins et de ruines latiales, vos images de chasseresses dessinées par Benvenuto pour sa Fontaine-Belleau.

Voyage d'alliées, pèlerinage de reconnaissance et de foi, vœu d'amour et promesse de fidélité, fraîche recherche d'harmonies.

Voici Chiaroviso qui, en robe blanche et courte, appuie le bras contre la margelle d'une fontaine, en la villa Torlonia, laquelle pour la grâce de ce geste lui appartient.

Voici Nontivolio qui, dans la villa Adriana, le long de la sublime nudité d'un mur, laisse courir son élégance alerte, rivale de l'élégance même des danseuses peintes sur les stucs des Thermes.

Voici Chiaroviso qui, là, vêtue de sa tunique lisse, bordée d'une grecque, écarte les bras dans un entrecolonnement et touche avec la pointe de ses mains étendues, les deux colonnes striées, sachant combien sa robe, sans un pli, met en valeur les cannelures.

Voici Nontivolio qui sait, avec la volute de ses cheveux, contourner ses yeux glauques, en souvenir d'Athéna quand elle se posait sur la tête le casque nommé aulopis par les Grecs; la voici dans la villa du Belvédère, contre la balustrade de travertin,

attentive à contempler la campagne romaine jusqu'à la mer Tyrrhénienne et les collines de Tivoli et la Sabine et le Soractès d'Horace.

Voici Chiaroviso qui, posant son pied cambré sur le neuvième gradin du théâtre de Tusculum, murmure le plus mélodieux de tous les vers de la divine *Bérénice.*

O mes sœurs de France, en chacun de ces lieux inoubliables, vous vous accordâtes facilement avec leur génie et vous sûtes composer une harmonie latine, tout comme moi qui ne me sentis pas étranger — durant les jours de fer et de feu — à Soissons, à Reims, à Senlis, à Chantilly, parmi les forêts et les rivières du Valois. La grâce de Sylvie, l'ombre de Marie Félicie des Ursins, vous accompagnait entre les statues et les vasques des villas romaines.

L'ombre de Marie Félicie des Ursins.

Et certes, avec vous, elle repassa les Alpes et s'en revint dans sa maison reflétée par l'étang; peut-être aujourd'hui, se reprend-elle à jeter l'hameçon dans les eaux tranquilles du vivier, entourée de ses femmes et son cerf blanc étendu à ses pieds. *Legato son perch'io stesso mi strinsi.* « Lié suis pour ce que me liai. »

Survenues dans la ténébreuse Venise de guerre, dans la Venise des belvédères fortifiés et qui n'était plus tenue éveillée par les chansons voguantes mais par le cri des sentinelles aux aguets, sur les toits, — tout de suite, vous semblâtes vivre dans son ombre indicible, comme dans l'élément même de votre élégance; vous en fîtes votre manteau et votre baüta avec une invention improviste qui stupéfia et peut-être dépita les plus studieuses habituées du Liston.

Chose étrange pour moi, borgne entre vos yeux

invaincus, que de retrouver tout à coup dans mes jambes affaiblies, sur les ponts incommodes et le long des fondamente étroites, le rythme flexible de nos longues promenades d'entraînement.

Le pas bien accordé.

Le pas bien accordé est un des plaisirs les plus exquis de l'amitié.

Nous sourîmes, tous trois, du même sourire, lorsque nous reconnûmes l'accord. Et pour quelques instants, les dalles de la ruelle furent comme la mousse dans le sentier de la forêt.

Nontivolio, ce soir-là, portait une robe en toile rude, couleur de lagune quand, autour des grèves, le bleu se meurt dans le gris; mais elle était toute ornée d'argent, comme une robe de Cendrillon brodée en cachette par une fée lunatique qui l'eût retirée du clou où elle était suspendue, et puis l'y eût raccrochée, ainsi mêlée de lune en fils tors.

Chiaroviso, au contraire, portait une robe sombre, lisérée de blanc autour du col, autour des manches, à chaque endroit où elle touchait la peau, ourlée de blanc aussi, au bas : une robe de deuil; mais le blanc y était mis avec cet art précieux qu'apportent nos vieux maîtres verriers à border un verre fumé.

Favorable à Nontivolio était le tremblement des étoiles dans les canaux que remplissait la marée haute; favorable à Chiaroviso, le reflet des rares lanternes d'un violet presque bleu.

Les murs, de loin, semblaient des parements de velours déployés jusque dans l'eau, comme ces draperies que les patriciennes laissaient traîner derrière leurs gondoles. Ils n'étaient pas unis mais à ramages, lourds d'une richesse profonde et diverse qui se révélait peu à peu. Le drap qui jadis recouvrait le catafalque du doge défunt, ne pouvait être plus somp-

tueux que cette bande d'ombre noire. Il me venait l'envie de la soulever avec la main comme une portière, pour permettre à mes deux amies de passer sans courber la tête. Et voilà que de près, elle n'était pas brune, mais rouge comme la grand'robe d'un procurateur de Saint-Marc.

La nuit de Venise en armes.

La nuit transparente n'éteignait pas la couleur de la brique salée, mais la veloutait, mais la rendait presque maniable. Nous avions envie de la toucher, d'en éprouver la morbidesse et le poids, comme on fait une étoffe étalée dans la boutique d'un marchand de soie.

Mais si le noir était à ce point admirable, le blanc était plus qu'admirable. La pierre des architraves, des piliers, des degrés, des socles, semblait imprégnée de lumière stellaire. La phosphorescence provoquée par la rame, sur le rio, paraissait s'y propager et y durer.

Des valeurs et des rapports qui n'avaient jamais été trouvés par aucun des plus puissants ou des plus exquis coloristes, se succédaient avec une sensualité qui nous ravissait jusqu'à la plus haute ivresse musicale comme si, dans une barque invisible, nous eussent suivis les musiciens de Giorgione.

Mon infirmité même, multipliait pour moi les enchantements et les erreurs, brouillait la mesure des distances, agrandissait ou diminuait les vides, rapprochait ou superposait les fantômes des choses: à tel point que je me croyais le jouet d'une nocturne Morgane, venue de l'extrême limite des lagunes désertes pour se jouer de la ville éteinte et du poète à demi éteint.

Je mettais les mains en avant pour ne pas donner de la tête contre les pilastres d'une église, presque

blanche et presque brune, et l'église s'écartait en palpitant, comme une voile de Chioggia teinte d'emblèmes noirs.

Un mur me barrait le passage sur le quai sonore ; et voici qu'il s'ouvrait devant moi comme une compagnie de pierres mobiles, réveillant le souvenir du temps où il m'arrivait de traverser, songeur, un de ces troupeaux qui, dès avant l'aube, parcourent les rues de Rome, précisément à l'époque du solstice.

Ainsi, de ruelle en ruelle, de place en place, de canal en canal, j'improvisais déjà cet art qui me servira pour atténuer le coup du destin.

Ma tempe douloureuse, sous un pansement, mon œil éteint, sous un bandeau, déjà je m'exerçais à ces mouvements adroits de la tête qui doivent suppléer au défaut de l'organe.

Et il me semblait que commençait d'affluer dans mes membres, un sens délicat, peu différent, sans doute, de celui qui dirige les tentacules.

Mais sur le Grand Canal, la fée Morgane, porteuse d'ombres, donnait à ses jeux plus de mollesse, dissolvant la pierre, la mêlant à l'eau pour en colorer la marée. Tel palais était converti en une vaste tache d'une huile flottante, riche en couleur et en essence, comme les huiles aromatiques conservées dans les outres d'Arabie. Tel autre ondoyait, immergé jusqu'au faîte, jusqu'à l'altana, comme un édifice de la cité engloutie qui transparaît dans la légende océanique.

Les gondoles, les péotes, les sandals rassemblés en une zone d'ombre, exhalaient une respiration de sommeil animal, respiraient comme le noir du plumage ou de la fourrure vivante, comme le noir des chiens démoniaques de Donatella qui est le plus

beau et le plus intense du monde. Parfois, Nontivolio tendait vers eux sa longue main, comme par désir de les lisser.

Arrêtés, nous écoutions si l'un de ces grands oiseaux ne retirerait pas la tête de dessous son aile en s'ébrouant, ou si l'un de ces castors démesurés ne ferait pas, tout à coup, un plongeon.

Nous entendions le frais clapotis de la marée contre les rives polies, mystérieux et joyeux comme la crépitation du dégel printanier dans la montagne, comme la symphonie lointaine et voisine qu'entendent les navigateurs polaires, quand les glaces du Nord se désagrègent. C'était une joie de nos veines, une jubilation de nos poignets, avant que de notre âme.

Le montant apportait et roulait les étoiles, changeait les constellations en infusoires, la Voie lactée en phosphorescence. Nous levions le front pour reconnaître le vrai ciel. Était-ce le soir? Était-ce l'aube? Venait-elle de l'occident, venait-elle de l'orient, cette clarté?

Amoureuse du pâle crépuscule, la nuit l'avait pris dans ses bras pour ne pas le laisser mourir et, vivant, le transportait de l'occident à l'orient, à travers le frissonnement émerveillé des étoiles. De temps en temps, elle s'arrêtait pour le contempler ou pour le baiser; et, dans son abandon, laissait tomber un de ses voiles constellés sur le flux qui les ravissait pour ne plus les lui rendre.

Avions-nous donc oublié le sang? la source bouillante qui ne s'arrête jamais? cette autre marée qui toujours monte et ne roule pas des étoiles, mais des héros?

Une fois de plus, sur la ville anadyomène, j'en-

endais l'alerte de la sirène sinistre, le coup de anon annonçant l'incursion céleste, la rumeur des ltane projetant des éclairs, comme les tourelles des avires en bataille.

Et elle me revenait de loin, l'angoisse qui me prit ur le talus de la route encombrée d'ambulances, a-bas, dans le domaine de Clovis, quand je vis autiler la flèche de Saint-Jean-des-Vignes.

« Où allons-nous? » Il nous venait la même pensée.

Les Alpes éclatées de Trente, les collines défiguées de Verdun se dressaient au-dessus de toute eauté, au delà de toute harmonie. L'idée de l'éloinement nous oppressait comme une anxiété implaable. Nous n'avions dans la poitrine que la plaie amante de la Patrie. Vos regards fraternels me renaient mon pansement et mon bandeau plus chers ue n'importe quel laurier.

« Où allons-nous? »

Notre pas n'était plus celui de noctambules oisifs; devenait rapide et dirigé vers un but. Nous uivions, presque à tâtons, les ruelles étroites, les assages voûtés trop bas, les petits ponts trop aides. Nous ne voyions plus les étoiles, mais les anternes bleues, rares et encapuchonnées. L'ombre 'était plus de velours, mais de je ne sais quoi 'incertain et d'inconnu. La nuit ne portait plus ans ses bras le doux crépuscule mais le destin e fer.

Nous nous arrêtâmes devant une grande porte oire qui laissait passer un peu de lumière entre ses battants à demi clos. Nous gravîmes les degrés, ous pénétrâmes dans le vestibule. Nous reconûmes l'odeur du papier humide, des caractères de plomb, des machines en activité : l'odeur électrique,

l'odeur fébrile du journal écrit, composé, imprimé par des hommes sans sommeil.

Dans le fond, entre les barreaux d'une grille, on apercevait les figures hâves et suantes des typographes penchés sur leurs casses, attentifs à leur geste répété sous la lumière crue des réflecteurs. Contre un mur, il y avait une sorte d'armoire énorme renforcée de clous à grosses têtes, comme une poterne. Des hommes montaient et descendaient un escalier de dimension patricienne, affairés comme s'ils devaient remettre leurs papiers à des estafettes qui attendaient.

Reflet de la guerre lointaine.

Il y avait là comme un reflet de la guerre lointaine.

« Le communiqué de Cadorna! Le communiqué de Joffre! » Lequel fallait-il lire d'abord? Car il n'y avait pas seulement la guerre d'Italie, il n'y avait pas seulement la guerre de France. Il y avait la lutte suprême des Latins contre les Germains. Il y avait l'effort de Rome et de tous les siècles romains. Sur les autres fronts la bataille semblait suspendue, comme si le monde voulût assister en silence à la revanche prodigieuse.

Italie! France! Nous étions pâles, à force de réprimer notre frémissement.

A Coni, à Zugna, au Passo di Buole, les Italiens avaient exterminé les colonnes ennemies en repoussant leur assaut. Les pentes septentrionales de Douaumont étaient hérissées de monceaux de cadavres allemands, massifs comme des contreforts et que les combattants escaladaient pour en venir au corps à corps, sur les crêtes des charniers.

Nous sortîmes dans le noir. Je vacillais sur le premier degré, comme si j'avais été aveugle des

deux prunelles. Doucement, votre main de sœur me guida. Et je sentis tout ce qu'il y avait de fierté dans votre gentillesse.

Il me sembla que c'était pour vous, Chiaroviso, que le rimeur siennois avait chanté :

E gentilezza dovunque è vertude
siccome è cielo dovunque è la stella.

Vertu ne va sans gentillesse
Comme ne va sans ciel, étoile.

Nous passâmes sous une voûte basse et voisine de l'eau comme le toit goudronné d'un chaland. Nous montâmes et descendîmes l'arc d'un pont qui nous parut éclairé par un gros saphir. Nous entrâmes dans une calle profonde, pareille à cette longue galerie qui allait de la poupe à la proue dans les vieux bâtiments de haut bord, passait sous les batteries, appelée « de haute épontille » et où l'on pouvait se tenir debout. Les portes fermées des fondics lui faisaient des cloisons de bois radoubées; ma vue ondoyante lui communiquait un mouvement continu de roulis, d'un bord sur l'autre. Il y avait à une forte odeur de café, une odeur d'épices exhalée par la cargaison sur laquelle nous marchions. On marchait et on naviguait vers l'Orient.

Le corridor de haute épontille.

Nous demeurions silencieux comme celui qui va toucher le môle et imagine le pays inconnu.

Un gros saphir éclairait le vide d'un arc profond et se reflétait sur les dalles polies. Nous vîmes la Grande Ourse briller à l'extrémité d'une haute pointe, comme au sommet du grand mât. Les sept étoiles fatidiques palpitaient au vent comme si elles eussent été brodées dans la soie bleue d'un drapeau. « *Sub ipsa semper.* »

Le Lion au livre fermé.

La Basilique était là, fermée comme le livre sous la griffe du Lion courroucé, emplie de ténèbres caverneuses, massive, large, comme si elle eût diminué sa hauteur et poussé plus avant ses fondations pour mieux s'enraciner dans sa ville. Des éclairs de chaleur se succédaient sans arrêt, au delà de ses coupoles, comme le battement ininterrompu d'une paupière de feu. Les colonnes des longs portiques s'allumaient et s'éteignaient sous ce regard fulgurant, paraissant tour à tour s'écrouler et se relever. Et, de là-bas, passant entre les deux Colonnes, nous arrivait la respiration du Môle.

Nous vîmes deux Victoires à la place des deux Saints stylites.

Alors, sur la Riva, claire comme si l'aube y eût déjà posé son pied d'argent, nous fûmes repris par la volupté de la vie qui était pareille à la sévérité de la mort.

Alors, je sentis me refluer au cœur, l'onde noire qui flotte dans ce *NOCTURNE* par moi tracé sur les listes sibyllines durant les nuits de ma cécité et de mon insomnie : une œuvre que je vous enverrai, comme à tous mes fidèles, avant que finisse notre été de gloire.

Et il me remonte du cœur, cette question qui est son prélude :

O ma sœur, pourquoi deux fois m'as-tu déçu?

Et je crois que je parlai de la mort comme on parle de l'amour, à la façon de ces énigmes qui égarent, par similitude, l'interprète.

Que pouvaient être pour moi, désormais, les plaisirs et les jeux, en comparaison de ces minutes d'essor, durant lesquelles je m'étais fait pur esprit, à la cime de l'idéalité du monde?

Toute ma poésie s'était résolue en cette unique mélodie, par moi seul entendue, que n'avait même pas entendue mon compagnon héroïque.

Une ligne nécessaire qui, en se refermant, allait parachever ma véritable image, avait été interrompue par un ordre incompréhensible. Si, là, sur ce môle, mon compagnon m'était apparu, s'il m'avait emporté avec lui sur son aile « *plus haut et plus outre* », sans espoir de retour, ma véritable image eût été enfin accomplie.

« *Plus haut et plus outre* ».

Alors, Nontivolio qui prêtait une oreille à mes propos et l'autre à la symphonie de la marée montante, se prit à dire : « Pourtant, la vie est belle. »

Se prit à dire, Chiaroviso : « Pourtant l'Italie est belle, qui est à vous. »

Mais il faut mourir pour la confesser.

« Je te confesserai sur la cithare », chante un des anciens psaumes. Un des plus nouveaux chante : « Je te confesserai sur ton aile. »

ENVOI A LA FRANCE

II

A CHIAROVISO.

Le jardin au soleil.

Le jour suivant, dans ce jardin ensoleillé de la Giudecca, ne respirâmes-nous point toute la belle Italie, sous l'espèce du parfum?

C'était comme un de ces dons qui figurent l'abondance d'une contrée. C'était comme un de ces dons qui accompagnent l'adieu, trop riches, faits pour combler et déchirer. Une richesse sauvage. Des fleurs par monceaux, des herbes par faisceaux. Les rosiers mêlés aux légumes. Le feuillage tailladé de l'artichaut confondu avec le feuillage corinthien de l'acanthe. Un arc violet de clématites retombantes, plus légères qu'un essaim, le long d'un mur où s'engraissent des choux glauques qui semblent baignés d'une rosée de lune, avec toutes leurs feuilles autour d'un cœur pareil à une rose d'azur serrée et durcie par le gel.

De grands oléandres, non plus des arbustes mais des arbres, comme sur les plages tyrrhéniennes.

Des rangs d'iris, comme sur la crête d'un mur de ferme, à Fiesole; des touffes de coquelicots, comme au revers d'une route latiale. La vigne et ses vrilles fraîches, aigrelettes au goût; le groseillier et ses petites grappes de verre translucide; le figuier et ses figues hâtives, claires comme les nervures de ses feuilles retournées par le vent; le prunier et, parmi ses prunes encore acerbes, quelques-unes déjà blondes de miel. Les cerisiers sauvages, chargés de merises et de griottes, dans un petit pré à l'écart; et les échelles appuyées contre leurs troncs pour cueillir les bouquets rouges qui font penser aux oreilles des enfants, ornées de ces coraux savoureux.

Les grenadiers, pareils à des candélabres illuminés de petites flammes qui tiennent de la fleur et du fruit, de la lampe et de la cire. Les têtes des pavots, aussi hautes que la jeune Proserpine, couronnées de la couronne aux neuf pointes et distillant le sommeil. Ces petits œillets en ombelle que les pieux Vénitiens appellent « les yeux du Christ », que vous appelez « œillets du poète » et qui sont comme une broderie sur une robe de soie vert tendre. Les pensées par nappes jaunes, blanches, violettes; les roses de Damas en corymbes, en grappes, en berceaux, en cascades; les roses des quatre saisons devenues des haies, des massifs, des champs.

Le romarin, la sauge, la menthe, la lavande, le thym, le serpolet, toutes les herbes odoriférantes, comme dans un potager. Le lupin, le trèfle, la luzerne, tous les foins, comme dans l'enceinte d'un pacage.

Les citronniers et les orangers dans des vases de terre cuite et dans des caisses carrées de bois peint,

autour du bassin d'eau verte où glissent les insectes à longues pattes, où pourrit une gerbe d'osiers jaunes et où la rainette essaye de temps en temps son rauque flageolet.

Où sommes-nous? Voici un bouquet de lauriers aussi nobles que ceux du Bosco Parrasio. Où sommes-nous? Voici une file de petits cyprès qui font pendant à ceux de Vincigliata. Où sommes-nous? Voici un pin rival de ceux qui hospitalisent les cigales de la Campanie et les corneilles de la campagne romaine.

Nous suivons une berge de gazon, doucement, sans parler, craignant que ne s'éveillent les grands oiseaux de paradis roulés en boule, qui ne sont qu'une file de thuyas dorés et dont le vent du sud ébouriffe les plumes, tout comme il ride la lagune, couleur de feuilles d'aloès.

Ravis, tout à coup, nous apercevons la lueur de l'Annonciation. Mille et mille Anges ne sont-ils pas inclinés devant mille et mille Maries? et chacun d'eux ne hausse-t-il pas son signe de pureté?

C'est la voie lactée des lis, c'est le chemin sans tache.

Toutes les tiges sont précocement fleuries, dès avant la fête du Saint. Plus grands que Chiaroviso, ils atteignent la tempe de Nontivolio à la haute ceinture. Tant d'argent prévaut sur l'or du soleil et crée en plein jour un enchantement lunaire.

Où sommes-nous? Là-bas, le printemps d'Italie et l'été d'Italie lèvent chacun leur bras nu, et joignent leurs mains le plus haut possible, comme dans les rondes, lorsque toute la chaîne doit passer sous le joug des deux premières danseuses.

Mais les hôtes du lieu s'éloignent par une

autre allée, pris de je ne sais quelle humilité enivrée.

Et pas une fleur ne fut cueillie.

Le Jardin à l'ombre.

Le lendemain, vers le soir, nous visitâmes cet autre jardin, exposé au nord, entre la Madonna dell'Orto et la Sacca de la Miséricorde, planté par le procurateur de Saint-Marc, Thomas Contarini, frère de ce cardinal Gaspard qui fut l'ami candide de Vittoria Colonna et recommanda à Paul III Ignace de Loyola.

Ce n'est pas un jardin copieux et désordonné comme celui de la Giudecca, mélange ardent de parfums et de saveurs. Il est recomposé avec art sur les vestiges du XVIe siècle et semblable, par son architecture secrète, aux salles et aux chambres basses d'un palais de verdure où habita une Saison — élevée comme une patricienne, mais qui ne serait pas loin de troubler, par quelque négligence, sa grâce docile.

A travers ses grilles de fer, il regarde la lagune de Murano et de Saint-Michel où le Grand Fossoyeur puise l'eau triste avec un seau de verre percé.

Il a conservé ses vieux murs, sa très vieille enceinte où chaque brique a vécu sa propre vie, a supporté ses maux, a vu passer les fantômes du temps, a cédé ou résisté à la corrosion des siècles comme au sel des eaux, a éteint ou allumé sa couleur.

Une d'elles a tant saigné qu'elle est comme un amas de caillots; une autre est si décrépite qu'elle se cache derrière une toile d'araignée; une autre,

devenue insensible, s'est durcie comme la cornaline rosée. D'autres ont d'autres aspects, d'autres infirmités, d'autres souvenirs. Et ce mur touche l'âme comme un récit qui passerait par les yeux, écrit à l'aide des signes que font les crevasses et les cicatrices.

Quand on le voit, çà et là, reparaître à travers le feuillage, on a pitié, comme devant la vieillesse dénudée. Mais les oiseaux se posent toujours sur la crête ou sur les rameaux, pour chanter le même chant.

Ce soir-là, le siroco nous fut favorable. Il mouilla la brique et la pierre, les ravivant, comme l'antiquaire passe une éponge humide sur une plaque ternie de brèche ou de cipolin, pour en découvrir les veines et les bigarrures.

Nontivolio s'avança de son pas « à la levriere » sur un pavement à carreaux blancs et rouges, ourlé de buis, comme d'un mince feston; et, sous le haut talon, le marbre de Vérone reluisait comme un porphyre somptueux.

Nous passâmes de chambre en chambre par les couloirs de treillages. Les pergolas étaient soutenues par de vieilles colonnes, par de vieux chapiteaux, par de vieilles poutres, et les rameaux ne paraissaient pas encore se consoler d'avoir porté et d'avoir laissé tomber leurs fleurs. Il y avait là un souvenir de chose joyeuse, comme il arrive quand la branche continue de se balancer après que l'oiseau s'est envolé.

Nous entrâmes dans une salle de musique. Les tapisseries étaient vertes, les tapis étaient verts. Les musiciens de Giorgione déjà s'en étaient allés, avec leurs instruments et leurs tablatures. Un d'eux avait

oublié par terre son archet — ou ce que dans l'ombre nous prîmes pour un archet — non pas fait de crins mais peut-être de beaux cheveux tendus.

Comme notre mélancolie prêtait l'oreille, sur le seuil, le silence lui répéta les dernières notes d'une cascarde, dite la Contarine.

Nous traversâmes une enfilade de chambres contiguës aux parois de buis, de charmes, de myrthes, de lauriers, de chèvrefeuilles. Quelqu'un fuyait devant nous, sans se montrer, de chambre en chambre.

Nous avions l'air de le poursuivre, bien que nous marchions lentement. Tout en le poursuivant, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un corridor si bas et dont les feuilles étaient si épaisses, qu'il y faisait presque aussi noir que dans un hypogée.

Alors, j'étendis la main et je dis : « Ne passons pas par là. » Vous crûtes, je pense, que c'était une précaution d'infirme craintif.

Le ciel de siroco était tout enfumé avec, çà et là, quelques gerbes de flamme, comme sur un bûcher de bois vert où le feu ne prend que par places.

Nous regagnâmes la pergola centrale, pareille à un portique de monastère; nous gravîmes trois degrés humides et nous fûmes devant la grille de fer qui donne sur le débarcadère, du côté de la lagune. Nous regardâmes à travers les barreaux. Et la rouille fauve qui tachait les gants de vos mains appuyées, faisait paraître plus clairs vos cheveux blonds.

L'extrême ardeur du couchant s'était ouvert un passage à travers les fumées paresseuses et allumait devant nous, sur l'eau immobile, la muraille claustrale qui entoure l'Ile des Morts. Toutes les lagunes et toutes les autres îles n'étaient que fumée et que

cendres. L'île funèbre et la cyprière et les ailes des mouettes dispersées, seules, resplendissaient dans ce silence qui semblait être leur substance et leur esprit.

La splendeur rapprochait le cimetière, abrégeait le passage. La terre sépulcrale envahissait le jardin de délice. Mon compagnon enseveli était tout près de moi, comme à l'heure où je m'inclinai vers ses mains violettes et décharnées, avant que le couvercle de plomb fût scellé par la flamme déjà rugissante et dardée, près du cercueil long comme sa dépouille.

Alors le cœur me fit si mal que, pour avoir un soulagement, je dis son nom, je parlai de son âme, je parlai de ses ailes et de ma promesse.

Lorsque nous descendions des nuages périlleux, j'avais coutume de le conduire dans le verger des Contarini. Le jardin lui paraissait plus beau dans un air gris ou bien sous un ciel lavé par les pluies d'automne. Il aimait surtout, un lieu secret où règne je ne sais quelle paix de l'Extrême-Orient — une cadence, pour ainsi dire, de la relation de Marco Polo.

Là, dans une vasque basse, vivait un lotus à large feuille qui était pour lui la plus douce et la plus riche soie du monde.

Le lotus et la belle.

Une grande et très belle femme s'étant approchée, avec nous, de la vasque, nous remarquâmes qu'elle était de la même taille que la tige; en sorte que la peau de son visage et de son cou semblait rivaliser, non sans complaisance, avec la feuille solitaire. Mais celle-ci, bien qu'immobile, recevait la lumière plus mystérieusement, comme une créature divine reçoit une chose divine.

Nous étions suspendus dans un instant de félicité sans désir. Peut-être mon compagnon cherchait-il en lui, les mots d'une de ces sentences ou pensées — *gnomas breviculas* — par lesquelles Jacques Boni, un jour, lui avait révélé la grâce des poètes d'Asie les plus lointains.

Souvent, par jeu, il se plaisait à en inventer de semblables, avec ce mélange de finesse et d'ironie qui était le ton de son esprit, au milieu des étrangers.

La feuille et la joue.

Alors, la très belle femme se tourna vers nous, trop silencieux, et demanda, la joue contre le bord de la feuille parfaite :

— Qui est la plus belle?

— Celle qui ne parle point, répondit le misogyne, tranquillement.

J'ignore si ce fut le même jour, ou un autre jour, assis là, sur un des degrés latéraux qui descendent vers la grille du débarcadère, qu'il me cita encore quelques pensées et quelques sourires de l'Extrême-Orient, tout en regardant à travers les fers forgés, l'Ile de la paix dernière.

Un fil de fumée bleuâtre s'échappait d'un angle de ses lèvres et, poussé par le vent, s'enroulait autour des barreaux, vacillait et puis s'évanouissait.

Deux papillons blancs — de ceux-là qui pour se faire des ailes ont dérobé quatre pétales à une rose de neige, — hésitaient sur l'eau couleur de perle et puis voltigeaient au-dessus de la grille, comme s'ils avaient voulu pénétrer dans le jardin; mais on eût dit qu'ils n'osaient passer entre les barreaux, par crainte de se salir. Enfin, l'un d'eux se posa sur le fer rouillé comme sur une corolle inflexible.

Le papillon sur le fer.

Alors mon ami se rappela une de ces images asiatiques de papillons que lui avait montrées l'ermite

du Palatin. Et il cita dans un voile de fumée, regardant avec ses yeux d'ambre vert cette fleur blanche à quatre pétales, éclose sur la rouille brune :

« Ses ailes sont encore frémissantes, et déjà il s'est posé. »

Nous aurions pu graver cette allusion à son âme sur le cippe en pierre d'Istrie, s'il n'avait pas été un guerrier, s'il n'avait renfermé dans son petit corps, la rigueur d'une volonté héroïque, si la sévérité de son destin n'eût assombri en nous le souvenir de son sourire léger.

Quand bien même cette immense guerre n'aurait fait que ramener l'homme vers la familiarité de la mort, abolissant cette fausse limite qui semblait la séparer de la vie et de la lumière, déjà nous devrions la louer et la bénir.

Un jeune grenadier de la brigade de Sardaigne, revenu avec une courte barbe fauve de rabbin, qui lui était poussée, dans la tranchée, autour d'un visage ferme et net — redessiné à la sanguine, semblait-il, par le graveur du *Triomphe de César* — me parlant d'un de ses compagnons qui n'avait pas su bien mourir, me disait : « Il était allé à la guerre, comme tant d'autres, sans avoir fait d'abord la paix en lui-même. » Il disait cela avec douceur et simplicité. Et plus encore que par ces mots, je fus frappé par son air tranquille qui ne correspondait pas à une certaine tranquillité habituelle, mais à la figure d'un sentiment extraordinaire, à l'expression d'un acquis et de biens plus précieux que tant de territoire ennemi conquis et occupé.

Le héros tranquille.

Il était resté seul, un jour entier, au milieu des fils de fer autrichiens, dissimulé au fond d'un de ces entonnoirs que creusent dans la terre les obus en éclatant; et tandis que notre feu abattait les buissons barbelés, bouleversant le sol, le jeune grenadier observait la précision de notre tir et prenait des relevés, imperturbable.

Un autre jour, comme sa compagnie déjà éprouvée par l'artillerie ennemie, servait de cible par erreur à la nôtre, tout seul, empoignant un drapeau, sur une éminence de terrain découverte, entre les deux feux, debout, il avait persisté à faire des signaux

jusqu'à ce que nos batteries eussent rectifié leur tir.

Une autre fois, la nuit, sur la montagne, au cours d'une de ces glorieuses camisades où excellent la hardiesse et la ruse de nos fantassins, il s'était battu contre une patrouille autrichienne, armé d'une baïonnette comme d'une dague. Puis, écrasé par le nombre, il s'était défendu à coups de poing, à coups de pied, à coups de dents, laissant sur le terrain sa pelisse en lambeaux, mais parvenant à se dégager et à rejoindre les siens, pour les rejeter dans la mêlée avec un tronçon de lame et le large rire de ses dents de loup, toutes saignantes. Il avait perdu le poil, mais gardait la férocité.

Au temps où il était la proie du typhus et d'une pneumonie contractés dans la boue infecte de la tranchée, les médecins avaient divisé en zones son corps patient, le soignant par des oppositions de froid et de chaud. Une vessie de glace sur la tête, une autre sur le ventre; un emplâtre bouillant sur la poitrine; la mort dans ses pieds exsangues. Il ne lui souvenait que d'une grande paix déserte, soleil et neige, où il demeurait immobile, sans fin, comme une de ces sentinelles perdues qui se tiennent déjà pour ensevelies.

Il n'était venu que pour passer une heure avec moi, sans nulle anxiété. De sa compagnie, vingt-trois hommes survivaient. Il devait se trouver, à l'aube, sur le terrible Haut-Plateau.

Il disait : « Je commande, depuis une dizaine de jours, une compagnie spéciale de la brigade des Grenadiers : la compagnie des Éclaireurs. Il s'agit de ce que nous appelons « une formation organique » à instruire singulièrement, selon de nouvelles méthodes, selon une discipline neuve. Il

s'agit de créer une âme et un corps, et de les préparer à se sacrifier. Il y avait, en d'autres temps, l'éleveur de victimes, celui qui fournissait les taureaux blancs et les brebis noires. Imaginez quelque chose d'approchant. Je ne sais où j'ai lu que trois choses constituent le sacrifice : la victime, l'oblation de la victime et l'immolation de la victime. Imaginez une compagnie instruite dans ce sens.

» C'est toujours dehors et dans l'ombre qu'on va faire l'exercice, de minuit à cinq heures du matin, sur les hauteurs. Je me suis familiarisé avec les constellations que je connaissais mal; et je suis parvenu à inspirer à mes grenadiers l'amour de la nuit. Les soldats italiens, en général, n'aiment pas la nuit. Les Autrichiens en ont une certaine pratique; mais sur ce point encore, nous allons les surpasser. Mes éclaireurs, en manière de signaux, imitent déjà merveilleusement les cris des oiseaux nocturnes. Ils sont quatre cent quatre-vingts du meilleur choix. Les rares survivants de la dernière hécatombe sont tous là. Des gens qui, à première vue, sont plus grands que leur taille véritable. Au-dessus de leurs épaules, il y a l'air de la tête; il y a surtout le courage qui, pas plus que la passion, ne se laisse mesurer.

» En un peu plus de dix jours j'avais formé, autour de cette compagnie, quelque chose comme une auréole. L'auréole aide à se voir la nuit. Pendant les pauses, j'avais même l'habitude de raconter les histoires des Grenadiers d'autrefois qu'on appelait « enfants perdus ». Les nouveaux rajeunissent ce nom à leur manière. Bien perdus, en effet. Je crois que je pourrais, sans effort, les précipiter tous, d'un bond, au delà même de la mort. Je crois

que je ferai quelque chose de bien avec ces hommes-là, surtout si la guerre de tranchée reprend sur le Carso, comme c'est à prévoir.

» Quelqu'un, au contraire, s'est aperçu qu'une telle section franche n'est pas régulière, « n'a pas sa place dans les cadres ». Et la compagnie risque d'être dissoute, avant l'immolation. Je serai renvoyé pour me faire réincorporer, pour redevenir une silhouette de tir dans la masse. Je ne me plains pas. Je connais la tranchée. Pour un mal de tranchée je fus divisé en zones froides et chaudes : expérience de culture. Mais je confesse qu'il m'est venu tout à coup le désir de voler. Après tant de terre, un peu de ciel. Aidez-moi, si vous le pouvez.

» Je connais bien la zone-frontière, pour avoir chassé dans le val de Gorizia et sur le Carso. J'ai été à Lubiana, à Gratz, de tous ces côtés-là. Je sais la langue, les dialectes, les coutumes. Très bonne vue. Poids, dans l'entraînement, environ soixante-cinq kilos. J'ai une grande habitude des moteurs à explosion... »

Il parlait simplement, avec des gestes sobres.

Le réel et l'idéal avaient chez lui le même accent. Je le regardais fixement, sans répondre, de cette prunelle où se concentre à présent toute la voracité de mon regard. Je sentais en lui l'amour de l'holocauste « où la victime est brûlée, totalement, à la gloire des dieux ».

— Je sais que vous pensez toujours à votre compagnon disparu, me dit-il avec une bonté voilée.

Je lui répondis : « Je vous en souhaite un qui lui ressemble. »

Il y avait là, près de moi, sur l'escabeau, pêle-mêle, les listes de papier sur lesquelles j'écrivais,

dans l'obscurité, lorsque j'avais les yeux bandés, que je gardais le lit, couché sur le dos, le torse immobile, la tête renversée, un peu plus basse que les pieds, soulevant légèrement les genoux pour donner une inclinaison à la tablette qui s'y trouvait posée.

Je cherchai parmi les rubriques. Je trouvai et je lus :

Le couple ailé.

[Le couple viril, le couple de bataille, ressuscité dans la création de l'aile humaine, conducteur et combattant, arme de hauteur, arme céleste maniée par une seule volonté, comme la double lance du jeune grec.

Le compagnon *c'est* le compagnon.

Il n'est pas aujourd'hui au monde plus noble lien que ce pacte tacite qui fait de deux vies et de deux ailes une seule rapidité, une seule prouesse, une seule mort.

Le plus secret frisson de l'amour inexprimé est nul en comparaison de certains regards qui, *dans les heures légères*, raffermissent entre les deux compagnons la fidélité à l'idée, la gravité de la résolution, le sacrifice taciturne du lendemain.

Or la mort qui devait prendre les deux, n'en prit qu'un, un seul, contre le pacte, contre l'offrande, contre la justice, contre la gloire.

A la cime de la gloire, pour le couple ailé, il y a l'holocauste : le sacrifice dans lequel est brûlée toute la victime.

Le destin du feu est leur vrai destin.

Leur aile grondante devient leur bûcher flamboyant.

Comme dans la huitième *bouge*, ils sont deux

« au milieu d'un seul feu », mais le feu n'est pas divisé. Ils ne parlèrent point, là-haut; ils n'eurent pas besoin de « l'oraison brève » pour être hardis; et ils ne parlèrent point dans les croulements de la flamme. De même que le vol était un silence bleu mesuré par le chant rythmique de la combustion, ainsi l'holocauste se résolut en un noir silence.

Nécessité de l'holocauste.

La nécessité héroïque pour le couple ailé, quand il est vaincu, c'est la destruction totale par le feu.

De celui qui se rend prisonnier et livre son aile, on peut dire, en vérité, qu'il pèche contre la patrie, contre l'âme et contre le ciel. Infortuné ou honni, il perd tous ses droits à la gloire.

Porté par le feu, le combattant aérien est un incendiaire, dans la vie et dans la mort.

Heureux les deux compagnons héroïques de qui les os impossibles à reconnaître sont mêlés sur la civière comme des tisons fumants!]

De temps en temps, le jeune grenadier regardait ma tempe enveloppée, mon œil bandé, avec un sentiment de douceur, mais sans proférer aucune de ces paroles de commisération ou de réconfort qui me sont odieuses et me semblent si lâches.

Je remarquai que ses yeux bruns étaient extraordinairement agrandis et que sa barbe fauve, autour de son visage osseux, lui donnait cet air énergique et tranquille que dut avoir le Purificateur, quand il eut chassé du Temple « ceux qui venaient là pour vendre et pour acheter ».

Il n'y avait plus rien de superflu dans sa chair comme il n'y avait plus rien de vain dans son esprit. Pas une once de vanité, pas une once de graisse. Le véritable ascète dans les deux sens,

comme celui qui avait exercé, préparé à la perfection et son corps et son esprit.

Certains ascètes chrétiens semblent véritablement respirer en Dieu, c'est-à-dire ailleurs que dans l'air commun, ailleurs que dans les souffles du monde; on croirait qu'ils ont des poumons et une âme adaptés à une nouvelle condition d'existence.

Comme eux, il paraissait respirer autre part, en je ne sais quelle nouveauté intérieure, conscient de lui-même et toutefois n'appartenant plus à lui-même, présent et toutefois trépassé. Ce n'était pas un homme, c'était une offrande. Rien ne l'attachait plus, sinon ce qui unit l'offrande au sacrifice. Il était dans la plus haute et la plus idéale acception du terme, le volontaire.

Le volontaire.

Il parlait simplement, avec des gestes sobres. Il était assis, là, et n'occupait que peu de place. Mais une telle sérénité avait quelque chose d'immense et de profond. Je me sentais au bord de cette sérénité comme sur le rivage d'une mer rayonnante. En face d'un homme, voilà que j'avais un sens surhumain de l'homme. C'est que celui-ci était un homme pour qui la vie et la mort s'étaient confondues, comme le jour et la nuit se confondent dans la zone de l'aube.

Toutefois, ses mains étaient robustes et, dans la lutte corps à corps, elles avaient saisi l'ennemi à la gorge; ses dents blanches étaient fortes et elles avaient mordu désespérément l'ennemi; ses pieds étaient solides dans ses gros souliers à clous et ils avaient décoché contre l'ennemi la bonne ruade dans l'aine.

Je pensais : « Voilà un soldat d'Italie. » Je me rappelais certains soirs d'octobre, là-bas, le long de

l'Isonzo, quand je parlais aux régiments sur le point de marcher vers la bataille.

Tout d'abord, ces régiments n'avaient pour moi qu'un seul visage et une seule âme, car je ne voyais que leur front aligné, à travers l'altération de ma voix. Mais plus tard, lorsque les rangs étaient rompus, en m'approchant, je découvrais, dans un plan d'ombre, dans un reflet de lumière vespérale, quelques aspects de souveraine jeunesse, quelques têtes construites comme celles des statues athlétiques de Delphes, quelques visages illuminés comme ceux des martyrs inébranlables — je ne sais quoi de farouche, de spirituel et adamantin, comme sur le visage de mon visiteur. A coup sûr, les plus beaux étaient venus à la guerre *après avoir fait la paix en eux-mêmes.*

La paix du combattant.

L'ai-je faite en moi ?

Il y a, certes, pour l'obtenir sans effort, un don de grâce, une élection gratuite. Alors, elle descend et nous débarrasse de toutes les infections et de toutes les fermentations, comme il advenait des maux incurables au toucher du guérisseur. Alors l'identité de la vie et de la mort devient un sentiment lumineux. Le péril — comme je l'écrivis dans un livre d'épreuve ascétique — le péril devient l'axe de la vie sublime.

Je regarde en moi ; et, je le confesse, cette qualité de paix, cette trempe intérieure, si pure, qui me fut révélée par la présence de ce jeune ami, ne m'a pas été concédée, encore que je m'efforce d'observer la discipline utile pour l'obtenir.

On pèche par excès d'ardeur, même contre la mort. Là où règne la paix ne peut être l'ivresse. On ne peut pas dire que le vrai silence soit dans l'esprit que le levain lyrique excite et soulève continuellement.

Une certaine nudité intérieure est nécessaire, tout comme l'absence des images et des mélodies, pour que l'âme prenne cette transparence de l'aube « où le jour et la nuit se confondent ».

Mais puisque la divination d'une transparence si parfaite me ravit, je cherche le moyen de me rapprocher de cet état, aujourd'hui le plus haut, semble-t-il, pour celui qui veut se donner tout entier, pour le volontaire de sa propre liberté.

Depuis que ce jeune homme[1] s'est levé et a pris congé de moi, pour s'en aller vivre comme on va mourir, pour s'en aller mourir comme on va vivre, toutes mes aspirations le suivent.

Quand j'entendis la porte se refermer derrière lui, je me tins aux écoutes. Son pas tranquille, en s'éloignant, résonnait dans l'étroite calle. Néanmoins, il m'apparaissait de façon mystérieuse, et j'étais tout frémissant, tout haletant.

La pensée dominante.

On pèche par excès d'ardeur même contre la mort. Je considère les transformations de cette « pensée dominante » depuis qu'elle me possède, depuis le début d'un exil qui fut pour moi comme une sorte de trépas.

Ce n'est pas une paix, mais une anxiété; ce n'est pas une fermeté, mais une ivresse; ce n'est pas un silence, mais une clameur.

Le sang qui coule de mon Sébastien nu avait, pour lui-même, la force d'un vin généreux. Le rythme de son chant était comme la pulsation de ma fièvre. Pour être à lui-même son propre ciel, il voulait ses blessures innombrables comme les astres. Il était à la fois le martyr et le témoin. Ses

1. Paolo Silvanelli, tombé sur le Carso, le 9 août 1916.

tortionnaires étaient, devant lui, un miroir. Il était lui-même le bourreau et la victime, l'arc et la cible. Il faisait de la mort une volupté, en la regardant. Les archers, chaque fois qu'ils le blessaient, mouraient en lui; et lui, mourait en eux. Pour dire son ravissement dans la mort, il imitait la fureur de la vie.

Comme il était donc différent de ce jeune combattant de l'Alpe!

Quelque flamme de cette ancienne fièvre se rallumait peut-être en moi, ô Chiaroviso, tandis que je vous parlais de la mort, le long de la belle rive. Dans mon sang repassait l'arome passionné de la Lande qui verse la résine par les mille et mille plaies de ses troncs condamnés.

Et ce fut peut-être la coutumière manie de libération ou bien une soudaine curiosité de comparaison, qui me poussa à conduire vers la figure du martyr enivré, deux amies qui n'ont pas oublié ce qui fut jadis et ce qui jadis me plut.

Le lendemain de notre flânerie dans le jardin de Thomas Contarini, nous abordâmes à cette autre maison des Contarini qui fut peinte et dorée par Zuane de Franza.

Un canot passait, rapide, fait d'un bois foncé, poli et léger comme celui d'une contre-basse, avec, à l'arrière, un amiral chenu, bleu et or, pareil à une figure de cire sous un globe de verre.

Les deux rameaux du sillage firent courir l'onde sur les deux bords du canal rempli. Surprise par le remous, notre gondole allait être projetée contre les degrés de marbre quand, d'un habile coup de rame, le gondolier, tranquillement, l'éloigna et la tint à distance.

La batte d'Arlequin.

Le fond plat donna trois ou quatre coups sur l'eau, comme la batte d'Arlequin.

Puis nous restâmes quelques minutes à danser entre deux ondes, heurtés par un nouveau sillage qu'un bateau laissait derrière lui en accostant le ponton voisin.

Et toute la vie ne fut plus qu'une chose vaine, flottante et inexplicable. Les pensées s'allégèrent et se dispersèrent. Les sentiments n'eurent plus aucun poids. Un même sourire hésita dans la bouche des deux femmes — le sourire fixe et peint des statues archaïques aux tresses nombreuses — tandis que nous attendions que cette danse se terminât.

Les cimaises en marbre de Vérone, rongées, brillèrent sous le portique comme si la salure les avait encroûtées de cristaux et d'éclats de coquilles. Le ressac festonna d'écume les degrés jaunes comme l'ivoire des diptyques. Le palais ajouré était suspendu au-dessus de notre tête comme un ouvrage de

fil, exécuté par une dentellière de Burano, souffreteuse, patiente et qui toujours y travaillait, là-haut, sur le toit, de ses mains de dogaresse.

Les qualités de la matière, elles aussi, se transformaient comme les aspects de la pensée. Je ne savais plus rien; et plus rien n'était, sinon manières de dire, figures musicales, combinaisons de lignes. Je ne savais pas pourquoi j'étais là, plutôt qu'ailleurs, au sommet d'une pyramide ou au milieu d'un labyrinthe. C'était comme une dispersion muette, comme un anéantissement émerveillé. Cette gondole creuse et noire dansait sur le néant; et les coups de la batte d'Arlequin résonnaient, par moments, dans le vide de notre âme.

Enfin, nous posâmes le pied sur la pierre ferme. Notre pas était prudent comme après un vertige. Nous attendîmes devant une porte qui ne s'ouvrait pas. Le passé existe-t-il? Je me retrouvais, devant cette porte, après vingt ans. A travers le battant, je me voyais, dans la salle du rez-de-chaussée, accroupi entre Georges Franchetti et Angelo Conti, agenouillé comme un ouvrier, occupé à disposer dans le stuc, le porphyre et la serpentine, pour refaire le pavement de mosaïque. *La mosaïque.*

Les reflets du canal entraient en même temps que des souffles d'air marin; et nous favorisions, avec notre travail, ces jeux de la lumière, orientant à dessein les tesselles, afin que chacune d'elles prît sa clarté et son ombre propres et que toute notre œuvre fût variée et sensible, là où un mosaïste machinal eût tout aplani et tout égalisé, sous une polissure inerte. Chaque fois que passait un bateau, des clapotements de ressac se prolongeaient sur la rive, répercutés par le portique, comme par une grotte.

Nous avions dans la conque de l'oreille une mélodie argentine, et ces syllabes ineffables qui se créent de temps à autre dans les rencontres du vent.

Durant les après-midi de siroco, les marbres mêlés transpiraient comme nos tempes, comme nos mains ; et cette tiédeur moite semblait communiquer à la matière, la sensibilité de notre peau et rendait notre œuvre plus humainement pareille à nous. Nous devenions plus lents mais plus ingénieux. Un jardin voisin, au delà du mur couronné de vieux créneaux en terre cuite couleur « rose carthame », nous envoyait l'odeur vanillée de l'oléandre, dans la poussière suffocante des plâtras. Nous perdions peu à peu le souvenir de nous-mêmes, attirés dans je ne sais quel enchantement des choses. Nous voyions les pieds nus d'une créature inconnue passer sur notre travail nettoyé par l'éponge.

Et voilà que le gardien venait ouvrir la porte, vingt ans plus tard ! Et je n'osai le regarder en face.

Nous entrâmes. Mon ombre et celle de mes deux amis s'évanouirent sur le pavement que frappa un rai de lumière marine. Autour de moi, rien n'était changé. J'évitai de marcher sur la mosaïque, comme par crainte de piétiner mes propres mains. Je la contournai.

Les mêmes débris étaient toujours là, les planches, les plaques de marbre destinées à être sciées, les murs grattés, les poutrelles découvertes, la solitude qui attend, l'abandon et le rêve, et ces furtives larves grises vêtues de toiles d'araignée en lambeaux, qui habitent les maisons où le nouveau fut démoli pour retrouver l'ancien.

Le grand puits rosâtre était là, au milieu de la cour, plein de silence et de poudre comme un tom-

beau. Alors, je me rappelai que nous venions visiter un hôte mourant et immortel.

Et ce n'était plus l'odeur de l'oléandre qui me revenait de par-dessus le mur crénelé, mais celle de la résine, celle des pins blessés d'Occident; c'était le parfum de la Lande, la mélancolie odorante de la plage océanique, l'arome de l'exil.

La mélodie du monde.

Et, tout en gravissant l'escalier roide, j'entendais, dans l'air, le chœur angélique de Claude Debussy répéter mystérieusement le nom du Saint. Et mon esprit tremblait, émerveillé, comme au jour où pour la première fois, je sentis monter, des profondeurs du drame, la révélation de la mélodie. Tout d'un coup je me représentai l'immensité de l'événement. « Du vieux monde qui se gonfle et qui croule, soudain s'élance la jeune Musique. »

Nous avancions en vacillant sur les feuilles disjointes du plancher, dans la salle vénitienne rendue à ses proportions primitives. « Où est-il? » disait Nontivolio. « Où est-il? » disait Chiaroviso. Des planches branlantes, des parois grattées, des portes sans battants.

Comme on fait sécher le linge des pauvres, on avait suspendu à une corde, en travers de la pièce, plusieurs tapis persans de grand prix. Étonnés, nous nous arrêtâmes pour les toucher. Ils étaient vivants. Ils avaient conservé, à travers les siècles, la vie animale qui imprègne encore la laine tondue au moment où les teinturiers d'Asie la colorent. Nontivolio passa par un trou sa longue main.

Mais quelle était cette beauté blessée, en comparaison de l'autre?

Nous avancions, toujours vacillants, sur le plancher mal assuré. Mais voici une arcade en marbre,

entrée splendide d'une espèce de tabernacle glorieux, tout fait de marbres veinés et rosés, moins éclairé par le haut soupirail que par le plafond semé de grenades d'or.

« Où est-il? » répétait Chiaroviso. Les yeux ne le voyaient pas encore, car la lumière dans laquelle il vivait, était une lumière différente de celle du jour.

Apparition de saint Sébastien.

« Le voici! » Il se tenait debout, au fond de l'édicule. Il était là comme en un ciboire de marbre. Il était nu, avec un linge seulement autour de ses flancs sobres; il était grand, svelte, avec une poitrine carrée. Dans sa chair, les flèches paraissaient plantées avec art, de même que les aiguilles dans une chevelure symétrique. Le sang coulait à peine, comme retenu par la dureté des muscles.

Je ne reconnaissais pas mon harmonieux jeune homme, tourné vers l'Orient des mystères sanglants, troublé par les lamentations des Adoniastes, par les pleurs mélodieux des femmes de Biblos.

Le héros sculpté par le pinceau d'André Mantégna était de véritable race romaine. Au milieu de son large visage que soutenait un cou robuste comme un fût de colonne, sa bouche aux petites dents saines me rappelait celle du jeune combattant parti pour le Haut-Plateau. Entr'ouverte, non pour dire une parole ou pour jeter un cri, mais pour boire l'air silencieux, elle avait je ne sais quelle pureté féline et l'on eût dit qu'un sauvage instinct y respirait.

Planté près du pied ferme et traversé par la baguette empennée d'une flèche, un cierge grêle portait sa petite flamme et un cartouche où il était écrit :

Nil nisi divinum stabile est cœtera fumus.

Mais, tour à tour, le divin resplendissait et s'assombrissait, présent et fugace, divers et mouvant, à travers la fumée aux mille et mille formes.

En repassant le long des grilles basses, dans la salle du rez-de-chaussée, je me retournai pour chercher mon image juvénile, agenouillée sur la mosaïque. Le soir tombait. Je repensai à ma fenêtre basse, là-bas, sur l'Ausa où mes compagnons venaient m'appeler en frappant contre les vitres. Ils étaient jeunes. J'entrevoyais, dans l'ombre violette, leurs dents blanches comme celles du saint Sébastien d'André Mantégna le Césarien.

A présent, il faut que je m'humilie. *Divini et humani nihil a me alienum...*

J'ouvre au hasard le livre secret de ma mémoire et je me penche sur la cendre inquiète d'une de mes journées consumées.

[Mon général — de qui la rude bonté me fit présent, hier, d'une espèce de laurier épineux arraché sur les pentes du Podgora sanglant, et transplanté dans un vase de terre rouge, — mon général m'annonce que, ce matin, l'aumônier parle à la brigade de Caltanisetta, campée dans Versa.

Je me rends à Versa. Une matinée d'octobre limpide, trempée, dirait-on, et fourbie comme une arme neuve. Les routes ne sont déjà plus humides et vont redevenir poudreuses. Des files de soldats, des files de mulets, des files de camions. Ma voiture grise, vite et vibrante comme un petit torpilleur, fend les bataillons qui s'écartent. Animation insolite de tous côtés. On sent qu'il y a quelque chose dans l'air, que quelque chose de grand se prépare. On flaire déjà l'odeur du sang comme une fumée de fermentation, la veille de la vendange.

Le Christ à Versa.

J'arrive au camp. Je cherche tout de suite l'autel. Il est dressé au milieu des peupliers jaunis et tendu de ces couvertures en laine brune dont s'enveloppe le sommeil des combattants, dans la tranchée. Il y en a de si vieilles qu'elles sont toutes trouées. On voit le soleil au travers.

Les soldats se rangent à droite et à gauche, armés de leurs fusils et la baïonnette au canon. Ils ont un air de vigueur sous lequel couve leur impétuosité. Ils appartiennent à la brigade sicilienne, à la brigade de bronze. Certains sont noirs comme les Sarrasins

de l'empereur Frédéric. Leur chef crie les commandements d'une voix rude. On dirait un vétéran de Libye ou d'Ethiopie qui aurait gardé, suspendu à l'arçon, le fouet en cuir d'hippopotame.

Le Duc survient, avec son air grave et un peu distant, mais simple, tranquille.

La messe commence, servie par un prêtre robuste comme un sapeur et qui prononce les formules sacrées avec une bouche vermeille émergeant d'une barbe fauve.

Le chef crie : « A genoux! » Les soldats s'agenouillent en s'appuyant sur leur fusil.

De même que dans les églises la prière est protégée par les flèches et les pinacles, ici, aujourd'hui, elle se fixe dans la pointe des baïonnettes. Une prière hérissée, aiguisée. Des visages inclinés de jeunes gens imberbes, d'hommes mûrs, quelques-uns beaux comme les plus beaux types de la Grèce et du Latium. Des bouches sensuelles, des bouches tristes. Un duvet brun ou fauve sur des mâchoires puissantes, sur des mentons osseux. Chez certains, le crâne en entier transparaît; et l'on pense au squelette qui attend, prisonnier sous la chair et qui en imite les gestes, qui en suit les attitudes. Têtes déjà touchées par la mort, déjà marquées par l'ouvrière infatigable. Une masse de viande à boucherie, un charnier bien préparé.

La prière sur les baïonnettes.

Le canon tonne, dans la direction du mont Saint-Michel. Un avion ennemi apparaît au sommet de l'azur, encadré par les petits nuages des shrapnells. Presque tous les yeux se lèvent vers le ciel déchiré. On voit du blanc, mais ce n'est point le blanc de la peur. Celui-ci lance l'éclair d'un sourire sauvage.

Le sacrifice de la messe s'interrompt pour per-

mettre à l'aumônier de parler. Il monte sur une chaire qui domine l'autel drapé de laine grossière. Avec une faconde effrénée, il parle du courage. Le courage l'écoute, armé, taciturne.

Le ciel est d'une pureté sublime, arrondi au-dessus des Alpes que blanchissent les premières neiges. Une tiédeur lente venue de la prière, pèse sur les baïonnettes nues et verticales. Le feuillage mourant des peupliers tremble sans cesse : des ors parmi des ors. Le Carso est là-bas, labyrinthe de tranchées et buissons de fils barbelés, tel que je le connais d'en haut. Il est sûr que demain grossira la source chaude qui se forme, là, sous le rocher.

Je n'entends plus les paroles de l'orateur qui a depuis longtemps la bouche pleine de salive. J'entends le chant de la terre, j'entends la pulsation assidue des cœurs qui pompent le sang du sacrifice; j'entends le silence du fond de la terre et le silence qui se fait au delà de cet azur.

L'heure est grande, c'est la plus grande que nous ayons connue depuis que nous avons franchi la frontière et planté notre drapeau dans le sol délivré. Je sais que demain, à midi, commencera la lutte, la terrible symphonie, beaucoup plus vaste que celle des jours de juillet.

Des visages de soldats, dans une sorte de rêve, qui semblent déjà couchés sur l'herbe funèbre. Mon âme s'incline sur eux. Le ciel est tout brûlant d'amour. Je vois mon visage auprès de ces visages, égalé à cette beauté. Quelqu'un se penche, me reconnaît, me ferme les yeux. La marée se retire, dessous la voûte de ma tête. Deux hommes soulèvent mon corps pour le coucher sur la civière.

Pourquoi pensé-je à cette pierre qu'un jour je

soulevai, dans la forêt touffue et que je laissai retomber, saisi d'effroi, ayant découvert, dessous, des vies grouillantes et fuyardes?

Le Barnabite cesse de parler. Le sacrifice de la messe est repris par l'officiant, avec un marmonnement léger, avec un mouvement de lèvres, pour que chacun entende dans son cœur la parole profonde.

Siate facitori della Parola, e non uditori. « Soyez ouvriers de la Parole, et non auditeurs », ainsi qu'il est écrit sur la chaire de Grado, dans la Basilique des Patriarches.

Les ouvriers de la parole.

Je vois briller les clous des gros souliers du clerc, agenouillé devant l'autel : des clous souillés de fange, au milieu de la terre molle, entre des fils d'herbe et des feuilles mortes.

Les soldats sont de nouveau agenouillés. Les têtes sont courbées sous la forêt luisante des baïonnettes. On entend, sur les arbres jaunes, un croassement assourdi de corneilles. Le Duc est immobile, pensif, avec sa pâleur virile, creusée par la force d'une mélancolie qui semble remonter en lui des profondeurs séculaires de sa race, toute de guerriers et de saints. Il se tourne pour regarder un peu en l'air. Le vin vermeil brille dans une burette, sur la table de l'autel; et un reflet frappe l'épaule droite d'Emmanuel Philibert, rehaussant d'un signe lumineux le gros drap de sa capote de soldat, ample comme un froc sans cordelière.

Le Duc taciturne.

« *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me...* »

Un jeune capitaine, grand, mince, élancé, se penche vers moi et me dit à voix basse : « Pardon, lieutenant. » Puis il plonge les doigts dans mon col et

saisit une guêpe qui allait me piquer. Il tient la guêpe, vivante, entre le pouce et l'index. Il me la montre en souriant. Je souris moi-même au souvenir de la guêpe qui bourdonnait sur le balcon de ma mère et qui me piqua le pouce au moment de l'adieu Blessure de poète! *Vulnus hyblæum.*

« *Vulnus hyblæum* ».

Le croassement rauque des corneilles, sur les arbres d'or, accompagne la fin de la messe de sang. « *Ite, missa est.* » Le sacrifice est accompli. Les soldats se relèvent; ils ont un peu de terre molle à leurs genoux. Ils présentent les armes, tandis que le Duc, suivi de ses officiers, se dirige vers le lieu où il attendra que toutes les compagnies passent en bon ordre devant lui, vicaire de la Gloire.

Le soleil monte au zénith. Les ombres sont brèves. Dans la grande lumière, les corps humains ont quelque chose de transparent, quelque chose de labile. Cette masse de chair mortelle glisse sur la prairie, tout aussi légère que la fuite d'un nuage. Le pas mesuré résonne comme un sourd piétinement; mais il semble que des genoux à la tête ces hommes soient enveloppés de silence, d'un silence lointain comme celui qui s'incurve, là-bas, sur les Alpes blanchies par les premières neiges.

La rapidité me calme. J'entends, par intervalles, dominant le ronflement du moteur, tonner les mortiers sur la montagne. Je gagne le coteau de Médéa, pour visiter l'observatoire d'où l'état-major de la troisième armée assistera à la prochaine action. Nous pouvons monter avec l'automobile par la route nouvelle, mettant à l'épreuve nos pneumatiques contre d'âpres silex.

Nous arrivons au poste téléphonique. Les soldats

se réfugient sous les abris pour ne pas être atteints par le culot des obus, car les canons de notre défense aérienne continuent de tirer contre le plus obstiné des oiseaux de proie autrichiens.

Je donne à l'officier de garde quelques instructions pour que l'on recouvre des verres qui brillent et révèlent le poste à l'observateur ennemi. Nous entrons dans une espèce de redoute faite de corridors obscurs comme ceux des Catacombes. Nous traversons une pièce aux murs de bois qu'un peintre ambitieux orne de festons, de guirlandes, de cartouches, comme pour un festin augural. Tous ces travailleurs sont pleins de dévotion, d'ardeur, d'enthousiasme. Ils construisent et décorent peut-être le Belvédère de la Victoire?

Le Belvédère de la Victoire.

Quel spectacle du haut de la colline! La plaine douce comme une invitation, les bourgades d'un gris de tourterelle, les villes blanches, Gorizia condamnée, les monts et les coteaux arrosés déjà de sang italien, aussi riches d'ossements que de pierres. Partout c'est l'or de l'automne, le bleu des lointains. Autour de l'avion, il y a une couronne de petits nuages blancs, presque séraphiques. Le soleil devient chaud comme un soleil de mai. Les flancs de la colline de Médéa sont revêtus d'acacias, de jeunes peupliers, de broussailles. J'ai envie de m'étendre sur le bord du plateau et de dormir.

Si je m'étendais, je ne dormirais pas. L'inquiétude me chasse. Je rentre dans ma retraite sur l'Ausa, dans mes deux chambres basses que la manie d'un chasseur ou d'un ornithologue campagnard a remplies d'oiseaux empaillés. L'œil fuit les palmipèdes pour se réconforter sur les images de la Victoire de Samothrace, de la Victoire de Brescia. Que ferai-je pour attendre demain?

Les batteries navales.

Voici un message. Les marins des batteries navales installées dans l'île Morosina comptent bien que demain, à midi, le « lancier de mer » sera au milieu d'eux.

Je revois les sables blonds, les passages sur la vase, les tours de bois cachées dans les feuilles des chênes, l'azur de la Sdobba, la lisière du Bosco Cappuccio, Ronchi, Doberdò, la forêt de Monfalcone, la Rocca, et Duino au bord de son précipice rocheux, et l'écroulement rouge de Sistiana; et plus loin Barcola, et plus loin encore Trieste, toute l'Istrie bleuâtre.

Les voix des marins et des corneilles parmi les arbres. Parfois une mouette brille dans l'air comme un vélivole.

Deux chevau-légers qui gardent les fils du téléphone, se tiennent sous les branches avec leurs petits chevaux à longs poils. Dans l'observatoire dissimulé par le chêne, le commandant fait des calculs sur un carnet, entre son goniomètre et sa longue-vue. Le soleil brille sur les trépieds de bois poli. Le porte-voix, la grande buccine de métal camouflée en vert, est suspendu à une branche. On est prêt à tirer. « Première pièce, attention! Feu! »

Les visions, les apparitions et les rêves ravissent mon esprit à tout instant, que je m'arrête, que je m'asseye, que je me repose.

Mais les chevaux sellés s'ébrouent devant la porte. Je monte Doberdò, qui me parait en belle humeur. Je vais, par la route de Palmanova, à la recherche d'un pré pour galoper. J'en trouve un, trop petit, où l'on enfonce. J'aperçois, non loin de Muscoli, un ruisseau qui déborde et court entre deux files de saules noyés jusqu'à la moitié du

tronc et dorés comme la chevelure d'Ophélie. A partir d'un certain point, je ne rencontre plus ni camions, ni ambulances, ni troupes. Une paix soudaine, sur une rive solitaire.

La chevelure d'Ophélie.

De l'eau verte, un chemin humide, des saules d'or, des peupliers d'un or plus splendide encore, de longues herbes, des surgeons qui se balancent, un mystérieux oiseau qui s'enfuit dans l'ombre, sans un cri; le sentier qui se resserre sur la digue, à tel point qu'il devient impraticable; une file de hauts peupliers dorés, là-bas, où je ne puis aller; et l'eau qui ondule comme un sourire sinueux.

O suavité de ce pays reconquis! L'automne s'y fait blonde comme un portrait de Palma l'Ancien. Quelque chose de féminin et de docile dans quoi plonger la main. Où est la guerre? Où est toute cette pauvre chair à déchirer et à broyer, que le prêtre, ce matin, recommandait au Dieu des Armées?

Je m'arrête là où il est impossible de passer à cheval, tant les acacias mêlés sont touffus. Je tourne bride et reviens par les chemins herbus et détrempés. Le sourd piétinement de Vaïvaï qui me suit, semble tirer en arrière ma mélancolie et cela, sur un mode musical que je ne saurais exprimer. Doberdò s'ébroue et de temps à autre semble roucouler comme une tourterelle.

Je vais à la recherche d'un pré que je connais, de l'autre côté de l'Ausa. Je galope enfin sur un terrain moelleux, sur les ombres effilées des arbres, comme sur un râteau démesuré.

C'est un pré secret, enfermé entre des rideaux de peupliers, silencieux et doux comme l'être qui aime à se soumettre. Les arbres brûlent par la cime,

Le pré secret.

comme des cierges, peupliers et saules aux longues branches verticales : légers, aériens. Les ombres s'allongent jusqu'à toucher l'autre extrémité. Le ciel pâlit. Ma mélancolie se fait plus musicale encore, mesurée par le galop rythmique du cheval. Je revois, ou mieux, je sens encore certains crépuscules florentins sur le Champ de Mars, en face de Fiésole glorieuse, dans le rayonnement de ses murs égratignés...

Le passé, le présent, plus rien n'a de valeur. Le présent n'est qu'un levain.

Je suis pris de je ne sais quelle volonté de mourir. J'écoute la mélodie du monde qui signifie : « Il est temps de mourir, *tempus moriendi.* »

« Tempus moriendi ».

Je sors du pré comme de moi-même, avec mon cheval en sueur. Je retourne sur la route brutale, dans l'atroce fracas des camions. Fumée, poussière, puanteur, cris, encombrement. Et le ciel est pourtant si ardu et tellement immaculé!

Dans l'écurie, c'est l'odeur du camphre, l'odeur de la mixture anglaise. Une étrange torpeur m'envahit, dans le box, entre le mur et le bat-flanc, sur la paille fraîche, tandis que le palefrenier bouchonne l'épaule de Vaïvaï. Aucune envie de rentrer chez moi, de continuer à vivre. Je songe à une tranchée profonde sur le Mont Saint-Michel, dans le Bosco Cappuccio, où l'on meurt, où la mort frappe et déchire vite, où le corps devient inerte comme la boue, comme le roc, subitement.

Je rentre chez moi. Tous les soucis de la vie commune, de cette autre vie, sont là, sur ma table. Si je dois finir demain, faut-il prendre la peine de m'en préoccuper?

Donatella est là, dans son cadre d'émail, avec ses

deux lévriers favoris, avec Agitator et Great Man, avec le fauve et avec le noir. La prairie de Dame-Rose m'apparaît, le mur pâle, la grange basse, le jeu des chiens dans l'herbe folle. Heures lointaines, heures de solitude, d'ivresse, d'affliction. Et la tombe de ma pauvre Dorset Red, là-bas, dans l'angle : un tertre semblable aux tertres des soldats que je vis hier sous les cyprès d'Aquilée, à l'ombre du vénérable campanile. Et l'immense guerre qui remplit les continents et les îles, la gigantesque force ennemie, la terrible pulsation de la race barbare.

Mon Dieu, mon Dieu, grandis demain de mille coudées notre stature! Donne-nous le sentiment de notre puissance, de notre droit divin, de l'empire dont nous sommes les héritiers.

« Lançons notre cœur par-dessus le Carso et allons le rechercher. Voilà ce qu'il faut faire. » Ainsi parlait hier soir un brave à trois poils qui sentait la tranchée moisie.

D'où vient que nul chant ne me jaillisse du cœur? Et lorsque je fais effort et me prépare à composer le chant attendu, pourquoi suis-je pris d'une espèce de répugnance qui ressemble à de la honte?

Je le sais, je le sais, ô mon pays! Je veux disparaître avant que m'abandonne la foi.

Je me livrais, comme à l'ordinaire, aux soins athlétiques des muscles, lorsque le meilleur de mes compagnons de terre a frappé contre les vitres de ma fenêtre basse : le capitaine au beau visage de nègre pâli, mon pilote de tempête, celui du vol le plus ardu.

Le bienvenu. Peut-être vient-il m'offrir la fin héroïque : « Comme je lui disais : Benvenuto est ton nom, il répondit : Benvenuto serai-je pour toi, cette fois-ci. »

Mystère du soir, de l'arrivée inattendue, de la voix qui résonne sur le seuil, dans l'air libre et dans l'épaisseur de la maison.

Tout homme est un messager. Il convient de lui tendre une main ouverte.

Le bienvenu revient lorsque je suis prêt. Au premier coup d'œil, je lui trouve la qualité des rêves. Il m'apporte le vent alpestre qui passe par le col, là-bas, sur le Plateau des Sept Communes; il m'apporte l'odeur de la prairie ensoleillée où paissent les vaches auprès de leur ombre allongée, où les fleurs mauves des colchiques s'inclinent vers leur ombre légère.

Tous les rubans des routes ont lié la terre verte. Des sapins, je ne vois plus que les cimes pressées comme des files et des files et des files de lances. Des montagnes, je ne vois plus que les dents qui déchirent les nuages, que les massifs qui se chevauchent, que les ombres disposées comme les nervures des feuilles palmées...

Le bienvenu me parle et je ne le comprends pas.

J'ai l'oreille occupée par le ton du moteur. Je suis sur mon siège de l'avant. Je porte l'altimètre, attaché en bandoulière, sur le dos. Je serre ma ceinture de sûreté. Je n'ai devant moi que le bord de zinc, verni de blanc, semblable à celui d'une légère nacelle. Je n'ai devant moi que l'agile mitrailleuse, placée sur le trépied d'acier. Je la fixe, le canon levé. Je sens, sous mes pieds, la fragilité de la planchette de noyer. L'air me pénètre. Je ne suis plus que de l'air et de l'âme. Je vis une vie parfaite.

Le bienvenu me parle et je ne l'entends pas. *L'aile sur Gorizia.*

Nous passons au-dessus de Gorizia, sous une coupole de shrapnells bicolores. A présent, nous allons à la rencontre du soir, de notre soir. Mon pilote lâche ses leviers et ouvre les bras comme s'il les tendait à une belle femme, avec une soudaine fantaisie juvénile.

Dans le vert et dans le brun, les rubans des routes ont lié la terre. Les dents de la montagne mastiquent l'or du crépuscule, le ruminent, l'effilochent. Nous sommes au-dessus de la plaine. Udine blanchit dans le violacé. Le soleil disparaît derrière des bandes de nuages, pareilles à des épées qui le décapiteraient.

A présent, nous sommes à deux mille huit cents mètres d'altitude. Nous descendons en un vol plané très hardi. Notre avant pique dans l'ombre. Le monde entier tourne autour de mon rêve. La plaine se soulève et devient ciel; le soleil me passe sur la tête comme s'il remontait au zénith; la montagne danse une gigue frénétique; les villes et les bourgades sont projetées dans l'espace comme des cailloux, par une fronde titanique. Le soleil, dans l'enveloppement des bandes d'or, tourbillonne. Un discobole divin le lance vers le destin futur...

Le bienvenu me devine absent et me ramène à lui en me touchant le coude, comme il faisait lorsque, de sa place, dans la carlingue, au milieu des petits nuages blancs et rouges des tirs autrichiens, il me demandait le carnet de vol pour y écrire tranquillement : « Mauvaise carburation. Les radiateurs sont froids. J'espère pouvoir regagner nos lignes. » Je le regarde, je le regarde bien.

Il a les cheveux tondus au ras de la peau, comme les athlètes grecs, comme les lutteurs du gymnase. Je voudrais lui donner le nom d'un des trois Mages, du plus jeune, de celui qui a la peau bistrée, de grosses lèvres, des yeux saillants, de celui qui portait la myrrhe.

Piémontais d'aujourd'hui, calme, volontaire, tenace, non sans quelque souplesse et amour du jeu, précis et hardi, bien résolu à vaincre et à jouir. Il a vingt-sept ans : il est à ce comble de la jeunesse, où la première faim étant apaisée, commencent les retardements sur la saveur.

Un jour il est allé passer trois heures à Vérone, dévoré de désir et d'anxiété, pour voir une de ses amies qui ne faisait que traverser la gare dans un train de la Croix-Rouge. Servi par son astuce et sa froide hardiesse, dissimulant une avidité presque sauvage — après la longue abstinence du camp d'aviation, — il a pu réussir à se retrouver avec elle. Pour quelques instants? Pour une éternité? La vision de toute cette chair douloureuse, entassée dans les compartiments lugubres a traversé son délire. Et pour se pardonner à lui-même son impiété, il a promis, à son remords, l'expiation : il a juré de s'offrir, désormais, au plus grand péril, pendant toute la guerre...

Il me raconte cela sur le seuil, tandis qu'on voit briller l'Ausa sous la lune nouvelle et qu'on entend sur le pont le piétinement des chevaux.

Pour avoir vingt-sept ans, je donnerais le livre d'*Alcyone*.

J'ai ma photographie d'hier, implacable, qui me montre ce que je suis, ce qu'est mon visage. Et pourtant, aujourd'hui, à cheval, j'avais je ne sais

quelle sensation juvénile de mon corps. Tout à l'heure, sous les brosses rudes et sous les gants de crin, j'avais je ne sais quelle sensation juvénile de mes muscles, de mes tendons, de mes artères.

Le jeune vieux.

Mais là, sur la photographie d'hier, sur l' « instantané » impitoyable, je suis déjà vieux. Je le vois bien. Il y a là quelque chose de sénile, qui a beau me paraître étranger, que j'ai beau ne pas sentir en moi. Quand je marche, quand je galope, quand je vole, quand l'air me frappe, quand le vent me siffle aux oreilles, j'ai de mon visage un sentiment qui n'est pas réel. Je crois avoir le visage ferme et lisse de ma volonté. Et celui-ci est un visage ridé de petit vieux rengagé.

Tout à l'heure, cependant, devant la porte de l'écurie, j'ai sauté à bas de ma selle avec une légèreté de voltigeur; et je me suis retrouvé debout, en équilibre immédiat, sur mes jambes élastiques.

Il y a une jeunesse de mouvement qui peut être conservée longtemps par la discipline. Mais l'âge et la passion, accouplés sous un même joug, continuent de vous labourer la face.

Le fil d'écarlate que je mis autour du cou d'un de mes héros, pour rappeler la menace de la hache, n'était qu'une figure de mon inquiétude. Je songe parfois qu'il me plairait de tenir ma propre tête dans ma main, comme certains soldats de la Légende dorée, et de laisser au reste de mon corps ses illusions musculaires.

Le bienvenu m'offre le bon risque avec une certaine coquetterie, comme on offre un trèfle à quatre feuilles. Demain, à midi, commencera la symphonie sanglante. Mardi matin, nous irons, sur notre léger « Farman », reconnaître les lignes ennemies et

protéger avec notre mitrailleuse les « Caudron » qui feront le service de nos batteries.

Le ton vital semble augmenté aussi, dans les choses qui nous entourent. La tête rase du bienvenu a pour fond les images équestres du Gattamelata et du Colleoni. La Léda du Musée de Saint-Marc n'est plus saisie par le grand cygne de l'Eurotas; ce n'est plus un pied palmé, mais une serre d'aigle qui pétrit la longue cuisse voluptueuse.

Léda et les condottières.

— Pourquoi Léda parmi les condottières et les Victoires? me demande l'amant de Vérone, tandis que dans ses yeux mâles, ondule une autre image.

— Parce qu'elle est la mère des Dioscures qui, cette nuit, reviendront baigner leurs chevaux blancs dans le Timave.

Il sourit. L'émail de ses dents est intact. J'éveille en lui l'instinct de la poésie.

Certains jours, à une très grande altitude, lorsque tout était divin autour de nous, au-dessus de nous, et que nos ailes nous semblaient immobiles, rayées par les ombres fines des tendeurs, il me demandait le carnet et lâchait les leviers pour m'écrire une de ses pensées lyriques.

Nous sommes à présent assis tous deux sur ce banc. On parle des appareils, des camarades, des chefs, de la chance, de la malchance. On regarde sur la carte la distance entre Campofòrmido et Vienne : notre rêve! Avant-hier, le colonel Barbieri, à Pordenone, démontrait l'impossibilité de mener à bien l'entreprise avec un « Caproni » de 300 chevaux. On discute, on s'obstine, on veut, on espère.

On imagine et l'on dessine un avion à triple moteur, robuste et rapide, armé à l'avant et à l'arrière : une escadrille formidable, capable de jeter

sur Schœnbrunn dix mille kilogrammes de tritol.

Nous sommes tous les deux sur le banc, l'un à côté de l'autre. Il nous semble que nos destins se mêlent, se nouent. Il est jeune et je ne suis plus jeune. Et tous deux, mardi, avant midi, nous pourrions être morts, n'être plus qu'une poignée de chair carbonisée, un peu d'os noircis, un peu de cartilage ratatiné, une tête tranchée avec quelques dents d'or reluisant dans la boue. Ou peut-être abattrons-nous un avion ennemi, le premier! et descendrons-nous dans la gloire!

Quand je le lui dis, ses yeux étincellent, entre ses paupières retroussées comme celles des bronzes archaïques.

Il se lève pour s'en aller. Il a des gants trop justes. Il est encore loin de la véritable élégance. Mais ses dents blanches sont brillantes comme là-haut, dans la tourmente des cimes, dans l'ouragan de pierre, sur l'alpe, quand je me retournais et que, de mon siège de l'avant, je lui faisais un signe résolu.

Sur le seuil, dans le soir limpide, tandis que la lune nouvelle brille entre les arbres de la rive, et qu'un gamin siffle sur le toit d'un chaland amarré; tandis que là-haut, sur la route de Palma, hennit un cheval et que là-bas, le 305 de l'île Morosina gronde sans arrêt, mon jeune ami se reprend à parler de sa belle maîtresse, de l'heure furieuse de Vérone.

Un médecin-major, dans le train de la Croix-Rouge, l'avait vu passer. Comme l'infirmière faisait semblant de ne pas le connaître et dissimulait son trouble, le médecin-major avait dit : « Regardez! quel jeune capitaine! On le prendrait pour un enfant! »

Et le capitaine m'explique, avec une modestie charmante : « Je m'étais fait la barbe. »

Il s'en va. Il va dîner, puis il repart pour Campofòrmido. Je l'accompagne dehors. Je le suis du regard jusqu'au delà du pont.

Je n'ai pas envie d'aller au mess, je n'ai pas envie de me retrouver dans cette salle enfumée, pleine de bavardages; je n'ai pas envie d'entendre encore à travers tout ce tintamarre, l'officier de l'intendance me parler « de mon cheval de charge » et du « prélèvement » d'un uniforme pour mon ordonnance.

L'esplanade est vide de camions, parce qu'on doit, demain matin, l'aplanir et la sabler. L'Ausa est lisse comme un miroir, sans le moindre frisson, sans la plus légère ride. Elle est jeune.

Je franchis le pont et je vais à l'aventure. Les chemins encore encombrés de soldats sont comme des artères gonflées de sang noir. Des camions passent en ronflant, avec un œil bleu. Passe une file de chevau-légers qui tiennent leur monture par la bride. Passe une automobile du Grand Quartier, à toute vitesse, avec le seul phare de gauche allumé.

L'Ausa et le Léthé.

L'Ausa ne bouge pas; elle paraît stagnante comme le Léthé : celui qui la franchit est un mort. La lune est insensible comme au temps de l'insomnie de Sapho.

Je reviens sur mes pas. Je suis la route de Palmanova. J'arrive devant la chaîne tendue par les sentinelles, devant la barrière nocturne. Sans m'arrêter, je l'enjambe. L'œil bleu d'un camion vient à ma rencontre. Comme il approche, la lueur m'éblouit, car le soldat qui le conduit a gratté le vernis bleu et ménagé, au centre, un disque de lumière blanche, pour mieux voir la route. Je m'écarte et me heurte contre quelque chose qui grogne et qui pue.

C'est un prisonnier en haillons qu'un lancier à cheval pousse devant lui, sur le talus.

Je vois, là-bas, tout le long du front, resplendir les obus lumineux. J'arrive à l'Ambulance et rebrousse chemin. Un médecin fume un cigare devant la porte, tranquillement.

Je rentre. La paix me fuit. Je suffoque. Il y a, dans ces pièces réquisitionnées, une odeur d'étoffe neuve : celle des paravents apportés par le tapissier d'Udine et qui me servent à cacher les horreurs du style gorizien. Des paravents? Comme je voudrais cette nuit appuyer ma poitrine contre un parapet de tranchée!

Les paravents et le parapet.

Ce lit réquisitionné me semble ridicule avec ses deux oreillers, sa couverture bien préparée, son édredon brodé, et cette carafe d'eau sur le marbre de cette table de nuit.

Je n'ai pas sommeil, mais je crois que j'ai un peu faim, car je sens que ma tête se vide. A cette heure le jeûne est inévitable. N'est-ce pas la veillée? la grande veillée?

J'entends un piétinement de troupes sur le pont. Mon cœur bondit. Je sors, j'accours.

Ce sont des troupes de couverture, une infanterie d'élite. Leurs rangs s'avancent dans la clarté de la lune à son déclin; ils franchissent l'Ausa, traversent la ville endormie et sans lumières. Un pas alerte. Une gaîté franche. Des éclats de plaisanterie, de rire, de chants. Et ils s'en vont mourir.

La marche nocturne.

Ce matin, au camp de Versa, dans la lumière méridienne, sous le ciel candide, le torrent de chair mortelle me paraissait perdre sa consistance et se changer en une multitude de spectres prêts à s'évanouir, sur la prairie, comme l'ombre d'un nuage.

Mais ces autres gens, dans la nuit, je ne sais pourquoi, pèsent sur moi comme si je les portais, comme si moi-même je les conduisais à la mort. Ce ne sont plus des spectres, ce ne sont plus de fugitives images. La lumière ne les dévore plus, ne les consume plus. Ce sont des hommes, des ossatures, des muscles, des respirations. *Homines durum genus.* Ils ont cette terrible odeur qui vient du nombre, quand il est nombré par le destin pour ses besognes. Ils sont tout près de moi. Un coude me heurte; la crosse d'un fusil me bat contre la hanche: une forte haleine me passe sur la joue. Je me confonds parmi ces hommes.

Je rentre dans ma substance. Il me semble que mon âme jette des étincelles et que ces étincelles s'attachent à leurs os. Ils parlent, ils crient, ils chantent: et moi je suis silencieux.

J'ai chanté pour eux, ils chantent pour moi.

Personne ne me reconnaît, dans la nuit. A l'aube, ils me reconnaîtront. Ils crient : « Vive la guerre! » Ils crient : « Vive l'Italie! » Je crie en eux.

Le cheval du Colleoni.

Passe un capitaine sur un cheval énorme comme les étalons des conductiers, sur le cheval de Bartolomeo Colleoni, si grand qu'on le croirait exhaussé par un piédestal, avec sa croupe puissante, son large poitrail de taureau, son cou massif et sa crinière.

D'où peut bien descendre ce destrier monumental? Où donc est allé le chercher la Réquisition des quadrupèdes? On dirait une bête de légende, revenue pour emporter vers un nouveau but, un nouveau destin. J'entends sonner sur la route ses quatre sabots ferrés, distinctement, à travers le bruit des pas et des clameurs. J'aperçois les longues touffes

sauvages sur ses paturons, sa queue frisée et ondoyante comme si, en chemin, se fussent défaits ses tresses et rubans de parade.

N'est-ce pas le cheval qui demain, à la nuit, s'abreuvera dans le Timave aux sept sources? Il n'est pas blanc comme le cheval de Castor, il est noir comme l'enfer du Carso.

L'officier qui le monte est membru, lui aussi, enveloppé dans son ample capote, le capuchon sur les yeux, taciturne. C'est un destin confiné dans une ossature plus qu'humaine. Il paraît sculpté dans la clarté froide, superbement.

Je le suis, tout en rêvant. La poésie me travaille le cœur, comme une serre invisible; et mon instinct de cavalier me tourmente les muscles des jambes. En d'autres temps, j'eusse rêvé de précipiter ce destin sans visage et de placer le mien sur la selle, en usurpant le pouvoir. Je marche aux côtés des soldats, avec je ne sais quelle merveilleuse humiliation dont mon cœur se remplit comme d'une félicité inattendue.

Nous voici à l'ombre des maisons, dans une rue plantée d'arbres. Dans un carrefour, la lune basse apparaît au bout de la route, sur la droite, et éclaire notre rang. Un sous-lieutenant imberbe me reconnaît à mon collet blanc du régiment de Novare et aux deux petites ailes d'or qui brillent sur ma manche. Je préviens ses démonstrations. Nous échangeons quelques paroles à voix basse.

— Vous venez avec nous?

— Je viens avec vous.

— Jusqu'à la tranchée?

— Jusqu'à la tranchée.

Il frémit et il a deux beaux yeux purs, rayonnant d'amour et de ferveur. Il se tait, sur mon geste. Nous

rentrons dans l'ombre. Nous marchons en silence, au pas des soldats. A présent, nous avons dépassé le faubourg; nous sommes sur la grand'route blanche. Le cheval gigantesque s'enlève sur un ciel étoilé. S'il se cabrait, il semblerait prêt à prendre son vol pour retourner dans la constellation qui porte son nom, tant sa forme est fabuleuse.

Le chant de la grand'route.

Les soldats entonnent un chant qui, de l'avant-garde, se propage jusqu'aux plus lointains traînards. Nous mesurons notre pas sur la cadence et il nous semble que nous sommes à tout jamais immunisés de la fatigue.

Près de moi, un soldat ne chante point; mais, de temps à autre, emporté par l'impétuosité des refrains, il lance quelques notes sans suite, tout comme s'il avait la bouche pleine. Je le regarde. Il a en effet la bouche pleine. Il mange ses provisions de route. On devine du pain frais, à l'odeur. Tout de suite ma faim se réveille.

Sans aucune honte, je lui demande un morceau de son pain. Il se tourne vers moi, confus :

« *L'aije muccicate, 'gnore tenende* » (Je l'ai mordu, monsieur le lieutenant) fait-il avec un gentil regret et en me montrant la marque de ses dents sur la croûte brune.

Avec une émotion profonde, comme si j'entendais la voix même de mon frère, parti tout jeune de la maison paternelle et qui jamais ne revint, je reconnais l'accent de mon pays, le patois de la terre des Abruzzes.

Je le regarde. Il ne peut avoir plus de vingt ans. Lui aussi a des dents blanches, dans son sourire d'innocence, et des yeux étincelants comme ceux des possédés que je vis s'agiter autour du sanctuaire de

Casalbordino, derrière les grands étendards emportés par le tourbillon du miracle. « *Evviva Maria!* »

Le pain rompu.

Je lui enlève son pain de la main; je le casse en deux et je lui en rends la moitié. Il demeure surpris, les yeux baissés. A la clarté des étoiles, je remarque ses longs cils retroussés. Je refoule des mots de son patois — de notre cher patois — qui me montent aux lèvres. Je mords la croûte et la mie, franchement.

Et c'est le meilleur pain que j'aie jamais mangé, en vérité, depuis que j'ai des dents d'homme.]

Telle est la cendre inquiète d'un de mes jours vécus avec « cette pensée dominante » qui est le thème mélodique du conte musical que je composai dans l'exil, à l'ombre des pins landais, vers le temps du solstice, il y a trois ans.

Ce récit, je vous l'adresse là-bas, au pays de Sylvie l'italienne, ô Chiaroviso, comme le don de l'allié et le souvenir de l'hôte, accompagné de cet envoi qui pouvait être bref comme celui d'une ballade et qui, sous ma main, est à présent devenu un gros livre, pour mon plus grand plaisir : divaguer étant le propre du convalescent.

Les paquets de feuilles.

Je souris en pensant à ces petits paquets de feuilles comprimées et desséchées venus de Calabre qui, un jour, vous intriguèrent et vous ravirent : je vous les offris sur une nappe étendue dans l'herbe de Dame-Rose, dans l'herbe qui n'était pas encore fauchée, toute frissonnante de fleurs simples et d'avoines folles, sauf aux creux des sillons dessinés par le jeu de nos lévriers.

Les paquets étaient de forme carrée, tels de petits volumes cachetés par un solitaire qui eût heureusement confondu la bibliothèque et le verger.

Il fallait se servir de l'ongle pour briser la première feuille. La membrane tombait en miettes mais les nervures résistaient comme les nerfs, au dos d'un livre relié en parchemin. La seconde feuille était plus résistante et plus encore la troisième, et plus encore la quatrième. L'enveloppement se faisait de plus en plus serré à mesure qu'il se rapetissait. Les doigts n'arrivaient jamais à la fin ; et l'attente irritait la curiosité; et le retard faisait croire au goût que là

dedans se cachait la chose la plus délicieuse du monde.

Et j'ai toujours présent à la mémoire la grâce de votre visage qui se penche tandis que, l'eau vous venant à la bouche, vos lèvres tour à tour s'entr'ouvrent et se rapprochent.

Mais voici la dernière feuille dans laquelle est enveloppé le secret, parfumée comme la bergamotte. L'ongle la brise, les doigts s'ouvrent et se teignent de suc jaune, s'enduisent de je ne sais quel onguent solaire. Quelques grains de raisin dégonflés, rissolés, d'une chaude couleur de tan foncé, de cette couleur qui « semble obtenir dans l'œil son plus haut degré », quelques grains humides et huileux, pour ainsi dire, de cette huile ineffable où flottent certains yeux châtains que je sais, quelques grains d'une grappe cueillie à la vigne du soleil apparaissent alors, pressés l'un contre l'autre, avec je ne sais quoi de lumineux dans leur brun, avec je ne sais quoi de brûlant sans flamme, avec une saveur qui vous délecte avant d'être savourée.

Ainsi, ô Chiaroviso, le récit de *LA LÉDA SANS CYGNE* est enveloppé dans ces innombrables feuillets qu'il convient de déplier ou de couper. Je ne dis pas qu'au fond la saveur soit aussi exquise, mais à coup sûr, elle est insolite.

Les ténèbres.

Quand la dure sentence du médecin me cloua dans l'obscurité, m'assigna dans l'obscurité l'étroit espace que mon corps occupera dans le sépulcre ; quand le vent de l'action se refroidit sur mon visage, l'effaçant presque et quand les fantômes de la bataille furent d'un seul coup exclus de mon seuil noir ; quand le silence se fit en moi et autour de moi ; quand j'eus

fait l'abandon de ma chair et retrouvé mon esprit, dominant ma première anxiété confuse, se réveilla le besoin d'exprimer, de signifier. Et presque aussitôt je me mis à chercher quelque ingénieux moyen d'éluder les rigueurs de la cure et de tromper le médecin sévère, sans toutefois enfreindre ses commandements.

Il m'était défendu de discourir et tout spécialement de sculpter les mots à ma façon; en outre, il ne m'était pas possible de vaincre ma vieille répugnance pour la dictée, ni cette pudeur secrète de l'art qui ne veut pas d'intermédiaires ou de témoins, entre la matière et celui qui la traite. L'expérience me dissuadait d'essayer à écrire la page, les yeux fermés. La difficulté n'est pas dans la première ligne, mais dans la seconde et dans les suivantes.

Alors, il me revint à la mémoire, la manière des Sibylles qui écrivaient leur brève sentence sur des feuilles dispersées au vent du destin.

Je souris, d'un sourire que personne ne surprit, dans l'ombre, quand je reconnus le froissis du papier que la Sirénetta coupait en listes à mon intention, étendue sur le tapis, à la lueur d'une lampe basse.

Quand elle s'approcha de mon chevet, marchant avec précaution, et m'apporta la première liasse de listes égales, je soulevai doucement mes mains qui depuis si longtemps reposaient le long de mes hanches. Je sentis qu'elles étaient devenues plus sensibles, avec, dans leur dernière phalange, quelque chose d'indistinct, et qui ressemblait à un afflux de clarté.

Un art nouveau.

J'allais apprendre un art nouveau.

Avant, ma main soupesait la matière et mes yeux

la considéraient. La matière avait une couleur, un relief, un timbre.

La plume était comme le pinceau, comme le ciseau, comme l'archet du musicien. La tremper était un plaisir glorieux.

L'esprit, humble et superbe tremblait en mesurant la rame compacte et intacte à transformer en un livre vivant.

La qualité de l'huile pour la lampe était choisie, comme pour une offrande à un dieu inconciliable.

Dans les heures de création heureuse, la chaise dure devenait un prie-dieu grinçant sous les genoux qui supportaient la violence du corps plié en arc.

Dans l'obscurité, un sentiment vierge renouvelait en moi le mystère de l'écriture, du signe écrit. Mon corps était comme dans un cercueil, étendu et serré. Je croyais être un scribe égyptien au fond d'un hypogée. J'occupai ma caisse de bois peint, étroite et adaptée à mon corps comme une gaine.

Le scribe égyptien.

En souriant, je pensais : « Aux autres morts, les familiers ont apporté des fruits et des gâteaux. A moi, scribe, la miséricordieuse présente les instruments de mon art. Si je me levais, ma tête ne heurterait-elle point le couvercle où est peinte à l'extérieur mon image de naguère, avec de grands yeux limpides, ouverts sur la beauté et sur l'horreur de la vie? »

Ma tête demeurait immobile, serrée dans ses bandelettes. Des hanches à la nuque, une volonté d'inertie me rendait fixe, comme si vraiment l'embaumeur eût accompli sur moi son œuvre.

Tout de suite, mes mains trouvèrent les gestes, avec cet infaillible instinct qui est, dans les mem-

branes des chauves-souris, quand elles effleurent les aspérités des cavernes ténébreuses.

Le cartouche. Je prenais une liste, je la palpais, je la mesurais. Elle était semblable à un de ces cartouches dépliés, à une de ces banderoles sacrées que les peintres mettaient dans leurs panneaux. Il y avait quelque chose de religieux dans mes mains qui la tenaient.

Je l'entendais crépiter entre mes doigts qui tremblaient. On eût dit que mon anxiété soufflât sur le tison ardent que j'avais au fond de l'œil. Des flammes et des étincelles s'envolaient dans le tourbillon de l'âme.

Je sentais, sur mes genoux, la main de la miséricordieuse. Je les soulevais légèrement pour recevoir la tablette. Elle était, pour moi que l'ombre avait envahi, comme une plaque votive. Entre le pouce, l'index et le médius, je prenais le crayon. Le médius avait toujours le sillon du travail obstiné. *Nulla dies sine linea.*

Et je tremblais devant cette première ligne que j'allais tracer dans les ténèbres, sans apercevoir les mots.

Je cherche parmi les rubriques du *Nocturne* et je trouve ceci :

J'écris sur l'eau. [Je n'écris pas sur le sable, j'écris sur l'eau. Chaque mot tracé s'enfuit, comme dans la rapidité d'un courant obscur. Entre la pointe de l'index et du médius, je crois voir la forme de la syllabe que je trace. C'est un instant accompagné d'une lueur, d'une sorte de phosphorescence. La syllabe s'éteint, s'efface, se perd dans la nuit fluide.

La pensée semble courir sur un pont qui derrière elle s'effondre. L'arche qui s'appuie sur la rive n'est plus; soudain s'écroule la voûte médiane. Mon anxiété atteint la rive opposée dans un effarement de fuite, tandis que la troisième arche cède et disparaît.

J'écris comme celui qui jette l'ancre, et le câble file, toujours plus rapide, et la mer semble sans fond, et le bec ne parvient jamais à mordre ni le câble à se tendre.]

Un jour, il me vint le désir subit de reconnaître l'accent de mon art ancien; et je me rappelai certaine œuvre écrite dans ma retraite de la Lande, environ la fin du printemps et le début de l'été, écrite avec une plume et une attention plus aiguës que jamais.

La voix de Desiderio Moriar résonna dans l'obscurité.

« La nuit n'est-elle pas omniprésente et perpétuelle? Si je ferme le poing en plein midi, voilà que je fais la nuit dans le creux de ma main. »

Le visage de Desiderio Moriar m'apparut dans l'obscurité. « Il fit la nuit dans son âme en se couvrant les yeux avec ses paumes; et il demeura silencieux. »

Alors, je priai quelqu'un qui se tenait à mon chevet, de me relire ces pages oubliées.

Il s'y trouvait, çà et là, quelques linéaments d'art nocturne. Il s'y trouvait des mots d'une étrange puissance qui semblaient avoir été tracés les yeux

fermés. Entre les lignes, les aspects de la vie assumaient le caractère des apparitions. « Notre vie est une œuvre magique qui échappe à l'examen de la raison, et elle est d'autant plus riche qu'elle s'en écarte davantage, car c'est un pouvoir occulte qui la régit, souvent à l'encontre des lois apparentes. »

La vocation de la mort y était exprimée par des modes musicaux d'une nouveauté qui m'enchantait. J'avais donné à la « pensée dominante » un surprenant visage de femme, « ce visage antique et neuf aux larges plans fortement assemblés comme sur une tête de Roi pasteur, sculptée dans le basalte ».

Certaines cadences faisaient tout à coup bondir mon cœur rapide et provoquaient, au fond de mon œil blessé, de grandes lueurs, comme dans un incendie qui reprend.

Et j'étais immobile, toujours. Les horizons se rapprochaient comme quatre barrières, se fermaient comme un enclos. La ville, au milieu, était sans vue, sans respiration, sans âme. La maison, pleine de sollicitudes, de voix étouffées, de soins, de rumeurs secrètes, de petits dieux cachés, se faisait silencieuse, n'était presque plus visible, devenait inexistante. Seuls, les quatre murs de ma chambre existaient; et, à l'entour, c'était le vide sans bornes. Puis seules existaient les quatre colonnes de mon lit que j'aurais prises, dans les ténèbres, pour les quatre lances d'une tente carrée, au milieu du désert. Puis seuls existaient mes os, seul existait mon squelette enveloppé de chair. Et, dans mon squelette, il y avait comme une coagulation soudaine de la vie. La vie se grumelait, se caillait comme le sang qui ne circule plus. La pesanteur était horrible.

Et j'écoutais la voix du lecteur : « Tout mon être adhéra à l'inconnu qui est le fond de la vie, par l'ombre enfermée dans le corps, par l'obscurité qui occupe les replis de la chair, par tout le noir des viscères et du cœur. Je sentais suinter vers moi la douleur et la mort, comme ces gouttes qui suintent de la paroi d'une caverne ténébreuse. Une poésie désespérée devint ma propre substance... »

Le présent funèbre.

Est-ce donc un présent funèbre que je vous envoie, ô Chiaroviso?

C'est la dernière œuvre d'art pur que j'aie composée dans la solitude de l'extrême Occident. Si l'on en considère la matière et le travail, elle semble fermée comme une de ces pommes aux belles écailles que porte le plus haut rameau du pin blessé et qu'on ne pourrait cueillir, j'imagine, si ce n'est pour la fixer à la pointe du thyrse « qui rend furibond celui qui le porte ».

J'oublie donc que j'ai déjà comparé cette œuvre à quelque chose de plus doux que les dures amandes protégées par l'écaille vert-brun? Mais, peut-être que les deux similitudes lui conviennent, car rien n'est inconciliable devant la souveraineté du rythme.

Je m'étais mis à la composer très attentivement pour me faire la main au style d'une œuvre plus vaste, intitulée *Le Printemps*. Une fois encore, pour découvrir les aspects de l'inconnu, j'étais aidé par ma plus profonde sensualité. Ce récit mystérieux, j'oserais presque dire mystique, est riche d'éléments naturels plus que tout autre. Le mystère y est figuré par une succession d'images denses, corporelles, d'un relief palpable, exemptes de toute indé-

termination, exprimées dans une langue que l'éloignement semble avoir rendue plus puissante, tel le vin qui navigua.

D'ordinaire je suis fort habile à discerner ce peu de chose qui, fait par moi, risque de me plaire. Ceci me plaît. Il y a là tout le meilleur de mes défauts et de mes qualités, avec quelque chose d'indéfinissable qui annonce une troisième jeunesse de mon esprit.

Mes intimes savent que l'unique louange qui me touche, est celle que je me fais à moi-même, bien rarement. Je souris en prenant dans la main cette chose d'art, la soupesant et l'estimant en parfait connaisseur, comme si ce n'était pas la mienne, avec un œil qui s'emploie pour deux, tandis que la nécessité de l'action me pousse, et que mon désir de la beauté semble irrévocablement se soumettre à ce « rythme de perfection sublime seulement consenti aux hommes dans l'heure qui suit le trépas ».

Le connaisseur.

Est-ce donc un présent funèbre que je vous envoie, ô Chiaroviso, là-bas où les cygnes sillonnent toujours en paix l'étang de Sylvie la Romaine?

Au fond, ce n'est qu'une histoire de chenil, peu différente de celles que nous nous racontions, certains soirs, assis sur les bancs de nos favoris, brisant leur biscuit carré, tandis que les garçons continuaient d'éparpiller la paille fraîche dans les litières contiguës, d'où montait de temps en temps une plainte de jalousie.

Je crains que Marcel, avec sa tenace aversion pour les barzoïs, ne soit empêché de goûter mon récit, surtout après la fâcheuse épreuve faite sur notre champ de course par ces descendants de la

race tartare qui, dans le steppe originel d'Asie, défendait la tente contre les fauves nocturnes et ne redoutait pas alors de se mesurer avec le léopard — cette race qui plus tard s'amollit dans son émigration vers l'isthme caucasique, vers la Tauride et le Volga, mais se perfectionnait peut-être en grâce et sveltesse, par des croisements avec le blond lévrier de Perse figuré sur ces miniatures de chasse où les rois sassanides tendent l'arc, tandis que leurs favorites à cheval jouent de la harpe et du tambourin!

Je sais qu'il ne sera pas ému par une si noble généalogie, résumée avec un tel soin dans cette période enroulée sur elle-même comme le dos d'un lévrier qui dort sur un beau tapis. Mais ne m'accordera-t-il pas une certaine indulgence, si je lui dis que j'avais coutume d'entraîner mes barzoïs de dix-huit mois avec un terrible greyhound, afin de leur ôter toute trace de la mollesse acquise en Occident, — si je lui dis que j'aime surtout ma meute « plumeuse et spumeuse » le long du rivage de la mer?

Une histoire de chenil.

Au fond, c'est une véritable histoire de chenil. Admettons qu'il ne s'agisse pas vraiment de lévriers, mais de cygnes. Il faut pour le moins reconnaître la parenté de tels cygnes avec ceux-là, originaires non pas de l'Eurotas mais de la Moskowa, qui réussirent à effrayer les seize ans de Donatella.

Vous vous rappelez la belle histoire que notre grande amie nous raconta, de sa voix si fraîche, sur le banc de son divin Plotinus — *the fastest dog of his day* — un soir de juillet mémorable dans les annales du Greyhound Club de France, puisque ce fut le soir où devaient naître les huit fameux petits

de la noire White Orris, épousée par le fils blanc-azur de Platonic et de Streemoch?

Les pensionnaires et les cygnes.

Un pensionnat de jeunes demoiselles nobles fondé par une vieille dame, en souvenir de sa fille morte : une grande maison de campagne au milieu d'un parc immense et solitaire comme un steppe, blanc de trembles, ocellé d'étangs. Chaque soir, les pensionnaires vont jusqu'à un étang qu'elles savent et qui est couvert de cygnes.

Elles traversent le parc en se tenant enlacées et elles chantent en chœur. Elles portent le pain aux cygnes qui accourent vers le bord en fendant l'eau plane; et dans le soir qui tombe, la surface de l'étang n'est plus qu'un rayonnement de sillages. Des rires, des cris, des sautillements; et je ne sais quelle vague terreur, car les grands oiseaux taciturnes regardent de côté avec un œil froncé, et, pour saisir le pain, s'approchent d'impérieuse façon, relevant leurs ailes en calice sur leur dos, dressant le col à la hauteur des ceintures. Les jeunes filles ont leurs préférés, et parfois même en imitent les attitudes, inconsciemment, comme l'amante imite le bien-aimé et sur lui se compose.

Or donc, voilà que certain soir, les demoiselles, grisées par leurs chansons, oublièrent d'apporter le pain. Les cygnes accourent et ne reçoivent que paroles de regret, promesses qui ne remplissent pas les mains vides. Un d'eux siffle de colère, comme le serpent dressé en face de l'enchanteur.

Quand les petites les ont quittés pour reprendre le chemin du retour, navrées d'avoir déçu leurs favoris, voilà qu'elles entendent derrière elles un bruit de pieds palmés et de plumes qui s'entrechoquent. Elles se retournent et reconnaissent la

troupe mécontente qui a quitté l'étang et les poursuit, sans grâce, dans l'allée.

Elles jettent un cri qui accroît leur frayeur, et elles se mettent à courir, croyant sentir sur leurs talons le souffle des longs cols, croyant voir à chaque tournant la tache blanche du bataillon menaçant. Elles ne s'arrêtent pas. Les plus timides et les plus folles communiquent aux autres la peur et le délice d'avoir peur.

Elles arrivent à la maison, dépeignées, toutes pâles, hors d'haleine, avec, dans le blanc de leurs yeux, la volupté d'un danger inconnu. Elles racontent l'aventure, s'interrompant l'une l'autre, et d'une voix que brise l'émotion. Une d'elles, tout à coup, éclate en sanglots.

Entrant par les fenêtres ouvertes, le crépuscule a le regard torve des cygnes ; les rideaux agités par la brise ont le frémissement de leurs plumes. La nuit descend comme les nuits des légendes.

On se conte des histoires jusqu'à une heure très tardive. L'inquiétude éloigne le sommeil des couches virginales. On écoute, on palpite, on tressaille. Lorsque les yeux fatigués se ferment, lorsque s'apaisent les petits seins épargnés, voilà qu'entre les plis des courtines blanches un col s'allonge vers le chevet.

La Léda dorée.

Il y avait une copie dorée de la Léda Marcienne, sur un socle en marbre de Vérone, dans le cabinet que choisit, par suite d'une favorable disposition de la lumière, le docteur appelé pour examiner mon œil blessé, le soir de mon retour du camp.

J'étais assis sur un escabeau; et le petit miroir percé resplendissait à la hauteur de mon front comme le feu d'un astre funeste. J'étais calme, mais attentif comme il m'arrive, lorsque je me retrouve seul avec mon destin et que je tends l'oreille pour surprendre un changement de rythme à introduire dans ma musique.

Le docteur abaissa le miroir. Son visage me plut, qui avait une certaine crudité en contraste avec toutes ces formes raffinées du XVIIIe siècle, dans ce petit salon adorné de médaillons mythologiques.

« Fermez l'œil gauche », ordonna-t-il, sur un ton brusque qui me sembla rendre encore plus solide et plus droite mon épine dorsale, « et dites-moi ce que vous voyez de cette statue qui reluit. »

La dorure brillait sur la longue taille, sur les longues jambes de la Léda callipyge; et trois vifs reflets accentuaient les trois ongles que le cygne enfonce dans la cuisse avec une violence rapace.

J'appliquai un doigt sur ma paupière gauche. Je ne vis plus rien, sinon le double sommet de la chevelure, au delà d'une onde d'un bleu foncé légèrement ourlée d'ambre.

Alors, je ne sais pourquoi, m'apparut en plein esprit le visage de Donatella, tel qu'il était là-bas, quand, assise sur le banc de son champion, elle nous racontait l'aventure des cygnes, redevenue jeune fille de seize ans, fraîche et mystérieuse

comme sa voix : une des plus puissantes grâces de la terre.

Et je sentis, tout comme Nontivolio sur le quai des Esclavons, à quel point la vie était belle.

Toutefois, quand je me levai, quand je reconduisis jusqu'à la porte avec mon plus affable sourire, l'homme sans merci qui venait de me condamner, j'étais accompagné par une beauté d'une autre nature, pourquoi je crus plaire à mon Démon.

Le sourire du Démon.

La vie est belle, même pour le borgne, puisqu'il peut se dire bienheureux au pays des aveugles.

J'imagine que vous êtes aujourd'hui dans la maison de Sylvie, ô Chiaroviso, vêtue de cette robe blanche et courte que vous portiez en visitant la villa Torlonia. Vous avez un entretien, j'imagine, dans « la salle fraîche » de la fontaine qui alimente l'étang, à l'ombre des hêtres. Vous donne-t-on un concert de hautbois, de flûtes et de musettes, conduit par Lulli qui bat la mesure avec un thyrse? Ou peut-être la compagnie italienne dirigée par Dominique Biancolelli joue-t-elle pour vous *Arlecchino e Lelio servi del medesimo padrone* — Arlequin et Lelio valets du même maître?

Sur ce clair étang, les dames se plaisaient à prendre avec des nœuds coulants, les cerfs que le son des cors, la clameur des meutes contraignaient à chercher le salut dans l'eau. Elles attachaient le lacs à l'avant de la nacelle et, relevant les rames, se laissaient traîner à l'aventure par la bête perdue qui tentait de regagner la rive.

Les cerfs pris au lacs.

N'y a-t-il pas, en un tel amusement, une certaine

ressemblance avec mes divagations? *Segnis ludibria languoris.*

La vie est belle et l'art est toujours à trouver; et aucune matière ne vaudra jamais ce que l'esprit invente.

L'autre nuit, je retournai à la Madonna dell'Orto; j'entrai seul dans le jardin du Procurateur, par le débarcadère qui regarde la lagune, par cette grille rouillée où, un jour, j'avais vu hésiter les deux papillons blancs. Quelqu'un m'avait annoncé la floraison précoce du grand lotus. Je portais une lanterne sourde et un œil avide.

Je trébuchai à droite, sur ces trois marches en briques posées de chant. Je longeai les fenêtres grillées, entrevoyant la lueur d'une lune toute rongée qui se levait derrière les cyprès de Saint-Michel. Je tournai sous le mur qui court du côté de la Madonna. L'ombre m'enveloppa. Je ne pus éviter l'étroite et sombre pergola que certain jour j'avais redoutée. C'est là que j'étais attendu. L'air se refroidissait derrière moi. La sentinelle de l'altana, sur le Pavillon des Esprits, jeta son cri qui troubla les ondes de la nuit liquide.

La fleur du lotus.

Je pensais que la première fleur du lotus me ferait un signe clair. Mais l'obscurité était encore plus profonde en ce lieu que je pensais reconnaître. Néanmoins, je tins la lanterne fermée pour ne pas détruire le mystère qui, d'instant en instant, me rendait plus sensible. Je respirais l'odeur de l'eau muette, comme si je me penchais sur la bouche d'un puits. Il y avait là quelque chose comme une haleine

sourde, dans les ténèbres. Il y avait là quelque chose comme une perfection présente. Il y avait là quelque chose comme un événement magnifique, suspendu dans le temps. Tout mon être s'efforçait de sentir au delà de sa puissance. Les limites de mon corps se confondirent avec les bords des larges feuilles.

Je fis la lumière. Une créature à ne pas embrasser, à ne pas posséder. Chaque feuille comme une face tournée vers une félicité visible pour elle seule. Des tiges si pures, d'un jet si spontané, d'une si nécessaire ascension, qu'elles ne pouvaient être nées d'une racine oblique. Une divinité debout que laissaient entrevoir les bords arrondis de son divin manteau. Je ne sais quelle ombre voluptueuse sur je ne sais quel penser éternel. Une volupté vaincue par la beauté. Une mélodie modulée d'en haut vers la profondeur, vers ce qui doit renaître. Un silence divisé et unanime.

Je n'avais pas encore aperçu la fleur. J'étais pareil à l'homme agenouillé qui lève les regards vers la robe ineffable d'où s'élance le visage nu, la candeur qu'il tremble de profaner, la virginité intacte.

Enfin! Elle dépassait toutes les feuilles, elle dominait toutes les tiges. Dès qu'on l'avait vue, elle obligeait à ne plus rien voir d'autre. Sans racine, seule, dans la nuit.

Une main me toucha l'épaule. Et seulement je me retournai.

La vigne de Murano.

La vie est belle. Sous les pergolas de cette vigne, Nontivolio aurait dû se courber : telle la grande

Circé versant le filtre dans les coupes, sur les tables dressées au ras du sol. C'était une vigne de Murano, une vigne solitaire, toute en pergolas, et légèrement inclinée vers l'eau à l'extrémité de l'île.

Ce fut hier, ou presque, et il m'en souvient comme d'un songe interrompu. Nous passâmes par un monastère sans religieuses, très vieux, sans portes ni volets, plein de femmes en haillons et d'enfants malingres, tout grouillant de maladies et de misère, tout bruyant de commérages et de cris et de pleurnicheries, à la fois vide et populeux, un monastère où brûlait et resplendissait le four d'un verrier, là-bas, à l'extrémité d'un corridor encombré de bûches, — un cœur de feu dompté. La douleur de la Foscarina, de nouveau, palpitait au bord de la flamme.

Ensuite, je ne sais par quel chemin, je ne sais par quelle porte, nous entrâmes dans la vigne comme dans une œuvre de verre, froide et verte.

C'était un labyrinthe de basses pergolas. On ne pouvait avancer en se tenant droit. Les vignes, çà et là, se détachaient des treillages qui ne tenaient plus, faits de piquets et de roseaux, pour se coucher sur la terre, pour s'enlacer dans l'herbe. Les sarments, à chaque pas, nous prenaient dans leurs entraves; les pampres nous passaient une main fraîche sur le visage; les vrilles essayaient de nous saisir l'oreille et le cou. Je tenais le bras levé à la hauteur de mon front pour protéger la vue qui me reste, redoutant le piquet aigu et le roseau cassé, dans l'ombre trompeuse. J'entrevoyais les étoiles par les jours du berceau de pampres, et elles paraissaient voisines au point de pouvoir être touchées comme les grappes acerbes qui pendaient de tous côtés, grenues et fermes.

Il y avait là comme une lumière de crépuscule, comme une lueur de perle, une blancheur de voie lactée qui rendait sensible la transparence des pampres. Il y avait par endroits quelque chose d'hyalin, quelque chose de fragile comme de la glace verte qui se crevasse, qui se fendille. Le chant des rainettes continuait, par le son, cette fragilité, cette verdeur. Nous croyions entendre le bruit mou d'un crapaud qui traversait en sautant le chemin; et, posant le pied avec prudence pour ne pas l'écraser, nous frissonnions. Sans savoir pourquoi, nous éprouvions une crainte soudaine, une sensation alanguissante de froid comme si la fièvre, montée de l'herbe, nous fût passée dans les genoux. L'humidité semblait nous pâlir, nous blêmir. Le chemin s'amollissait. L'empreinte de nos pieds s'y creusait. Nous nous soutenions les uns les autres pour ne pas glisser dans la boue.

Nous revenions sur nos pas, égarés, hésitant au croisement des allées. Nous étions prisonniers du labyrinthe de raisin. Les pergolas s'abaissaient de plus en plus. Nous avancions tout ployés, enlacés par les sarments, étouffés dans la fraîcheur des feuilles, nous arrêtant pour mordiller les vrilles aigrelettes. Tout à coup, on voyait briller l'eau par une ouverture pratiquée entre la berge et les broussailles, comme un sentier pour descendre. Il y avait là, amarré à un pieu par un mauvais bout de spartan, un sandal pourri; et un tronçon de rame, un échaume usé, une écope privée de manche donnaient au silence recueilli dans ce bois creux une tristesse humaine qui faisait penser aux noyés solitaires.

Le sandal pourri.

De ce côté, la vigne était plus sauvage encore :

elle finissait en ronceraie, elle finissait en roselière. Nous devinions, au delà des rejets, au delà des roseaux, le halètement du reflux, la touffeur de l'eau morte, et des sifflements, des glissements mystérieux dans la vase. Étaient-ce les couleuvres qui se laissaient couler pour aller s'accoupler aux anguilles amoureuses?

Je ne sais quelle appréhension nous repoussait vers les entremêlements ambigus de la vigne. Nous errions encore de pergola en pergola, nous baissant et nous relevant tour à tour. Sur chaque pampre on voyait une étoile, posée là comme un grain de lumière. Nous tâtions les grappes vertes pour y trouver une baie moins acide. Il nous semblait que l'humidité nous verdissait jusqu'à la ceinture. Le blanc des yeux de qui marchait à mes côtés était étrangement blanc.

La table rustique.

A un croisement d'allées, nous nous heurtâmes contre une table rustique, sans nappe, autour de laquelle étaient disposées des écuelles et des bancs. Personne n'y était assis, à part une figure d'épouvante.

Nous nous assîmes, rêveurs, obéissant à une soudaine fatigue.

Alors, il y eut quelqu'un pour interrompre le silence et pour dire : « Cette table est faite avec le bordage de la barque qui pêchait les algues dans la Vallée des Sept Morts. »

Il y a des mots qui semblent se créer dans l'air indistinct et ne pas porter la forme de lèvres connues. Il y a les mots des choses comme il y a les larmes des choses, tout aussi réels les uns que les autres. Quand nous entendîmes ceux-ci, ce n'est pas à une gorge amie que nous les attribuâmes

mais à un esprit qui demeurait en ce lieu ou qui le traversait. Ils étaient modulés selon cette lumière et cette ombre, selon ces aspects et ces linéaments, selon cette glauque froideur sous-marine où respirer n'était qu'une façon d'étouffer. Ils résolvaient dans un accord attendu les rapports musicaux de la mélancolie.

« Quelle barque pêchait donc les algues dans la Vallée des Sept morts? » demanda une autre voix, mise au ton de cette même cadence.

La table était devant nous, faite d'un bois plus vieux que celui du chœur de Sainte-Claire où sont inscrits les noms luisants des premières clarisses, où est suspendu un bouquet d'épis. C'était du bois de pin. Il laissait voir ses veines et ses nœuds. Éclaté, crevassé, moussu, il conservait l'odeur du goudron et de la salure. J'avais appuyé mes deux coudes et je me tenais la tête entre les mains; et je croyais sentir la table ondoyer comme si, redevenue creuse, elle se fût refaite une quille à l'aide de ses quatre pieds.

Je tenais les paupières entrecloses; et je revoyais — de cet œil qui ne reconnaît plus les vivants mais reconnaît bien les fantômes, — je revoyais Robert Prunas, mon compagnon, fils de la Sardaigne, tombé dans la lagune, les ailes brisées, roulé, entraîné par le courant, retrouvé bien des jours après par les plongeurs, là-bas, aux Alberoni, tout décomposé dans le sac de son sarrau, avec la moitié du visage détachée du crâne.

Il y avait, en cette glauque froideur sous-marine, je ne sais quelle blême épouvante.

La vieille légende des lagunes faisait de la vigne une grève. Écoutai-je? ou regardai-je?

Les sept morts.

« Sept hommes des rivages, des pêcheurs d'algues, passant avec leur barque le long d'un banc, aperçurent le corps d'un noyé qui gisait sur le flanc parmi les fleurs des grèves, oublié là par le jusant. Ils ne s'approchèrent point pour le hisser à bord ou tout au moins l'amener avec la gaffe et le traîner à la remorque. Ils passèrent sans s'arrêter. Ils se mirent à moissonner les algues. Mais advint que l'heure du repas approchant, ils durent de nouveau accoster la grève pour cuire la polenta et prendre l'écuelle.

» Il y avait avec eux un enfant, le fils d'un de ces hommes. Et l'enfant, cependant que la polenta mijotait dans le chaudron, s'éloigna de la barque. Il vit, sur le bord de l'îlot, parmi les fleurs marines, un homme couché qui ne bougea point. Il revint auprès de son père et lui dit : « Père, il y a là-bas un homme qui dort. » Et le père de faire aussitôt : « Va, et réveille-le pour qu'il vienne manger avec nous. »

» L'enfant obéit, toucha l'épaule de l'homme gisant, le secoua même un peu. L'homme s'éveilla, se leva, et se mit à marcher derrière le gamin.

» Les sept pêcheurs avaient déjà fait le partage de la polenta, et ils avaient pris place devant les écuelles fumantes et ils attendaient.

» Dès qu'ils aperçurent l'ombre de celui qui venait manger avec eux, tout de suite ils courbèrent le front et jamais plus ne le relevèrent; ils n'eurent pas un mot, ils n'eurent pas un souffle. Ainsi furent et restèrent. »

L'ombre de Robert Prunas.

Alors je relevai la tête, je regardai. Et je vis venir à travers la nuit verte, sous la pergola basse, le corps dressé de Robert Prunas, dans le sac en

lambeaux de son sarrau doublé de fourrure. Et la chair décomposée lui tremblait sur les os du visage ; et sa mâchoire était à nu parce qu'il manquait un morceau de lèvre; et la fosse du nez et l'une des orbites étaient vides.

La vie est belle, ô Chiaroviso! L'autre nuit, nous rentrions, après avoir fait de la musique dans cette salle de verdure où, s'il vous souvient, les musiciens chevelus de Giorgione avaient, en partant, oublié l'archet d'un pardessus de viole.

Un concert de canonniers.

Nos musiciens étaient de jeunes artilleurs à tête rase, que la guerre a pris dans un orchestre de bois et placés dans un orchestre d'acier. L'alto était venu d'une batterie de San Nicolò ; le violon était descendu d'un belvédère fortifié; le violoncelle venait de quitter sa garde sur la voie ferrée. Et c'était un célèbre instrument signé par un célèbre luthier, par André Guarnéri : une créature sensible comme un de mes petits lévriers d'un an, revêtue d'un vernis si riche, d'une peau si transparente que je l'avais vue reluire jusque dans l'ombre des arbres, entre les fraîches parois vertes, comme si vraiment son éclat de cristal lui eût été donné par une poudre de diamant.

La housse grise.

L'artilleur avait replacé son doux violoncelle dans l'étui et enveloppé l'étui dans une housse de drap gris. Mais la gondole se trouvant chargée de l'arrière à l'avant comme la barque de Caron, la caisse était tenue debout pour qu'elle occupât moins de place; et elle avait son corps, son cou, sa tête, ainsi que les autres passagers. Comme la nuit était

chaude, le musicien avait enlevé son képi pour en coiffer le sommet de l'étui, là où repose le manche aux admirables volutes; en sorte que la barque légère emportait dix hommes et un spectre d'homme.

Tous, nous étions assis sur les banquettes ou à même le fond. Seuls étaient debout le spectre gris et les deux soldats qui ramaient. Le violoncelliste maintenait son précieux guarnerius à l'aide de ses deux bras. Chacun de nous conservait toujours, dans son âme, la puissance de ces cordes redevenues muettes.

La nuit était chaude, sans le moindre souffle. Le siroco avait perdu toute haleine. Le lait de Galaxias semblait inonder tout le firmament. Les étoiles étaient noyées dans une mollesse opaline. L'eau paraissait « en chaleur » comme dans les marées de septembre, environ l'équinoxe. Les deux rames propageaient les anneaux de la phosphorescence jusqu'au mur de la Sacca.

L'écho dans la Sacca.

Nous allions par la Sacca de la Miséricorde, à la recherche de l'écho. Il y avait avec nous une cantatrice à la voix double, qui montait jusqu'aux notes les plus élevées du soprane et descendait jusqu'aux plus basses du contralte : une pâleur sombre dans un réseau de sombres tresses, au-dessus d'un col sillonné par les veines de la mélodie. Nous la sentions, au milieu de nous, vivre d'une pure vie musicale comme le violoncelle d'André Guarnéri. Chacun de nous était lié à cette femme par la cadence d'un air de prédilection. Nous n'avions d'autre voix que la sienne.

Elle tenait la tête haute, ainsi que le spectre gris. Elle était attentive comme à un rappel. Ses lèvres conservaient la forme de la modulation. Il me

semblait voir la note dans sa gorge comme la perle dans la coquille.

De temps en temps, elle lançait une roulade et puis inclinait la tête, dans la pause, comme le rossignol quand il commence à chanter. Tous, nous imitions ce geste, écoutant si la réponse venait.

C'est ainsi qu'elle éprouvait l'air, qu'elle éprouvait le silence.

Les rameurs, en suspens, levaient les avirons, se penchant, eux aussi, du même côté, tandis que l'eau dégouttait de la pale comme des colliers dénoués. Puis ils se remettaient à ramer, sans bruit, redoublant d'attention, eux aussi, cherchant à découvrir l'endroit propice, secouant la tête lorsque la voix n'était pas répercutée.

Ils éprouvaient l'eau comme la cantatrice éprouvait l'air. Nous nous sentions faits d'air et d'eau et de musique. La gondole était un instrument flottant, avec son corps, son manche, sa rosace, son chevalet.

Où était l'écho? Avait-il glissé le long des murs, s'était-il caché sous le pont de la Sacca?

Mais la cantatrice patiente, continuait à interroger le silence. De temps en temps, quelques notes nous revenaient, répétées, comme si le plein écho fût tout proche.

Le rameur de proue faisait un gouvernail de son aviron vertical; seule, voguait tout doucement la rame de poupe sans que le tolet fourchu laissât entendre le moindre grincement. C'était comme à la chasse au marais, lorsque la barque s'approche des canards et que le chasseur a déjà le fusil contre l'épaule, l'œil sur la mire et retient son souffle. Mais, dès que nous étions un peu trop écartés, les notes

se perdaient. Et une gêne étrange commençait à nous oppresser. Quelque chose de mort était autour de nous, était parmi nous.

Je me retournai et je vis les cyprès de Saint-Michel dans cette molle blancheur. Je frissonnai en regardant le spectre gris qui était le onzième parmi nous, immobile, rigide, plus grand que nous tous.

La nuit s'obscurcissait, toujours sans haleine, déjà sans étoiles. Les cercles de lumière se brisaient contre les grands radeaux de bois qui flottaient sur la Sacca, tristes comme s'ils eussent transporté des naufragés entassés pêle-mêle ou des pestiférés. Les fenêtres du Pavillon des Esprits, murées une à une pour empêcher que n'y reparaisse le fantôme, ne se rouvraient-elles point?

Le tonnerre sur la mer.

Soudain nous entendîmes un sourd grondement, comme le tonnerre d'un ouragan qui eût éclaté, là-bas, sur l'Adriatique. Nous allions entrer dans le rio de Noale.

Je levai une main pour faire signe aux rameurs de s'arrêter. Ma main me parut trop pâle et mon geste trop vain. Je regardai mes compagnons et je les vis tous de la même couleur grise, de la même couleur de cendre, dans cette barque noire, et pareils à ce spectre qu'enveloppait cette housse et coiffait ce képi. Ils étaient tous immobiles comme à l'instant où ils attendaient que l'écho répondît à la roulade lancée par cette gorge blanche.

« C'est le canon sur l'Isonzo », dit quelqu'un, à voix basse, de l'avant mais comme d'infiniment loin.

Et deux ou trois mains trop pâles se levèrent encore pour faire plus de silence dans ce silence mortel.

Et ce fut le dernier geste. Nous écoutâmes, sans

haleine, sans couleur, devenus spectres les uns pour les autres, exsangues, inanimés. Nos regards ne se cherchaient plus, mais demeuraient fixés sur le mort au linceul gris qui nous dominait, tiré de son sommeil comme celui qui inclina vers leurs écuelles le visage des pêcheurs d'algues.

Les coups de canon se succédaient presque sans interruption, ne formaient plus qu'un seul grondement qui se propageait sur les solitudes de la mer. La bataille était cachée par l'horizon, bouillonnait dans le creuset de la nuit. Les spectres de l'avant voyaient peut-être les fumées de la fournaise sanglante colorer le contour de l'aube.

Personne de nous ne se retourna; nous ne pouvions plus nous retourner. Les bateliers eux-mêmes ne se retournèrent point. Les rames restèrent suspendues au-dessus de l'eau lugubre, et nous crûmes qu'elles ne retomberaient jamais plus.

La vie est belle. Aujourd'hui, c'est le solstice d'été, c'est l'immobile extase de la lumière, l'apogée du jour phébéen. L'air tout entier est une volonté, une volupté de vie. L'orbe du soleil est tout fourmillant d'abeilles ardentes qui distillent le feu. Dans le vent d'Afrique, passe l'ivresse du miel igné.

Le beau jardin lagunaire où nous respirâmes tous les parfums mêlés de l'Italie, agonise, brûlé peu à peu. Effeuillées sont les roses, meurtris les grands lis; et leurs tiges jaunies ne sont plus que rames stériles. Les éperonnelles s'éparpillent au vent comme des papillons qui perdent une aile. La soie est toute chiffonnée des larges roses fragiles qui

s'ouvrent autour des verges feuillues de l'alcée. Mais le thym, le romarin, l'aspic, tous les aromates semblent se consumer comme l'encens. Les fleurettes innombrables des lavandes ne sont plus qu'une légère fumée azurine. Les grenadiers sont tout illuminés de petites flammes qu'alimente la cire écarlate des balaustes. C'est un jardin qui se passionne et qui passe. Je lui ai laissé mon chagrin. La beauté de la fleur s'évanouit et le fruit ne remplit pas la main.

Je suis allé visiter les morts.

Il y a quatre mois aujourd'hui, que je fus blessé. Il y a six mois aujourd'hui que mourut ce compagnon ailé qui était devenu la moitié de mon courage, *dimidium animi*. Et il était né voilà trente-trois ans, le jour du solstice d'été. C'est aujourd'hui son anniversaire, sa naissance dans la lumière.

La naissance dans la lumière.

Pour la première fois, j'ai bravé la lumière à l'heure défendue. Il me semblait que j'allais vers l'obscurcissement total, vers la cécité complète; ou vers un miracle d'or. L'escalier était dans l'ombre, toute la maison était dans l'ombre des rideaux verts : une prison obscure et sans repos où le lit est un signe d'épouvante, comme la croix pour le moribond qu'on en déclona et qui devra recommencer à mourir.

Je suis descendu avec précaution, sans bruit, comme celui qui s'enfuit pour ne plus jamais revenir. Je sentais les murs faits d'ennui, d'étroitesse et de folie. J'allais vers les morts comme vers la liberté. Néanmoins j'ai hésité avant de franchir le seuil. J'ai eu peur de la lumière comme d'un ennemi qui, prêt à me crever les yeux, m'aurait guetté dans la ruelle déserte. J'ai vu une lame de

soleil, mince comme un estoc, s'allonger devant moi, contre le mur du jardin Corner. Et l'araignée noire qui est au centre de la toile tissée au fond de mon œil droit, m'a semblé se mouvoir dans un éclair jaune, vertigineux.

L'aveuglé.

Mais comment aurais-je pu me mieux préparer à visiter le plus hardi de mes compagnons, si ce n'est par un acte de témérité? Le goût du risque semblait de nouveau affluer dans tous mes membres, pareil à une saveur depuis trop longtemps interdite. L'âme sentait de nouveau la qualité du sang comme en ces matins de mes départs, quand je laissais la pensée du retour au vestibule, avec mépris, ainsi qu'un objet encombrant et vil.

Contre la rive, le canot avait toujours le même battement, excitant comme la diane, comme le roulement du tambour bien tendu. Mais il n'y avait, sur la banquette, ni mon lourd sarrau ni mon camail ni mes chaussons de fourrure ni mon masque ni mon pistolet chargé. Il n'y avait sur la banquette que trois bouquets de fleurs cueillies dans ce verger insulaire où nous respirâmes l'enivrante essence de la belle Italie : trois bouquets mortuaires, recouverts afin que le soleil ne les brûlât point. Et dans la course, le vent soulevait la couverture et mon cœur, si bien qu'il me semblait à chaque instant que le soleil ne se contentait plus de les flétrir mais encore les écrasait, comme fait les grappes le dur vendangeur. Et le marin qui était à la direction, près du mécanicien, se retournait et, de sa main libre, cherchait à recouvrir les fleurs afin de calmer la peine que sa gentillesse lisait sur mon visage. Mais cette main, aussi brutale que le soleil, me faisait souffrir. Des images funèbres traversaient

Les trois bouquets funèbres.

mon cerveau palpitant. Je revoyais la main velue du médecin recouvrant le cadavre après avoir injecté le baume pour le conserver.

Alors, d'un signe brusque, j'ai défendu à l'homme de recommencer son geste. Et le vent a emporté la couverture qui s'est perdue entre les deux franges du sillage écumant. Sur le bois brûlant de la banquette, le soleil dévorait la fraîcheur des fleurs.

J'ai galopé pendant des heures et des heures dans le désert. Seul, en plein midi, j'ai traversé les sables embrasés qui séparent les grandes Pyramides des mastabas de Sakkarah. Mais je ne me rappelais pas que le soleil pût jamais être si terrible. J'avais donc oublié, sous les rideaux de ma tristesse, la force du jour italien?

J'étais sorti des précautions de l'ombre pour entrer dans un contraste de violences ouvertes. La vibration du moteur se communiquait à tous mes os. J'avais soulevé mes pieds pour l'interrompre; j'écartais les mâchoires pour qu'elle n'arrivât point usqu'à l'orbite; je serrais les paupières pour comprimer les tissus et les humeurs de mon œil blessé. L'eau fendue par la rapidité m'aspergeait la joue; et ses reflets, autour du canot, simulaient un combat à l'arme blanche.

Je voyais à travers ma paupière, une rougeur semblable à une nouvelle hémorragie rayonnante où l'araignée tenace était noyée. Et l'empire de mon corps chétif échappait à mon âme indomptable. Mon corps avait peur, se contractait, semblait chercher à se dissimuler pour éviter le choc. L'instinct s'en était emparé. Mais la meilleure partie de moi-même était soulevée par une douleur plus solitaire que le fond même du ciel.

Je considérais les misères de mon corps, comme la fragilité de ces bouquets funèbres, sur ce banc aride et trépidant. Ma douleur et mon amour voulaient défendre la fraîcheur de l'offrande que le soleil meurtrissait. Plus encore que la rapidité du canot, ce sentiment me rapprochait des tombes.

Et pourtant, ces fleurs étaient destinées à être déposées sur un tertre desséché, à n'être plus qu'un peu d'herbe flétrie avant le soir. Qu'elles aient déjà commencé à mourir, les morts pouvaient-ils en prendre souci? Pouvaient-ils, par hasard, jouir de leur fraîcheur?

O illusion sublime de l'amitié! Je portais ces roses, ces œillets et ces hortensias à celui qui, une fois, au retour d'une expédition sur Pola (c'était dans le verger de Thomas Contarini d'où l'on voit l'île sépulcrale) m'avait rappelé cette pensée et ce sourire de l'Extrême Orient : « Le papillon ne parle pas Je voudrais pourtant qu'il me dît comment il rêve des fleurs. »

Le papillon ne parle pas.

Le débarcadère est du côté des vieux murs. Au delà des briques délabrées, se dressent les cyprès aujourd'hui roussis par places comme le drap noir des tentures qui servirent à trop de funérailles.

Me voici contre le quai. Je ne sais si tout cela est vrai. Je me retrouve sur les dalles de pierre sonore. Mes pas me résonnent dans la tête. Les quatre marins ont de nouveau soulevé le cercueil, à l'aide de larges courroies. Je marche de nouveau derrière le cercueil, de nouveau je le touche, je le reprends. Je suis tout contre et je passe les mains dessous : j'en connais maintenant le poids. Le drap noir me couvre les bras jusqu'au coude. Je vais,

sans plus rien voir que du noir et de l'or et des fleurs. Nous entrons dans le cloître, nous traversons le portique. Nous nous dirigeons vers une porte, vers le dépôt mortuaire où la dépouille attendra jusqu'à lundi avant d'être ensevelie. Je ne m'écarte toujours pas de mon cher cercueil. Je pénètre, moi aussi, dans la salle froide, peinte en blanc. Le cercueil est posé sur deux tréteaux. Il est encore recouvert par le drap noir et par mes fleurs. Tandis que je me recueille et que le froid me pénètre, et qu'une fois encore je dis adieu à mon compagnon (son pauvre corps est secoué par ce continuel mouvement, par les essais et les essais pour lui assurer une position stable), voilà que commencent à entrer les couronnes. Certaines sont énormes. Les porteurs les entassent le long des murs, l'une sur l'autre. Il y en a cent; il y en a plus de cent. Une touffeur irrespirable. Des fleurs encore vivantes, des fleurs déjà presque corrompues. Toute la salle en est encombrée. Pour faire de la place, il faut superposer les couronnes, les pousser du pied, les écraser...

Les couronnes entassées.

Ce n'est pas vrai. Je rêve.

La grande lumière m'aveugle. Les reflets aigus me transpercent comme des estocs.

Le quai est trop élevé au-dessus de la marée basse. La main d'un inconnu se tend pour m'aider à monter. Je me retrouve sur les dalles de pierre incandescentes qui me torturent les yeux. Je me hâte de gagner la porte du cloître.

J'ai quelques minutes d'égarement.

Toute la vie est comme un clapotis lointain, pareil à celui qui chantonne au bas du débarcadère verdi. Toute la vie est comme le caquetage continu de ces

passereaux sur ces toits bruns où, çà et là, une tuile rougeoie. Je chancelle sur les ombres des colonnettes, sur les bandes d'ombre minces comme des lames à double tranchant qui me coupent les chevilles.

Je me retrouve en face de la porte grise du dépôt qui est fermée. Je m'arrête devant la vieille pierre tombale de Régina Carrazolo. Je revois la légère couronne gravée d'olivier et de lierre; je revois les deux ailes. Comme les herbes ont grandi dans les interstices de ces dalles déjointes, autour du puits franciscain! Elles sont hautes comme des cierges plantés. Le grand soleil ne permet pas de voir leurs flammes.

Je passe entre deux cyprès et deux magnolias. Je monte quelques marches. Une chaleur cruelle m'éblouit, pareille à celle qui tremble sur les éteules désertes. Une pierre blanche, une pierre de tombe a remué sous mes pieds.

J'entends la plainte rauque d'une sirène qui déchire au loin la lagune engourdie. J'entends un marteau, là-bas, qui frappe de lourdes ferrures. Le cœur me manque. Je touche le fond de la plus obscure tristesse. Je suis entre l'ombre et l'éblouissement. J'ai dans un œil l'horrible araignée noire et dans l'autre un tourbillon de flamme.

Je vais devant moi et je ne sais pourquoi je ne tombe point. Toutes les pierres des sépultures bougent sous mes pas. Je descends quelques degrés lumineux et branlants comme les pierres tombales. A présent le gravier crie.

Quel est cet escalier de lumière et d'ombre?

C'est l'allée des cyprès qui longe le cimetière des marins. *Le cimetière des marins.*

J'aperçois je ne sais quoi de doux et de misérable. Sur un champ de boue durcie, un pêle-mêle de petites croix, de pauvres signes, de couronnes desséchées, de noms qui brillent, de tertres sans nom et sans herbe. Et mon premier compagnon ne se lève pas? ne vient pas à ma rencontre? Et mes deux autres compagnons, où sont-ils?

Les tombes de Robert Prunas et de Louis Bresciani.

Où est Robert Prunas? où est Louis Bresciani?

J'entrevois dans un éclair le cippe de Joseph Miraglia. L'aile dorée d'Icare resplendit dans la cavité cinéraire. Il domine toutes les autres sépultures. Il est là comme un grand terme. Les mots que j'y ai gravés, la gloire ne les oubliera pas. Le laurier que j'y ai suspendu, le temps ne l'effeuillera point.

Mais où sont les deux autres tombes? Je ne les connais pas. Je ne les reconnais pas.

Le soir du 2 avril, mes deux amis étaient vivants, assis auprès de mon lit. Ils devaient, le lendemain, essayer le nouvel avion sans moi. Je sentais, dans l'ombre, leur force qu'ils dissimulaient; je sentais leur joie qu'ils dissimulaient pour ne pas tourmenter mon impatience. Je tendais à tous moments les mains vers eux pour les rapprocher de moi.

Louis souriait avec une telle bonté que son visage en était tout illuminé. Il avait l'air d'un adolescent, d'un jeune aspirant de marine, timide encore, avec sa tête imberbe et blonde, légèrement inclinée sur l'épaule gauche. Quand il souriait, ses longs cils clairs se rapprochaient et frémissaient, en laissant échapper un regard limpide comme une de ces gouttes de rosée qui, dans le vélivole, entre les deux plans, se suspendent à un fil d'acier.

Le visage de Robert, olivâtre, paraissait, au con-

traire, comme vieilli par les deux rides profondes qui contournaient sa fine bouche. C'était un visage de pasteur sarde, marqué par l'ennui et par la réflexion. Il usait de l'ironie, quelquefois même de l'argutie; mais son masque était pareil à ces campagnes rayées de torrents arides en attente de crues soudaines. Les sillons des larmes étaient gravés dans les joues jusqu'au menton. Et il semblait que d'un moment à l'autre, ils dussent se remplir.

Depuis cette soirée d'anxiété et d'affection, voilà que pour la première fois je foule la terre où leurs deux corps se dissolvent. Je marche parmi les restes des couronnes, sur cette litière funèbre qui recouvre les crevasses.

Je me penche sur les morts de la mer pour découvrir, pour lire. Chaque nom me blesse, chaque pierre me frappe.

Voici le chef torpilleur du sous-marin *Ialéa*, Ciro Armellino. Voici le sous-chef Blaise de Tullio.

Un souvenir sublime me dilate le cœur. Je revois, au fond du miroir d'eau que j'explore, le long cercueil de fer, le sépulcre naval.

Voici les morts du sous-marin *Méduse*, voici les morts de l'*Amalfi*, voici les naufragés repris à la mer et enterrés. Peut-être sont-ils plus tristes ici, dans cette argile jaunâtre, sous ces croix chétives, sous ces couronnes de zinc.

Peut-être eût-il mieux valu que Robert Prunas ne fût pas retrouvé par les plongeurs, le long de la digue solitaire. Peut-être eût-il mieux valu qu'il continuât d'entendre passer au-dessus de lui les torpilleurs, tous feux éteints, en route pour les ports de l'Istrie. Peut-être eût-il mieux valu qu'il se trans-

formât sous la mer « en quelque chose de riche d'étrange ».

Ici, tout comme son pilote, il n'a plus de nom. Je le cherche et je ne le trouve pas. Je m'égare dans le fatras de la mort. Je vacille dans la confusion. J'entends sous mon crâne, un carillon continu qui est comme la sonorité de la lumière. Je vois une ombre passer le long du mur éblouissant de plaques tumulaires.

Les chats lugubres.

C'est un vieux capucin, un vieux tout décrépit, qui traîne ses sandales en marmonnant, les mains jointes sur la cordelière de saint François, suivi par un chat noir et par deux chats tigrés qui miaulent sur ses talons. Je m'approche, je le salue, je l'interroge. Ce n'est qu'une robe usée; ce n'est qu'un capuce pendu, tant sa carcasse paraît branlante et transparente. Son visage se réduit à rien; c'est moins qu'une pomme moisie et ratatinée. Ses yeux sont comme deux éclats de verre bleuâtre, sans regard, privés de cils. Il s'arrête; il ne comprend pas; il ne répond pas. Je lui demande où sont mes morts... Les morts sont partout. Lui-même est un mort qui s'en va se coucher, dans cette fosse, là-bas, où ses chats maigres le pleureront toute la nuit. Ses pieds nus sont morts dans ses sandales qui font crier le gravier. Il n'entend pas les voix humaines qui viennent des rives lointaines; il n'entend pas les cloches lointaines; il n'entend pas l'heure qui sonne; il n'entend pas le marteau qui frappe; il n'entend pas ce petit enfant qui pleure, on ne sait où, peut-être au fond d'un caveau, sous la pierre d'une tombe, derrière un cyprès.

Où sont mes morts?

Je vois Robert Prunas qui ouvre la tabatière d'or

donnée à son bisaïeul par le roi de Sardaigne, et qui prend une cigarette entre ses doigts tachés de brun.

Louis Bresciani est debout, comme dans le hangar de l'Arsenal où était remisé son merveilleux hydroptère, et sa joue est inclinée vers la pale de l'hélice arrêtée verticalement; et les lignes de son visage sont fines, précises et mystérieuses comme celles du bois propulseur.

Je fais battre mes paupières. Les apparitions s'évanouissent. La sueur ruisselle de mes tempes.

Le frère mineur ne revient pas. J'aperçois, dans l'allée, un gardien noir. Je l'appelle. Je l'interroge. Il ne sait pas. Il va consulter le registre. Il s'éloigne. Le gravier crie.

L'attente me vide l'âme et vide le monde. Mes pensées tournoient et se dispersent comme dans le vertige. Avec le supplice de la lumière dans les yeux, je reste fixé à mon ombre qui s'allonge sur le sable où s'impriment mes pas. Au-dessus de mon ombre voltigent deux papillons blancs, pareils à ceux qui hésitaient devant la grille rouillée du jardin Contarini.

La cédule sépulcrale.

Le gardien reparaît. Il me tend un petit papier plié. C'est la cédule sépulcrale, le bulletin funéraire où il est écrit que Louis Bresciani fut enseveli dans la treizième fosse de la troisième rangée.

C'est aujourd'hui la fête de son nom.

J'ai la feuille entre les doigts. Je cherche. Je découvre la borne carrée sur laquelle est gravé le numéro treize.

Au premier instant, quelque chose de vif et de léger, de pareil à la sensibilité, à la délicatesse, à la subtilité de mon ami, tremble sur cette désolation. Puis je vois, dans toute sa crudité, la misère.

Aucun nom, aucune indication. Une grosse couronne de zinc et de porcelaine; une autre en verroteries noires et blanches; une gerbe de palmes sèches, presque épineuses, attachée par un ruban décoloré; un pot rougeâtre avec un bout de tige morte, fichée dans un reste de terre. Un cornet en fer-blanc, avec un peu d'eau et un méchant bouquet pourri.

La tristesse m'accable, me brise les genoux, m'abat sur cette pauvre horreur.

Je vois le visage rasé, si clair, la blondeur puérile des cheveux lisses, les lèvres fines et sensitives, les regards loyaux et fraternels que, d'un seul coup, le courage affilait et aiguisait. Au milieu des lugubres colifichets qui encombrent cette sépulture, je découvre une tendre fleur de liseron, quelque chose de frais et de candide comme un sourire volubile.

Et le poids s'allège que j'avais sur le cœur.

Voilà que notre premier compagnon, voilà que le plus aimé est avec nous. Sa voix me pénètre l'âme comme au temps où il offrait à ma rêverie les images de l'extrême Orient, dans le jardin situé à l'ombre.

Le liseron et la corde.

Une femme sort de sa maison, le matin, avec sa cruche, pour puiser l'eau du puits. Elle voit qu'un liseron agile, durant la nuit, s'est enroulé autour de la corde humide du seau et qu'il a fleuri. Elle rentre chez elle, pose sa cruche et dit : « Le liseron a pris la corde. Qui me donne de l'eau? »

Sur la tombe de Joseph Miraglia.

Ici, même l'amour immortel ne peut séparer de la putréfaction la figure de la mort.

Certes, le cercueil de sapin grossier où, pour le

préserver, fut enfermé — voilà six mois — l'autre cercueil vernis et orné, s'est pourri dans l'humidité de la fosse. Les planches ont cédé et la vase salée a souillé l'autre couvercle qui portait, gravé, le nom de Joseph Miraglia.

Le 27 décembre était un jour de pluie et de brouillard. Tout le cimetière semblait redevenu un banc de sable bourbeux. Quand le cercueil de bois blanc fut apporté, quand l'autre y fut déposé, quand le marin enfonça les clous à grands coups de marteau, quand survinrent les fossoyeurs avec leurs cordes, quand je vis, sur le bord de la fosse, la fange se coller autour de leurs semelles, quand je vis, au fond de la fosse, briller une eau jaunâtre, je n'eus plus qu'une pensée et une douleur et une question. Il me fut répondu que le vulgaire sapin enterré pouvait durer deux ans. Mais ce n'était pas vrai. Les six fossoyeurs gris embraquèrent le cercueil et le descendirent, assurant leurs pieds dans la boue qui leur montait à mi-jambe. Puis ils prirent leurs pelles. Les manches des pelles étaient polis par l'usage. Un reflet y courait à chaque mouvement. La terre était molle, presque liquide. Les premières pelletées de boue sur les planches rendirent un bruit sourd, un son flasque. Le corps de l'homme allé était enseveli dans la bourbe: mais je vis dans la bourbe reluire une coquille. Alors je cherchai à mieux voir et je découvris d'innombrables coquilles intactes ou brisées, blanches ou roses.

Les coquilles dans la boue.

Pourquoi toutes ces choses allègent-elles la douleur? Pourquoi l'amour qui survit reste-t-il attaché avec tant de ténacité à la bière, au corps décomposé, aux ossements, aux cendres, à la manière du sépulcre? Pourquoi donc, aujourd'hui, dès que je

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

rainures de la pierre. Un lézard est immobile sur l'arête et il semble fait du même bronze que le bras d'Icaro, encastré dans le bas-relief. Mais chacune de ces choses perd sa substance véritable et se transforme en un sentiment aussi musical que les cadences des lamentations.

Qui a déposé sur cette tombe les fleurs violettes des grèves, aussi durables que les asphodèles? Elles sont pareilles à celles que nous cueillîmes, dans la lagune de Grado, un jour d'août, « fiori de lupo », pour en joncher le miroir d'eau sous lequel gît, coulé à pic, le *Jolet*. *Les asphodèles des grèves.*

Je me retourne, et je vois le marin qui m'a suivi et porte les trois gerbes de roses, d'hortensias et d'œillets. Il attend sous le cyprès, droit, silencieux.

J'abaisse encore les paupières. Je sens que mon compagnon est derrière moi, assis à la commande des leviers comme le jour de ce départ.

Je sens l'oscillation du vélivole.

J'ai devant moi, sur une sorte de râtelier, quatre bombes, dont les hélices sont maintenues par un fil de fer; et j'ai aussi le bouquet de fleurs qu'une âme pieuse nous a confié pour jeter sur la sépulture marine. *L'aile sur la mer.*

Nous prenons de la hauteur. Il souffle un vent frais, mais l'appareil est stable. Un léger roulis de temps en temps, puis une sensation d'immobilité, de suspension dans l'air. Notre cœur se dilate. Un sourire spontané brille à la cime de notre âme.

Il y a quelques toiles d'araignée éparses sur l'azur.

La mer qui moutonne, ourle d'un peu d'écume blanche, le ruban des rivages.

Un rayon traverse le coffre et fait reluire le tube de cuivre dans le moteur.

Derrière un torpilleur, les deux franges du sillage s'écartent, semblables à deux palmes dans les mains de la Victoire.

D'ici, tout paraît suave, presque féminin. Tout à l'heure, la ville et le pont étaient comme la fleur et la tige.

La gorge de Venise était comme la gorge diaprée du pigeon, alors qu'elle se gonfle légèrement et se cambre dans le désir de roucouler.

Au loin, les collines Euganéennes étaient pareilles à des tombeaux d'amants célèbres, couverts de saphirs.

Les digues claires sont des ceintures nouées autour de la terre blonde et molle qui, tout comme une femme, a ses délicatesses secrètes qu'on ne peut surprendre que de là-haut.

Dans l'estuaire, les parts de la terre semblent faites pour être offertes comme le pain se rompt, comme le gâteau se partage. Le limon est une matière très précieuse : de là-haut, il est opulent comme le sable du Pactole.

Les rivages s'étendent, s'allongent comme on s'étire dans le sommeil : ils sont des attitudes, ils sont des gestes.

La lagune a ses prairies qui attendent ses troupeaux d'écailles et d'argent.

La lagune est comme un ciel de perle, vu à travers les nervures d'une feuille macérée.

A présent, la mer l'imite. A présent, sur la mer, les courants reluisent et la font pareille à la lagune sillonnée de canaux tortueux.

Sur la pâleur de la lagune, les canaux tortueux

sont verts comme la malachite, verts comme l'oxyde de cuivre, comme certains yeux.

Les petites villes blanches, sur les éminences de la côte, sont là comme pour être prises et portées sur la paume de la main.

Voici Caorle. Elle est posée sur une éminence qui a la forme d'une tiare pointue.

Je regarde encore Caorle. La côte m'apparaît, creusée comme une selle à haut arçon; et la ville se tient au sommet de l'arçon dont le velours est élimé.

La mer est déserte. Ses bords frangés d'écume ont une douceur infinie, pareille à je ne sais quel gracieux babil, à je ne sais quelles paroles souriantes.

L'aile inférieure est à moitié dans le soleil et à moitié dans l'ombre. L'avant est dans le soleil. L'ombre gagne peu à peu. Une bande mince, seule, est encore au soleil : la côte.

Je lis et comprends les signes entrecoupés que font les traits noirs des tendeurs d'acier.

J'ai l'esprit lucide comme l'air. Nous montons; nous montons. « Sublimer, c'est faire d'une chose basse et corrompue, quelque chose de haut et de grand, c'est à savoir de pur. »

Nous montons. Nous avons dépassé les deux mille mètres. Nous sommes seuls, mon compagnon et moi. Ce que j'ai vu, il l'a vu; ce que j'ai senti, il l'a senti.

Je me retourne. Je le regarde. Il a l'air d'une de ces idoles de l'extrême Orient accroupies et immobiles. Il est attaché. Son visage est bronzé, dans le camail de laine. A la naissance du nez, se voit la marque violacée des lunettes. Il porte la moustache taillée avec netteté sur sa grande bouche, aux

angles rasés. Ses yeux sont félins, qui tirent sur le jaune et sur le vert, tout parsemés de poudre d'or. Ils ont quelque chose d'enfantin, quand ils me sourient.

Il me demande le carnet et il écrit : « Veux-tu, s'il te plaît, serrer l'élastique de mes lunettes qui est trop lâche. »

De mon siège, je me penche et fais des miracles d'agilité pour ne pas le gêner dans la direction, tandis que l'appareil roule dans le vent qui fraîchit. La boucle ne serre plus. J'enlève mes gants. Je réussis à faire un nœud. Derrière les verres, je vois rire ses yeux. J'ai tout de suite les doigts glacés. Le froid augmente. On continue de monter. Le sang est harmonieux. La vie bat son plein.

Voici notre Grado, Grado d'Italie !

« O Gravo belo, me no posso di
El canto eterno de la to belessa... »

Nous descendons. La terre, la mer et le ciel sont emportés dans le même tourbillon rayonnant. Les bancs de sable et de vase sont au-dessus de notre tête, comme les nuages. Les Alpes dentelées de la guerre mordent l'Adriatique, tout comme la mordent les môles de Trieste. Les mouettes se précipitent à notre rencontre, comme pour nous passer à travers le corps. Nous avons dans la poitrine les canaux verts, les prés salés, les rivages blonds ourlés d'écume, les îles violettes comme les champs de l'Hadès.

Les îles, les grèves, les vases, tous les bas-fonds solitaires, sous l'eau ou à fleur d'eau, prennent,

1. « O belle Grado, je ne peux dire
Le chant éternel de ta beauté... »

dans l'aveugle splendeur, on ne sait quel aspect avernal.

Les peupliers semblent se consumer dans le tremblement de l'air, les tamaris s'évanouir dans leur propre pâ r. Les grands herbages couleur de lilas s'inclinent au souffle de je ne sais quel trépas.

Mais plus rien ne nous touche, sinon l'image de la tombe d'acier qui repose sur un fond ignoré de la mer. Nous la chercherons, nous la découvrirons.

Notre arrêt s'accompagne d'on ne sait quelle funèbre mélodie marine.

Les survivants du « Ialéa ».

Il y a un survivant: il n'y en a qu'un. Il a toujours sa chair sur ses os, mais dans la lumière il est pareil à une âme avec deux yeux doux.

Il a une âme patiente et puissante, comme celle du roi d'Ithaque, ce naufragé de vingt ans: mais ses yeux en amande sont beaux comme les yeux de la jeunesse qui danse autour des vases campaniens.

C'est un fils de la Campanie, doré comme le froment. Il est de la race construite selon « *la divina proporzione* », selon le canon divin. Comment se peut-il que tant de cœur soit contenu dans cette poitrine brève? Il s'appelle Viétri, ce qui veut dire intrépidité.

Quel naufragé, perdu sur la mer déserte, ne redoute la nuit? Loin de se laisser épouvanter, Viétri préfèrera dominer l'horreur de la nuit, en vue du rivage!

Il est un moment héroïque, plus profond que tout autre : celui qui se dresse entre le cœur de

l'homme et tout l'inconnu, entre la volonté de l'homme et tout le silence.

Ce héros est comme séparé de sa gloire. Il y a une ardeur de gloire éparse sur la solitude de la mer où nous chercherons la tombe de métal gris. Et ce survivant ignore sa vertu et la beauté de son acte.

Il marche de son pied marin, éprouvé, sur la coque du bâtiment émergé. Il longe la berge du canal, à travers le pré violet de santonique; et il a derrière lui les ombres glauques de ses morts.

Où est Guido Cavaliéri? Sur quel rivage est-il roulé? Quel courant l'emporte? Le flot n'a rejeté que le matelas de caoutchouc qui soutint le nageur désespéré.

Je le vois encore, sur le quai des Esclavons, près du pont, vêtu de blanc, parler à sa belle compagne, avant de partir. Il était bien droit sur ses pieds, svelte, bien souple et non pas courbé sous la condamnation obscure. Il souriait, tandis que ses souliers blancs étaient coupés par l'ombre d'un balustre.

Le départ pour la mort.

Départ dans le soir de perle. On largue les amarres. On met en marche le moteur de droite. Du pont d'un torpilleur, je vois passer le *Ialéa*, émergé au delà des barrages, à proximité de la côte et mettre le cap sur Grado.

La mer s'assombrit; mais dans sa palpitation accélérée on sent déjà la phosphorescence nocturne. Le moutonnement brille, çà et là, d'une lumière intérieure comme une paupière qui bat et laisse échapper un regard mystérieux. La lune nouvelle est une poignée de soufre qui brûle. Tantôt le

sombre nuage de la cheminée la cache et tantôt semble l'entraîner dans ses volutes comme une étincelle fugitive.

La vie n'est plus une abstraction d'aspects et d'événements, mais une espèce de sensualité diffuse, une connaissance offerte à tous les sens, une substance bonne à respirer, à palper, à manger.

Je regarde le sous-marin s'éloigner.

Un groupe d'hommes se tient sur le kiosque, une masse grise indistincte comme une excroissance sur le dos d'un cétacé. L'étrave aiguë s'enfonce dans la nuit et disparaît. Le long fuseau verdâtre s'immergera là-bas, reprenant sa route à l'alignement de la Secca di Muggia par la Punta Sdobba.

Et pour ces hommes, la vie sera pareille à une agonie énergique. Leurs visages seront comme les blancs cadrans des manomètres. Leurs artères seront comme les tubes peints en rouge dans la chambre de manœuvre.

A l'aube, le sémaphore de Grado voit le *Ialéa* s'immerger, après avoir dépassé la balise qui indique le commencement du filet, et se diriger à toute allure vers l'est, vers la Secca di Muggia.

Personne ne le reverra dans le golfe. Le bâtiment est déjà un sépulcre. Les hommes sont déjà ensevelis dans la mer. Un d'eux, vêtu d'une cotte bleue, tient la main posée sur la roue de cuivre qui commande la pompe d'assiette, là où est inscrit : *Dal mare al mare*. De la mer à la mer.

De la mer à la mer.

Viétri monte dans le capot. A droite et à gauche du hublot, pendent les deux pistolets à signaux. L'eau est plus pâle que l'aube. Les voix montent dans le silence comme les bulles dans cette pâleur. L'œil ne distingue que le panneau de l'avant, les

deux poignées latérales, quelques méduses fugitives. Le front du marin laisse filtrer des gouttes de sueur. Mais la clepsydre du Temps, elle, a déjà cessé de s'égoutter.

Il y a dans le monde une espèce de silence qui flotte sur la rumeur, comme l'huile sur l'eau.

Un craquement intermittent vient des coutures de la coque. Le volant qui commande les barres de plongée se reflète dans le miroir du petit lavabo placé en face. Il y a dans cette apparence quelque chose de lointain, quelque chose qui repousse l'éloignement jusqu'à l'infini.

Le commandant est immobile au périscope; le front contre la plaque d'observation. A sa gauche, se trouve la planchette où est indiquée la hauteur des superstructures de chaque navire ennemi. Il a une cotte de couleur bleu marin. Son visage rasé est brun; mais ses pieds sont étrangement pâles dans ses sandales de cuir tressé. Là-bas, à l'avant, les deux torpilles, avec leurs hélices et leurs gouvernails, attendent dans les tubes de lancement. Les deux cônes de bronze, chargés de tritol, attendent dans la chambre de réserve. On entend la voix du commandant, sa voix qui est encore dans sa gorge vivante : « Défile à gauche. Le cap? » Un homme à la barbe fauve est assis devant le volant du gouvernail vertical. Il répond : « 146. » Il est fixe. Pas un de ses traits ne bouge; les cils fauves ne battent point. Il est à la fois plus vivant que la vie et plus mort que la mort, pareil à un portrait magnétique...

Le timonier à la barbe fauve.

Ainsi ce qui n'était qu'un souvenir devient une vision, tandis que je suis étendu sur les funèbres fleurs des grèves, attendant que l'on reparte.

La bouchée et le râle.

Je me rappelle une des plus sinistres horreurs venue de ma chair, certain jour que je mangeais en plein air, avec mes camarades, près des écluses de Sagrado, en un lieu battu par le feu autrichien. Chacun de nous pouvait être surpris par la mort, la bouchée dans la bouche, la nourriture à demi mâchée entre les mâchoires. Image d'animalité abominable. Le repas interrompu par le râle. Le sursaut du triste sac rempli. Je venais de voir un soldat abattu dans la boue jaune de la tranchée, son rata dans la gorge et le reste de sa gamelle répandu, mêlé à son sang fumant. Un filament de bœuf bouilli pendait à l'angle de ses lèvres livides. La mort lui prenait à la fois son corps et sa nourriture. Celui qui engloutissait était englouti. La mort lui déniait toute beauté, ajoutant à l'acte bestial de la nutrition plus de bestialité encore, fixant au bord de l'éternité ce qui est ignoble. Le camarade qui lui ferma les paupières, lui nettoya aussi, de ses restes, la bouche et le menton. La miséricorde prévalut à la répugnance. Toujours je verrai ce geste pitoyable et atroce, ces deux doigts fourrés entre les dents sales du cadavre.

Vers midi, le *Ialéa* va doucement se poser sur le fond, pour le repas de l'équipage. Les bruits s'atténuent. Le moteur électrique est arrêté. Au-dessus de la chambre du moteur électrique, le panneau de l'arrière regarde avec ses deux yeux glauques. Une couronne de sauvetage, peinte en rouge, y est suspendue : une massive auréole.

Le manomètre indique que la tombe d'acier est posée par treize mètres de profondeur. Les hommes

mangent, les hommes mastiquent, ruminent. Quelques-uns n'ont pas d'appétit et somnolent. La mauvaise chaleur pèse autour de la tête comme un casque de scaphandre. Le fond est inconnu. Personne ne sait où l'on est. Tout à l'heure, on naviguait avec le périscope immergé. Tout le bâtiment n'est plus à présent qu'une clepsydre qui s'égoutte. Les minutes sont lentes et rapides. Il semble qu'elles se mettent tout à coup à tinter. Mais ce n'est que la vibration des sonneries.

Le *Ialéa* se décolle du fond. Le manomètre l'indique. La pompe chasse l'eau de l'arrière à l'avant. L'eau fait une espèce de psalmodie sourde en circulant dans les balastes. On remonte à quatre mètres cinquante. Le cétacé retrouve son œil tournant. L'homme fauve est de nouveau assis au gouvernail vertical. Il est fixe : les cils ne battent point; il n'avale pas sa salive. Il est net, luisant, effrayant comme certaines figures, dans les musées de cire.

Il est deux heures de l'après-midi. La mer est déserte et rayonnante. Les petites villes blanches sommeillent autour du golfe où la brise se joue. Un pêcheur dort, étendu sur les planches pourries de sa vieille barque, là-bas, dans la paix de la lagune, le long d'une grève fleurie de santonique.

Viétri quitte son quart au périscope; et, de la chambre de manœuvre, passe dans la chambre des tubes de lancement, à l'avant. Il entend la voix du commandant qui ordonne de gouverner plus à terre, pour changer la route.

Un tonnerre soudain l'étourdit. Un bouillonnement blanchâtre le frappe. L'eau se précipite sur lui, l'entoure jusqu'à la hauteur des épaules.

On n'entend aucun cri. Ces gens perdus n'ont pas un cri, pas une plainte.

Il est toujours debout, avec l'eau à la hauteur de la gorge. Il perçoit nettement l'explosion des accumulateurs. Il se ferme la bouche et le nez pour ne pas être suffoqué par le chlore qui se dégage. Il s'approche de la cloison qui le sépare de la chambre contiguë des officiers; mais, près du compartiment étanche, il trouve encore vivant le lieutenant de vaisseau Guido Cavaliéri qui lui crie : « Il est inutile d'aller vers l'arrière. Tâchons de nous sauver par le panneau de l'avant. »

Il jette le regard et l'âme vers l'arrière. On n'entend pas un cri, pas une plainte.

Le sommeil du capitaine.

Le commandant Ernest Giovannini est tombé à son poste de commandement. Il s'est couché pour dormir son sommeil héroïque, entre le rivage de Grado et sa terre d'Istrie. Il portait toujours dans son cœur la vieille citadelle de sa race, l'image de Capodistria sévère et suave, comme la représenta amoureusement dans son panneau de l'*Entrée* Benoît Carpaccio. Il voyait toujours dans le ciel de son espérance, les queues d'arondes qui font une couronne gibeline au Palais du Podestà et la Cybèle romaine, armée, debout entre les deux merlons, et la porte de la Muda, ouverte pour une autre Entrée, et les balustres de la fontaine arquée que l'on s'attend à voir monter et décroître comme la marée sous un pont de Venise.

« *Capodistria, succiso adriaco fiore!* » [1]

Quelques jours plus tôt, ayant à bord, comme pilote, l'exilé Nazario Sauro, né à l'ombre de la

1. Capodistria, fleur coupée de l'Adriatique!

colonne de Sainte-Justine, il apercevait, par le capot du *Ialéa* émergé, la ville des cinq Doges, et il la saluait avant de replonger; ensuite, posé sur le fond de ces eaux, qui est resté républicain et vénète comme la Piazza Grande, il s'étendait aux côtés du pilote fraternel, heureux avec lui dans un même rêve, comme s'ils allaient dormir sous la voûte de l'escalier communal et être réveillés, à l'aube, par les cloches de l'Arengo.

Il dort, à présent, un peu plus haut, vers le nord-ouest. Avec le commandant, tout l'équipage s'est couché silencieusement dans le cercueil d'acier. Si l'eau peut envahir les flancs d'un navire d'Italie, la peur n'y saurait jamais pénétrer, quand bien même la voie serait large.

Le silence est déjà sépulcral, mais le sépulcre est encore suspendu dans le gouffre. Chacun des six hommes vivants a, gravé dans le cœur, l'instant où le bâtiment touche le fond.

Le panneau de l'avant.

La volonté de vivre tient lieu de respiration. Viétri s'agrippe à l'échelle, afin d'ouvrir le panneau. Mais Ciro Armellino, le chef torpilleur, survient, réussit à l'ouvrir avant lui et s'échappe. Guido Cavaliéri, le sous-chef Blaise de Tullio, un torpilleur, un matelot montent et sortent. Viétri, la bouche fermée, le nez bouché, attend que les autres aient disparu dans la colonne tourbillonnante.

Plus le temps se fait lent, plus le cœur de l'homme se fait rapide. Si la palpitation s'accélère, l'instant se fait plus long. La très ancienne parole héroïque née sur la Méditerranée, prévaut, soudain, jusque sous la mer : « *O cuore sopporta!* Supporte, ô mon cœur ! »

« Supporte, ô mon cœur! »

Celui qui est le dernier est le premier. Lui seul est égal à l'événement et à l'élément.

Épreuve sublime, révélation magnifique, là où l'homme semble effacé! Ce point de la profonde et irrespirable solitude, je veux le consacrer, le célébrer. Là, un cœur d'homme oppose le battement mesuré de son pouvoir à toutes les forces adverses.

Tranquillement, Viétri accepte la lutte et la conduit. Dès le premier instant, il veille à ne commettre aucune erreur. Décidé à sauver sa vie, il pensera cependant aux autres, avant de s'occuper de lui-même. Chacun de ses gestes est fraternel et généreux. Il veut porter le message de malheur à la côte, mais il ne devance pas ses camarades. Bien que les cinq survivants soient plus habiles que lui à nager, il se porte d'instinct à leur secours, les réconforte.

Comme la côte d'Istrie est très élevée, tandis que le rivage opposé est au niveau de la mer, il se croit plus près de l'Istrie que de Grado; mais il n'hésite pas à se diriger vers son rivage, estimant qu'il vaut mieux être recueilli mort par les siens que se livrer vivant à l'enneni. Chacun de ses mouvements a son origine dans une vertu véritable qui est sa substance même, sa moelle, l'os de son échine.

Il y eut peut-être des exploits de nos marins, plus éclatants, presque des éclairs d'héroïsme, sur les ponts des navires légers, aux pièces des batteries débarquées. Mais dans cette aventure de naufrage, se révèle une perfection de discipline si haute qu'elle peut servir d'exemple aux équipages les plus endurcis.

Au milieu du golfe qui est à nous, au fond de la mer hérissée de traîtrises, sur un bâtiment éventré, voilà que se dresse pour les marins d'Italie un monument invisible mais éternel. « Supporte, ô mon cœur! »

Ce drame sous-marin est d'une brièveté, d'une nouveauté que n'égale aucune autre des tragédies navales connues.

Les six naufragés.

Les personnages du drame sont vêtus d'eau jusqu'au cou. Les corps sont déjà engloutis par l'abîme, mais les six masques humains respirent encore au même niveau, dans l'air que comprime la masse impétueuse, et qui empêche les eaux d'envahir tout l'espace clos.

Mon imagination voit respirer les six têtes que décapite le fil de l'eau, et ne réussit pas à révéler leurs traits ni à les éclairer de cette lueur inconnue.

Je les cherche en vain dans l'œil noir et tranquille du survivant qui peut-être en conserve l'image, mais ne l'exprime pas. Je ne sais quelle avide violence est dans mon regard, comme pour contraindre ce taciturne à évoquer de nouveau le moment indicible, et pour communiquer l'acuité de mes sens à ce sobre narrateur. Qu'arriva-t-il, quand le panneau de l'avant fut ouvert et que le premier homme s'élança dehors et quand les autres le suivirent, remontant des profondeurs vers la lumière qui croissait peu à peu?

Viétri fut le dernier à abandonner le bâtiment éventré. La vie n'y était pas tout à fait éteinte. Quelques instants plus tôt, le commandant avait été entrevu, encore debout. Le reste de l'équipage n'avait ni appelé, ni donné aucun signe de vie, mais peut-être que là-dessous, dans les ténèbres, quelques gorges continuaient de palpiter. Et il y avait aussi la dernière douleur des choses, l'aspect suprême des choses qui n'ont plus de pouvoir, qui ne servent plus, qui n'indiquent plus rien, qui ne mesurent plus rien : le porte-voix, le tube du périscope, les

cinq tuyaux de la pompe, les trois signaux rouges, la petite lampe du compas, les cadrans des indicateurs, les volants des barres, le pavillon enroulé...

Le grand manomètre avait-il indiqué l'immersion? mesuré de mètre en mètre la descente du tombeau? Il y avait eu là, en ces instants suprêmes, une odeur, une rumeur, un silence, une ombre, une figure finale, un visage du destin, une extrémité inimaginable que virent ces jeunes yeux et qu'aucun autre ne vit ou ne verra jamais.

En moi la poésie tremble et se voile.

Cependant, les cinq têtes humaines, l'une après l'autre, émergent de la mer déserte. Ils se comptent. Une nappe d'huile les a précédés. Voilà Viétri à la surface : il respire. D'une main, il se nettoie le visage. Il sent, dans son thorax, et ses poumons et son cœur; il sent, dans son crâne, un mâle cerveau. En lui tout est sain, tout est prêt. Aussitôt ses forces s'équilibrent, son intelligence s'aiguise, sa bonté s'offre. Et tout son courage cadre avec la discipline.

Il aide Guido Cavaliéri à enlever ses souliers et lui arrange le matelas de caoutchouc (il y en avait huit à bord) qui lui permet de mieux se soutenir. Il donne un coup de main aux autres, pour les débarrasser de tout ce qui les gêne. Il déshabille le matelot torpilleur Motolèse qui semble le moins vigoureux. Enfin il pense à lui-même.

Il sait qu'il n'est pas très habile à nager et qu'il importe de faire appel à toute sa prudence pour épargner ses forces. La mer est agitée par le siroco. Quand il s'éloigne de l'endroit du naufrage où bouillonne le mazout mêlé aux bulles d'air (on dirait le

râle et le sang du bâtiment frappé à mort), une grande douleur lui fend la poitrine. Il fait trois fois le signe de la croix, recommande à Dieu les âmes des ensevelis, promet de porter la nouvelle à sa patrie. Peu après, il entend derrière lui le cri étouffé du matelot qui est déjà en péril: il entend la dernière parole de Ciro qui se noie, il voit devant lui le groupe des trois autres nager plus vivement vers l'occident.

Il reste seul.

La mer est toujours déserte. Le siroco fraîchit.

A l'approche du soir, après avoir nagé pendant près de six heures, le naufragé aperçoit la Mula di Muggia; il a l'illusion du sauvetage, la tentation de la côte.

Le moment héroïque.

Voici le moment héroïque de ce grand cœur marin.

La terre est là, sinueuse et basse, avec ses longs dos violacés. Un soir lugubre descend sur la solitude que n'interrompt ni un sillage, ni une trace de fumée. Tout le long de la côte ennemie s'allument les faisceaux de lumière qui scrutent le ciel et la mer hostiles. Le grondement des canons qui tonnent sur l'Isonzo se propage sur tout le golfe. Aucune étoile ne perce le crépuscule qui s'assombrit.

Là-bas, sur fond de sable et de vase, sous le miroir d'eau où continuent de bouillonner l'air et le pétrole, le *Ialéa* mort gît avec ses morts. Un d'eux s'est glissé par la voie d'eau de l'arrière et s'en va flottant sur la nappe huileuse.

Où sont donc les trois nageurs qui se montraient si pressés? Où est Blaise de Tullio? Où est Guido Cavaliéri? Ont-ils pu atteindre la côte? Ont-ils atterri à Grado? Sont-ils déjà sauvés?

Un matelas de caoutchouc flotte, poussé par la marée, là-bas, vers le Banc d'Orio.

Viétri, — ce qui veut dire constance, — tout en faisant la planche, couché sur le flot écailleux, considère froidement les possibilités de sauvetage et réfléchit.

Il sait qu'à la Mula di Muggia il n'est, à cette heure, âme qui vive, et que, s'il réussissait à y aborder, il se trouverait toute la nuit abandonné sur une plage perfide de sable et de boue. Pour gagner Grado, le courant ne lui est pas favorable, et même le repousse au large, vers l'Orient. Mais ce même courant, s'il le suit au lieu de le contrarier, l'aidera peut-être à redescendre vers Grado, dès les premières lueurs du matin. Il convient donc de s'éloigner encore de la terre et de se préparer à passer en mer, une nuit d'à peu près neuf heures.

Le lit de marée.

Il n'hésite pas; il ne se décourage pas; il ne doute point de ses forces; il n'a pas peur de l'inconnu; il n'est pas fatigué de lutter et de souffrir. « Supporte, ô mon cœur! » Et c'est un cœur de vingt ans!

Il reconnaît le projecteur autrichien de Duino; et il se règle sur lui pour déterminer, peu à peu, la direction et la rapidité de la dérive. Toute la nuit il voit des éclairs, il entend le tonnerre de la bataille lointaine sur l'Isonzo en feu. Jamais son cœur ne faiblit, jamais sa pensée ne s'obscurcit. Il est dur, constant, attentif, sagace. Tout comme il ne se laisse pas dominer par l'anxiété, de même il ne se laisse vaincre ni par le froid ni par la soif ni par la faim. Quatre heures se sont écoulées et c'est la pleine nuit. Dans quatre heures, l'aube commencera à poindre. Sa patience d'homme vaincra la patience de la nuit. Le vieux marin d'Ithaque n'est pas

plus vertueux que ce marin encore imberbe de la Campanie. Le sel l'imprègne et le préserve. Les étoiles lui sont favorables. A l'aube il découvre de nouveau la terre; il aperçoit le rivage de Grado.

Alors il jette son premier cri : le salut du réveil, l'appel du coq. La voix est claire et grandit avec la lumière. C'est la nouvelle jeunesse d'Italie qui salue le jour, trempée dans sa mer.

On entend la voix sur la plage latine, dans le vieux port des patriarches, sur les eaux de Grado.

La suprême épreuve.

Alors, le destin, à tant d'épreuves si cruelles, ajoute une suprême épreuve, la plus cruelle de toutes.

Aux cris d'appels répétés, sortent en toute hâte un canot à hélice et une petite barque des lagunes, un topo de pêche; et l'on se met à la recherche du naufragé. Mais le chef canonnier qui conduit le bateau, au moment de découvrir le nageur, aperçoit un aéroplane autrichien qui traverse le golfe de Trieste, en volant vers Grado. Le ronflement du moteur empêche d'entendre la voix, sous le vent. On abandonne les recherches et l'on regagne le port, sous la menace de l'ennemi aérien. Le naufragé perdu au loin, les voit, de ses yeux, disparaître! Après la seizième heure de résistance surhumaine, quand il semble que le tourment soit sur le point de finir, voilà qu'il doit demander à son cœur, un nouvel effort, le plus difficile! Il résiste encore au désespoir. Il attend que l'avion soit passé, que le ronflement se perde; et il recommence à crier.

Le canot sort de nouveau; il met le cap vers le sud, vers l'origine de la voix ; enfin il aperçoit l'homme près de la balise qui flotte au large. Le

chef canonnier se dresse et crie de loin au nageur : « Vive l'Italie ! »

« Vive l'Italie ! »

Viétri, — ce qui veut dire ardeur, — se soulève, de toute la poitrine, hors de l'eau, et répond avec toute la puissance de ses poumons : « Vive l'Italie ! »

Lorsque le bateau est près de lui, il le rejoint en deux brasses ; puis, sans aide, faisant un rétablissement sur les bras, il monte à bord. Il respire ; il sourit ; il demande à boire.

Les hommes du bateau sont confus : ils n'ont apporté ni eau ni cordial. Un d'eux lui offre une cigarette, timidement. Il la prend sans hésiter, l'allume, tire quelques bouffées de fumée, les yeux entr'ouverts, avec un air de satisfaction puérile, comme s'il goûtait de nouveau la vie à bord, comme s'il retrouvait le premier de tous les plaisirs du marin.

Débarqué, conduit à l'infirmerie, pas une fois les forces ne lui manquent, pas une fois il ne cède à un malaise ou à la fatigue. Il conserve sa discipline dans chacun de ses actes, dans chacun de ses mots ; tout comme — après seize heures de mer — sa peau conserve la bonne couleur du froment et le grain ferme tanné à notre façon, à la façon de l'Italie, non pas avec la noix de galle macérée dans l'eau de myrthe, mais avec le sel et avec le soleil.

Le sel et le soleil.

Quand il nomme son bâtiment perdu, quand il parle de son commandant et de ses camarades restés au fond, ensevelis, quand il apprend que pas un n'a été sauvé de ceux qui s'échappèrent avec lui par le panneau de l'avant, alors, une douleur l'étreint : une douleur sans larmes, une douleur de héros qui semble lui sculpter son doux visage avec un ciseau plus sévère.

Il reste muet et fixe, la tête inclinée.

L'eau salée coule de son oreille sur son épaule nue.

Il semble que la pureté de cette douleur se répande sur les lagunes et sur le golfe quand, du canal de Gorgo, nous reprenons notre vol pour explorer le miroir funèbre, pour découvrir au fond de la transparence marine le sépulcre d'acier.

Nous avons cueilli les fleurs violettes des grèves. Devant moi elles recouvrent les bombes, avec cet autre bouquet. La pulsation énergique du moteur ne trouble point le sentiment musical qui est en moi et qui recueille tous les horizons en une seule harmonie.

Je me tourne vers mon pilote. Son visage est grave et attentif. A présent, il me regarde sans sourire. Une même émotion nous confond. Notre poitrine est pleine de patrie. Je vois, là-bas, derrière son camail, au delà des leviers, le campanile d'Aquilée et les pins sacrés, derniers survivants de la grande forêt nautique qui couvrait, du Gargane au Timave, le littoral adrien. Nous portons sur nos ailes les esprits de l'histoire la plus solennelle. Nous respirons une noblesse présente comme l'air. Nous honorons dans nos morts une élection divine.

Le littoral adrien.

En mettant le cap sur la Punta Grossa, nous prenons la cote, tandis que j'observe si, de la baie de Muggia, ne se lève point contre nous une aile ennemie. Notre « albatros » est mal armé pour le combat aérien, mais nous prenons l'avantage du vent, du soleil et de la hauteur. Le golfe est désert,

lisse comme un lac alpestre. Trieste est toute blanche dans un voile de lumière. Je vois l'ombre légère de l'hélice trembler sur la toile tachée d'huile brune. Les tirants, bien tendus, vibrent comme les cordes d'une harpe éolienne. L'oreille, attentive, malgré le tampon de ouate qui la bouche comme la cire d'Ulysse, perçoit les moindres variations dans le ton du moteur. L'esprit est aujourd'hui tellement sensible au nombre que toutes les apparences lui parviennent rythmées. Son silence est voisin du chant.

Dans le virage, je vois s'élever de Gorgo deux de nos avions; je distingue sur les ailes les deux bandes et les deux cercles noirs. Ils s'élèvent pour protéger notre reconnaissance. Ils paraissent immobiles, suspendus dans le calme. Tout en décrivant de larges cercles, nous attendons qu'ils prennent de la hauteur. Là-bas, le Carso, pâle, semble vibrer dans la chaleur comme les laves quand elles se refroidissent et perdent leur éclat.

Nous commençons notre descente, tandis que les deux vélivoles font la garde en croisant à l'est. Le cœur devient anxieux, l'œil de plus en plus attentif. Nous sommes sur la ligne qui va de Grado à Punta Grossa. Le soleil décline, le calme se fait de plus en plus égal, sans un souffle de vent.

Le miroir exploré.

Je me plie sur le bord, la tête dans le tourbillon de l'hélice, étudiant les aspects de l'eau. Les signes de ma main indiquent à mon camarade les différentes directions. L'appareil obéissant les suit, en s'abaissant de plus en plus. Il vire, s'incline, hésite, ondoie comme un voilier qui louvoie pour rester à la même place.

Et, tout à coup, mon cœur bondit dans ma gorge,

car je crois apercevoir sur le miroir poli une tache sombre, semblable à ces nappes jaspées qui se forment aux premiers frissons des eaux, quand la mer va changer de couleur. Je me tourne vers mon pilote avec un grand geste involontaire. Il se penche du même côté que moi et regarde, tandis que l'Albatros descend à quelques brasses de l'indice.

La tache d'huile.

C'est une tache d'huile, c'est le pétrole du *Ialéa*.

Alors, l'anxiété de découvrir le fond me courbe, sur le bord de la carlingue où ma gorge adhère comme à une lunette de guillotine. Je ne suis qu'une âme et des yeux, frémissant et lucide.

Dans un battement des paupières, je revois par moments le visage du capitaine. C'est pour lui que me fut confiée cette gerbe de fleurs. Lorsque je me relève pour me tourner vers mon pilote, je sens, dans la chaleur du coffre, l'odeur de la citronnelle et des roses blanches.

Nous survolons, tantôt plus haut, tantôt plus bas, le même espace. De nouveau nous nous élevons; de nouveau nous nous abaissons. Nous observons et nous observons encore. La transparence est changeante, la lumière est trompeuse. La mer nous dispute son secret.

Je distingue, à une profondeur d'environ trois mètres, quelque chose de clair et de rond, comme une large méduse. C'est le cône d'une mine. Nous sommes au-dessus du barrage contre lequel donna le sous-marin en voulant accoster.

Quel instinct mystérieux gouverne à présent notre machine ailée? Quel esprit la guide? En nous, autour de nous, il se fait un grand silence. Il n'y a plus que de l'eau et de l'air. Les rivages ont pris une valeur éthérée. Je ne les regarde pas, mais je

les possède comme les bords lumineux de ma sensibilité.

Pareille à une vision intérieure, pareille à une de ces images que la poésie illumine tout à coup au plus profond de la tristesse, m'apparaît, dans un éclair, la tombe navale.

La tombe navale.

Où sont donc aujourd'hui ces fleurs qui se posèrent sur le miroir funèbre sans le troubler? Comment retrouverai-je les mouvements de cette symphonie crépusculaire, qui semblait nous rendre sensibles nos ailes, comme si elles eussent été fixées à nos épaules?

On volait à peu de hauteur, en suivant la côte sinueuse, comme si plus d'amour nous eût rapproché de la terre. Mais, à vrai dire, nous pensions être entre deux ciels, tant le visage de la lagune ressemblait, de plus en plus, au soir déjà penché sur elle pour la contempler.

Toute cette clarté diffuse avait son origine là-bas, sous la mer, dans le fond du golfe. Ce n'était pas une lueur de couchant. C'était la lueur de je ne sais quelle spiritualisation opérée par la mort immortelle.

Qui donc, un jour, me conta la légende de cet homme solitaire qui laissa son regard sur une image sacrée, contemplée avec une trop longue ferveur? Ses yeux continuèrent à vivre sans regards, tout en restant ouverts au spectacle du monde. Mais l'image sacrée, le panneau peint, resta enrichi d'un mystère inimitable, comme le *Paradis*.

La légende de l'homme sans regards.

Cette figure me sert à m'élever jusqu'au mode du

sentiment que fit naître en moi la vision du sépulcre immergé. Mon regard resté dans le miroir funèbre s'était converti en une spiritualité sans bornes dont j'étais allégé et illuminé moi-même jusqu'au plus intime de ma substance.

Alors, plus qu'en toute autre exaltation de ma douleur, je connus combien l'âme est un élément impérissable, non pas lié aux corps, non pas prisonnier, mais puisé par les corps tout comme le vase recueille l'eau et la contient et puis la déverse. A présent, elle montait et s'écoulait comme l'alluvion, démesurément accrue par le massacre qui chaque jour vidait d'innombrables poitrines. Rendue à la liberté par l'héroïsme, elle flottait au-dessus du charnier, transformant les aspects de la terre et le sens de notre souffle humain. Au-dessus de tant de massacres, au-dessus de tant de cadavres, ne sentions-nous pas une plus grande quantité d'âme de par le monde? Plus grande en abondance, plus pure en essence? Nous-mêmes nous en étions débordants et nous étions anxieux de la verser pour augmenter la plénitude. Sa puissance allait forcer les os de la race future, l'étroitesse charnelle de nos fils; elle allait les contraindre à la manifester sans cesse en de grandes actions, en de grandes inventions, en de grands sacrifices.

L'accroissement de l'âme.

Le vol extatique.

Notre vol nous semblait soutenu par une sorte de ravissement. Mon pilote abandonnait les leviers sans que les ailes vacillassent. La palpitation du feu laborieux semblait s'atténuer dans l'espace que l'extase élargissait de plus en plus en nous, repoussant les limites de nos sens. Nous respirions l'âme et la mélodie de l'âme, et les pensers éternels que les poètes tirent de leurs sublimations soudaines. On

eût dit la béatitude d'un trépas. Vivre, c'était comme mourir, mourir c'était comme vivre. Notre fragilité n'était plus qu'une divine transparence.

Et mon compagnon me toucha l'épaule, de son geste habituel ; et puis il fit un signe vers l'Occident.

Je me tournai, je me penchai pour regarder; ensemble nous nous penchâmes.

Nous venions de dépasser Caorle, blanche comme une cité votive d'argent, entre ses parallélogrammes exacts. Au loin, la lagune était toujours pareille à un ciel couleur de perle, vu à travers les nervures d'une feuille macérée. Mais dans la partie déjà envahie par le soir, les canaux apparaissaient de cette teinte profonde que prennent les eaux, autour des écueils poissonneux. Une longue file de barques noires, croisées, s'avançaient, remorquées dans l'ombre glauque, laissant un sillage de sainteté et de silence.

Les barques croisées.

C'était un convoi de blessés, naviguant vers les hôpitaux nocturnes qui, là-bas, attendaient cette charge de sang et de douleur. C'étaient les blessés de l'Isonzo et du Carso, les broyés, les mutilés, les moribonds qui descendaient par les chemins paisibles de la lagune. C'étaient les blessés souriants, les jeunesses sublimes, les miracles inconscients. Quelque chose de leur sourire ineffable, je ne sais quelle fraîcheur venue de leur souffrance, semblait reluire dans le sillage saint, sillon d'âme, trace spirituelle.

Le sillage et le sourire.

Le cœur nous tremblait comme à l'instant où nous étions penchés pour découvrir la tombe de fer, au fond de la mer funeste.

Nous nous abaissâmes en volant, avec un mouvement qui peut-être correspondait à une volonté de

nous agenouiller. Et les fleurs des grèves, les asphodèles violets de l'estuaire, dont nous avions conservé quelques-uns en souvenir des héros marins, je les répandis sur ce convoi silencieux et glorieux comme le sépulcre submergé.

Et mon chant le plus haut, Chiaroviso — Clairvisage —, c'est le chant que ce soir-là je ne chantai point, mais que je suis certain d'entendre de nouveau en moi, quand se fera la nuit et que je me retrouverai avec mon pilote, face à face.

Face à face.

Venise, juin 1916.

NOTABILIA

LA LÉDA SANS CYGNE

Desiderio Moriar et la nuit. 2
La lande de l'ennui 4
La ville de l'Étisie 6
Les sonates de Dominique Scarlatti 11
Notre vie est une œuvre magique. 16
Portrait d'inconnue 16
Les entraves 19
« Le cygne divin » 20
L'os de l'aile 22
Une bouche. 24
Un regard 26
Le char funèbre 29
Le peuplier et le pommier 30
Le soir sylvestre 31
La maison anxieuse 33
La Léda brisée. 34
Le pasteur aux échasses. 38
L'amour flagellé 41
L'heure des lampes 42
La chaise et le phtisique. 44
Le pastel dans l'eau 46

Ripaille de l'amour et de la mort 48
La Léda dévoilée 50
Le python complaisant 55
Le camée blanc et noir 57
Un descendant des chevaux de Phidias . . . 58
Le jouvenceau et l'usurier 59
Les pourceaux exorcisés. 62
La marée femelle 64
Lamento de l'agonisant 65
L'Amour boiteux 66
Le lys de Suse 67
La chanson de Caron 68
Léda et les cygnes 68
Munus funus 70
Le lévrier et le peigne 73
Le python à l'affût 74
Le coq de la Lande 76
La Léda voilée 77
Desiderio Moriar et la nuit 78

ENVOI A LA FRANCE

I

Le dernier jeu 81
Le poulain vainqueur 84
Le collier de la belle Simonetta 85
Les chiens condamnés 86
La cloche de feu. 88
L'anxiété de Paris. 89
La France éternelle 91
La nécessité de créer 92

La maladie libératrice 93
Le Départ 95
Images de la belle Italie. 95
L'Isle-aux-trois-lys 97
Paris se purifie 98
L'araignée dans le laurier 99
Les ferments du charnier 101
Les combattants aux pieds nus 101
Le troupeau sur le pont. 102
Le bœuf blond. 102
Le chef de saint Denis 104
La tour de Charles le Chauve. 105
La nef échouée. 106
Le monde en fusion 108
Le rouleau de la sibylle 109
Ecce sacerdos magnus. 110
La rue au Fouarre 112
Saint-Séverin 113
La palmeraie éternelle 114
La prière de sang. 114
Le clair de lune de la Marne 116
Le chenil de Dame-Rose 117
Les chiens guerriers 118
La Diane caucasienne 120
L'aube du miracle. 121
La danse pyrrhique 121
La meute aux écoutes 122
Le sang et la boue 123
La mère vorace 124
Le harnois de fange 126
Une citadelle sur la paume d'une main . . . 129
La geste carolingienne 130
Kyrie eleison! 131
Les deux flèches 131

La fraîcheur des blessures. 133
L'Ange de l'Heure 134
Le moignon 134
La cathédrale achevée par la flamme. . . . 135
Magnæ ossa parentis 136
L'Ulysse de Dante 138
Sylvie menacée 142
La maison épargnée. 144
Le troupeau malade 146
Les brebis et l'hirondelle 148
L'araignée noire 151
Scrivi che quivi è perfecta letitia. 153
Les pèlerines alliées 157
L'ombre de Marie Félicie des Ursins. . . . 158
Le pas bien accordé 159
La nuit de Venise en armes. 160
Reflet de la guerre lointaine 164
Le corridor de haute épontille. 165
Le Lion au livre fermé 166
Plus haut et plus outre 167

II

Le jardin au soleil. 169
Le jardin à l'ombre 172
Le lotus et la belle 175
La feuille et la joue 176
Le papillon sur le fer. 176
Le héros tranquille 178
Le couple ailé 182
Nécessité de l'holocauste 183
Le volontaire 184
La paix du combattant 185

La pensée dominante. 186
La batte d'Arlequin 188
La mosaïque 189
La mélodie du monde 191
Apparition de saint Sébastien 192
Le Christ à Versa 194
La prière sur les baïonnettes 195
Les ouvriers de la parole 197
Le duc taciturne 197
Vulnus hyblæum 198
Le belvédère de la Victoire. 199
Les batteries navales. 200
La chevelure d'Ophélie 201
Le pré secret 201
Tempus moriendi 202
Le bienvenu 204
L'aile sur Gorizia 205
Le jeune vieux. 207
Léda et les condottières. 208
L'Ausa et le Léthé 210
Les paravents et le parapet. 211
La marche nocturne 211
Le cheval du Colleoni 212
Le chant de la grand'route 214
Le pain rompu. 215
Les paquets de feuilles 216
Les ténèbres 217
Un art nouveau 218
Le scribe égyptien. 219
Le cartouche 220
J'écris sur l'eau 220
Le présent funèbre 223
Le connaisseur. 224
Une histoire de chenil 225

Les pensionnaires et les cygnes 226
La Léda dorée 228
Le sourire du Démon 229
Les cerfs pris au lacs. 229
La fleur du lotus 230
La vigne de Murano 231
Le sandal pourri 233
La table rustique 234
Les sept morts. 236
L'ombre de Robert Prunas. 236
Un concert de canonniers 237
La housse grise 237
L'écho dans la Sacca. 238
Le tonnerre sur la mer 240
La naissance dans la lumière. 242
L'aveuglé 243
Les trois bouquets funèbres. 243
Le papillon ne parle pas. 245
Les couronnes entassées. 246
Le cimetière des marins. 247
Les tombes de Robert Prunas et de Louis Bresciani 248
Les chats lugubres 250
La cédule sépulcrale. 251
Le liseron et la corde. 252
Sur la tombe de Joseph Miraglia. 252
Les coquilles dans la boue 253
Les asphodèles des grèves. 255
L'aile sur la mer. 255
Les survivants du *Ialéa*. 259
Le départ pour la mort. 260
De la mer à la mer 261
Le timonier à la barbe fauve 262
La bouchée et le râle 263

Le sommeil du capitaine 265
Le panneau de l'avant 266
« Supporte, ô mon cœur! » 266
Les six naufragés. 268
Le moment héroïque. 270
Le lit de marée 271
La suprême épreuve. 272
« Vive l'Italie! ». 273
Le sel et le soleil. 273
Le littoral adrien. 274
Le miroir exploré. 275
La tache d'huile 276
La tombe navale 277
La légende de l'homme sans regards. . . . 277
L'accroissement de l'âme 278
Le vol extatique 278
Les barques croisées. 279
Le sillage et le sourire 279
Face à face 280

La Léda sans cygne fut écrite en juin 1913, dans une retraite paisible de la Lande.

L'Envoi à la France fut écrit pendant les mois de mai et de juin 1916, à Venise, dans l'ombre, sur d'étroits rubans de papier, comme le *Nocturne*, car il n'était pas encore permis au poète blessé de se servir de son œil épargné.

Les deux ouvrages furent réunis par l'éditeur Treves de Milan, en trois volumes et publiés à la fin de l'été 1916, alors que l'auteur avait déjà recommencé de faire la guerre par le bombardement de Parenzo qui eut lieu précisément le 13 septembre 1916.

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.
11816-3-22

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 040337799